

PRESSES DE L'enssib
PAPIERS

+++++

essai

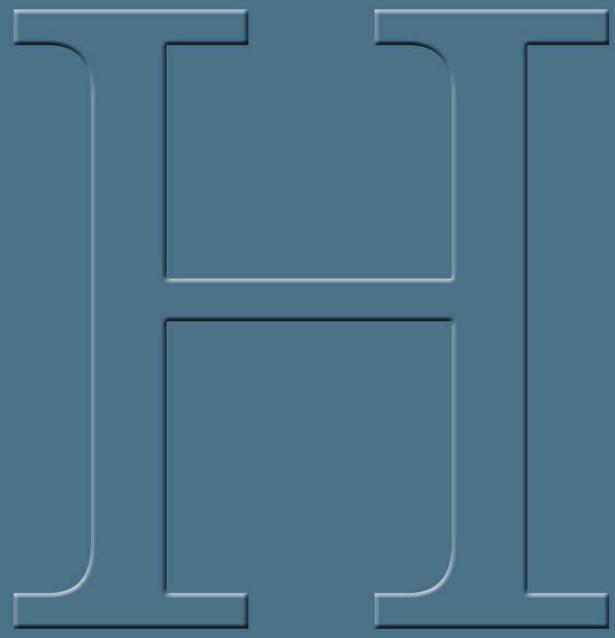
UNE HISTOIRE DE LA FICHE ÉRUDITE

+++++

Préface de
Christian Jacob

Jean-François Bert

+++++



Une histoire de la fiche érudite

Jean-François Bert

DOI : 10.4000/books.pressesenssib.6211

Éditeur : Presses de l'enssib

Lieu d'édition : Villeurbanne

Année d'édition : 2017

Date de mise en ligne : 19 mars 2019

Collection : Papiers

EAN électronique : 9782375460788



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2017

EAN (Édition imprimée) : 9791091281874

Nombre de pages : 144

Ce document vous est offert par Ecole nationale des sciences de l'information et des bibliothèques (ENSSIB)



Référence électronique

BERT, Jean-François. *Une histoire de la fiche érudite*. Nouvelle édition [en ligne]. Villeurbanne : Presses de l'enssib, 2017 (généré le 15 mars 2023). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pressesenssib/6211>>. ISBN : 9782375460788. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pressesenssib.6211>.

RÉSUMÉS

Lucien Febvre avait en tête d'écrire une histoire de la fiche érudite. Ce dispositif, connu dans le monde des bibliothèques, a eu des effets très directs et concrets sur les savoirs savants, leur accumulation, leur validation, et leur diffusion entre 1850 et 1980. L'ouvrage croise une approche historique, linguistique, anthropologique, voire pathologique, d'outils dont le but est d'inscrire des données, mais aussi de compiler, de commenter, de croiser. Les pratiques de Marcel Mauss et Michel Foucault sont étudiées en exemple (ou contre-exemple). Jean-François Bert est maître d'enseignement et de recherche à l'université de Lausanne.

JEAN-FRANÇOIS BERT

Sociologue et historien des sciences sociales, Jean-François Bert est maître d'enseignement et de recherche à l'université de Lausanne. Il enseigne dans le programme du Collège des humanités à l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Désireuses de favoriser une lecture enrichie de ses publications, les Presses de l'enssib expérimentent la mise en ligne, en accès libre, de la version numérique de ce titre. Le texte intégral du livre est disponible sur le site de l'Enssib : < <http://ficheserudites.enssib.fr> >. Ce mode de lecture permet une activation des liens immédiate et aussi des enregistrements de repères par prélèvement ou signets. Ce dispositif est également celui adopté pour un autre titre : Mutualiser les pratiques documentaires : bibliothèques en réseau, sous la direction de Jérôme Pouchol (collection La Boîte à outils, #38).

essai

Lucien Febvre avait en tête d'écrire une histoire de la fiche érudite. Un dispositif connu dans le monde des bibliothèques, mais qui eut aussi des effets très concrets sur les savoirs savants, leur accumulation, leur validation, et leur diffusion depuis le xvii^e siècle.

En s'appuyant sur la matérialité des fiches, en revenant sur les différentes évolutions technologiques qui émaillent cette histoire, en décrivant les gestes routiniers ainsi que les stratégies graphiques qui organisent cette pratique, cet ouvrage explore un territoire surprenant de l'érudition occidentale.

Faire des fiches n'est pas qu'une activité machinale et répétitive, compulsive ou abrutissante.

Ficher suppose méthodes de recherche, rhétorique savante, archivage des connaissances. Mettre en fiche engage des formes, des usages et une certaine mesure des savoirs.

Préface «L'Empire des fiches» par Christian Jacob, directeur de recherche au CNRS et directeur d'études à l'EHESS.

Sociologue et historien des sciences sociales, Jean-François Bert (maître d'enseignement et de recherche – université de Lausanne) s'intéresse à l'histoire des pratiques savantes, à l'anthropologie des savoirs et aux archives des sciences humaines et sociales.

Sociologue et historien des sciences sociales, Jean-François Bert est maître d'enseignement et de recherche à l'université de Lausanne. Il enseigne dans le programme du Collège des humanités à l'École polytechnique fédérale de Lausanne.

Une histoire de la fiche érudite / Jean-François Bert ; préf. de Christian Jacob. – Villeurbanne : Presses de l'enssib, cop. 2017. – 1 vol. (144 p.) ; 23 cm. – (Papiers ; ISSN 2114-6551).
– Version numérique disponible gratuitement : < <http://ficheserudites.enssib.fr> >.
ISBN 979-10-91281-87-4. (br.) : 23 €

Autre édition sur un support différent :

Une histoire de la fiche érudite / Jean-François Bert ; préf. de Christian Jacob. – Villeurbanne : Presses de l'enssib, cop. 2017. (Papiers ; ISSN 2492-7600)
ISBN 979-10-91281-88-1 : 13.80 €

Dewey : 001 ; 001.012 ; 025

Rameau :

Lucien Febvre

Michel Foucault

Marcel Mauss

Chercheurs

Savoir et érudition -- Histoire

Technique – Histoire

Classement documentaire

Note de l'éditeur

Désireuses de favoriser une lecture enrichie de ses publications, les Presses de l'enssib expérimentent la mise en ligne, en accès libre, de la version numérique de ce titre. Le texte intégral du livre est disponible sur le site de l'Enssib :

< <http://ficheserudites.enssib.fr> >.

Ce mode de lecture permet une activation des liens immédiate et aussi des enregistrements de repères par prélèvement ou signets.

Ce dispositif est également celui adopté pour un autre titre : *Mutualiser les pratiques documentaires : bibliothèques en réseau*, sous la direction de Jérôme Pouchol (collection La Boîte à outils, #38).

Remerciements

Au terme de plusieurs années de recherche, je voudrais remercier tous ceux qui ont suivi mon travail avec attention, parfois avec perplexité.

Toujours en quête de nombreux documents, archives, et informations, je dois exprimer ma dette envers Sophie Assal du Laboratoire d'anthropologie sociale, Alain Roux, d'Universcience, Olivier Decoudun pour les archives de Georges Borgeaud, Barbara Roth de la bibliothèque de la ville de Genève, Christophe Labaune du service des archives du Collège de France, Alice Lemaire du Muséum national d'histoire naturelle, Olivier Wagner de la Bibliothèque nationale de France, Federica Tamarozzi du musée d'ethnographie de Genève, enfin Philippe Soulier et madame Leroi-Gourhan pour les archives d'André Leroi-Gourhan.

Pour le dernier chapitre, je renouvelle mes remerciements à Pierre Vesperini, Jörg Stolz, Luca Paltrinieri, et Jérôme Lamy qui m'ont fait confiance en mettant à ma disposition une grande partie de leurs fichiers.

Il me reste à remercier les nombreux collègues et amis qui ont pris du temps pour discuter et souvent me remettre dans la bonne direction. C'est le cas de Françoise Briegel, Noël Barbe, Anne Collinot, Yann Dahhaoui, Laurent Jeanpierre, Joëlle Le Marec, Pierre Lassave, Jean-Louis Fabiani... et, bien entendu, de Christian Jacob, Thierry Ermakoff et des Presses de l'enssib qui m'ont accompagné jusqu'à l'achèvement de cet ouvrage rédigé sans aucune fiche...

++++
SOMMAIRE
++++

Préface
L'Empire des fiches, par Christian Jacob.....11

Introduction
Une économie singulière de l'écrit
et du savoir : la mise en fiche 23

Chapitre I. De la pile à la fiche 29

Chapitre II. Principes
et fonctions d'un dispositif savant avantageux 55

Chapitre III. Ficheurs, fichards
et autres maçons de la science..... 73

Chapitre IV. De quelques « pathologies »
liées à un emploi excessif du système..... 87

Chapitre V. Les fiches ont-elles disparu ?..... 99

Conclusion 129

Index des noms137

Liste des illustrations141

+++++

PRÉFACE

L'EMPIRE DES FICHES par Christian Jacob¹

+++++

L'usage des fiches tient de la logistique des transports, de l'économie capitaliste et de la transformation industrielle. Et de la police des savoirs, bien sûr. Telles sont les conclusions auxquelles parviendra le lecteur de ce livre savant de Jean-François Bert, qui ajoute un chapitre important à l'histoire tragicomique de l'érudition occidentale...

Pour la génération des ordinateurs personnels et de l'Internet, des tablettes de lecture et des moteurs de recherche brassant des téraoctets de données, l'histoire ici retracée prend la forme d'une archéologie aussi minutieuse qu'exotique : elle s'appuie sur la matérialité des fiches, bien sûr, cartes à jouer, rectangles ou carrés de multiples dimensions et textures, souples ou rigides, lisses ou rugueuses, quadrillées ou non, avec marges ou sans marges, structurées ou non par des lignes méridiennes ou parallèles, blanches ou colorées dans une palette d'une infinie diversité. Les dimensions varient, et leur normalisation progressive résulte de négociations internationales aussi fondamentales que celles qui permirent de s'entendre sur les noms des cratères lunaires ou la nomenclature des étoiles. Normalisées, les fiches sont produites industriellement, en quantité astronomique : rien de pire, pour un ficheur, que de se trouver à court de fiches, la rupture de stock ou la fin de série sont le cauchemar du *serial* scribouillard. Une fois entrepris ce travail de bénédictin, on ne peut changer de format, de formule, sous peine de porter atteinte à la cohérence esthétique et fonctionnelle du fichier, d'inaugurer une nouvelle série, ou de convertir rétroactivement l'ensemble à la nouvelle norme, c'est-à-dire tout recommencer. Un saut technologique majeur, comme le passage du bristol au logiciel de gestion bibliographique, a contraint les chercheurs de ma génération à cette douloureuse décision, même si l'on avait plusieurs dizaines de milliers de fiches manuscrites... La normalisation du format des fiches participe de la standardisation des pratiques de gestion et d'administration, dans les bibliothèques comme dans les ministères ou les préfectures, les entreprises et les lieux disciplinaires. Elle va de pair

1. Directeur d'études à l'EHESS, directeur de recherche au CNRS.

avec l'élaboration de mobiliers spécifiques, de la boîte à fiches au meuble à tiroirs, voire au mur de fichiers. Ces contenants diffèrent par leur capacité, mais aussi par leur ergonomie. On soulève le couvercle d'une boîte à fiches, qu'il soit ou non articulé par une charnière. On ouvre un tiroir en se gardant d'atteindre le point de déséquilibre qui ferait tout basculer – des esprits ingénieux ont inventé des crans de sécurité. Une fois que l'on a compris la mécanique, on peut extraire le tiroir du meuble, le poser sur une table pour faciliter la recherche et éventuellement la prise de notes. Des tringles métalliques transpercent de bout en bout les fiches, assurant leur fixation et facilitant la manipulation – il suffit de ventiler l'alignement des fiches du bout des doigts jusqu'à ce que l'on trouve l'information recherchée. Les fichiers tringlés, cependant, imposent une manœuvre délicate quand on veut intercaler une nouvelle fiche dans l'ensemble. Il faut retirer la tringle, la dévisser ou la déverrouiller : c'est le moment de tous les dangers pour les centaines de fiches ainsi libérées, qui n'attendent qu'un faux mouvement pour s'éparpiller sur le sol. Intercaler une fiche demande toute l'attention de l'opérateur : une fiche mal placée est une fiche perdue, un livre inaccessible, une information effacée, une idée envolée, une statistique irrémédiablement faussée. Lors de mes années de pensionnaire normalien au Département des cartes et plans de la Bibliothèque nationale, au siècle dernier, il me fallut une longue initiation avant qu'on me permette d'insérer des fiches dans les tiroirs du catalogue : « Un tiroir se tringle par-devant, une main tient le tiroir, l'autre enfonce délicatement la tige, sans forcer, mais jusqu'au bout... »

Toutefois, les industriels de la papeterie et les normes bureautiques de notre modernité n'ont pas éclipsé des pratiques plus singulières, irréductibles à la standardisation. Dans l'intimité de leur bureau, les travailleurs du savoir sont libres du choix du format et du matériau de leurs fiches : feuilles volantes ou pages de cahier découpées en deux ou en quatre grâce au coupe-papier ou à la règle qui permettent d'obtenir un bord net ou légèrement cotonneux. On peut utiliser du papier de récupération, le verso de pages imprimées ou photocopiées, voire le verso de fiches périmées. À moins que l'on ne préfère l'art éclectique d'un recyclage tous azimuts, qui ferait feu de tout bois, fiche de tout papier : enveloppes, factures, lettres, cartes de visite, tickets, prospectus, dans la cacophonie des couleurs, des textures et des formats... Ces fiches personnelles, hétéroclites ou standardisées, se rangent dans des boîtes *ad hoc* ou récupérées – les fameuses boîtes à chaussures –, ou encore se glissent dans des chemises qu'un élastique ou un trombone sécuriseront.

Couper, ranger, écrire, manipuler, feuilleter, passer en revue, intercaler, extraire, trier : dans la diversité de leurs matérialisations, fiches et fichiers sont au centre d'une chorégraphie de gestes routiniers et machinaux, ils s'inscrivent dans une ergonomie générale, dans un environnement physique qui impose des postures et des déplacements, que l'on tende le bras ou que l'on se tourne vers un meuble, dans le fondu enchaîné du manie-ment de ce que l'on a sous la main ou dans la rupture qui oblige à se lever de sa table de travail. Qui ne se souvient des va-et-vient incessants des lec-teurs de la salle Labrouste à la Bibliothèque nationale d'antan, quittant leur place pour descendre dans la salle des catalogues, quelques pas pour se dégourdir les jambes, entre un livre lu et les fichiers, propices aux rites des sociabilités savantes, à des instants de rêverie distraite, à l'éclosion d'une idée inattendue qui conduit à rebrousser chemin pour la noter au vol...

Un fichier est un dispositif actif, même lorsqu'il n'est pas utilisé. Il matérialise une certaine conception du savoir, voire le savoir lui-même, et a donc une fonction symbolique, voire protreptique et propédeutique, par sa présence et sa matérialité. Mais son efficacité se manifeste aussi dans les différentes opérations qui le produisent, et qu'il produit. Pour simplifier, on pourrait dire qu'une fiche se lit ou s'écrit. Elle suppose la maîtrise de ses codes sémiotiques pour en retirer l'information recherchée, une pratique graphique particulière lorsqu'il s'agit de mettre en fiche. Sur la table de travail du ficheur, crayons noirs ou de couleur, feutre, plume, stylo à plume, surligneur, règle, gomme, correcteur blanc liquide, parfois une machine à écrire mécanique ou électrique, permettant ou non l'emploi de différentes polices de caractères. Ces instruments de base sont au service d'une créa-tivité infinie, qui peut choisir la cohérence, le système, la perfection esthé-tique d'une charte graphique minutieusement appliquée ou, au contraire, les variations débridées d'une inscription à la volée.

Une fiche est une surface plane bidimensionnelle, avec un recto et un verso. Elle peut être simulée par un logiciel de base de données, sous la forme d'une fenêtre de visualisation où l'on remplit des champs prédéfinis sur un écran d'ordinateur. Si un fichier informatique est toujours quan-tifiable, il ne se mesure plus par sa profondeur en centimètres, mais par son poids en mégaoctets. En principe, rien n'interdit de penser à d'autres matérialisations possibles, en 3D, avec des fiches sphériques, parallépi-pédiques, polyédriques, que l'on pourrait faire pivoter et déplacer dans un espace virtuel de visualisation, pour articuler logiquement, par juxtapo-sition, différents registres et niveaux d'informations. Soit dit en passant, on retrouverait ainsi l'ergonomie et l'économie graphique des tablettes

d'argile mésopotamiennes, qui étaient des volumes autant que des surfaces. On n'arrête pas le progrès...

Faire des fiches, c'est investir un espace vierge par une stratégie graphique qui l'organise, le découpe, le hiérarchise, le rend simultanément visible, lisible et signifiant. Que l'on utilise des fiches dans le sens de la largeur ou de la hauteur, il y a toujours un haut et un bas, une droite et une gauche, un centre et une périphérie, un corps et des marges. Manuscrits, dactylographiés ou informatisés, les fichiers peuvent suivre avec rigueur un même modèle formel, ou multiplier les variations. Une même structure graphique favorise la consultation, en permettant de ne s'attacher qu'à un champ particulier, qu'il s'agisse d'un titre, d'une date, d'un nom propre, d'un mot-clé, d'un numéro. Elle ne nécessite pas l'identification générique des différents champs, leur emplacement et leur style graphique, le cas échéant, restant stables. Chaque ficheur a son style propre et invente une palette graphique et sa logique, capitales, minuscules, écriture cursive ou calligraphiée, usage de couleurs et de surlignages, abréviations, signes conventionnels, ponctuation.

Faire des fiches est une activité humble et répétitive, machinale et parfois compulsive, dans certains cas pathologique. On retrouve une discipline du corps, de la main et de l'attention qui se déploie dans une temporalité mesurée à l'aune de critères quantitatifs (combien de fiches à l'heure, à la journée, à la semaine...) qui fut sans doute celle des scribes et copistes d'antan. C'est une activité monastique, un temps de pénitence et de renoncement aux joies intellectuelles, une suspension de la réflexion, un pense-bête, une mortification imposée à qui veut passer un examen ou un concours, à qui s'engage dans une thèse ou, à plus long terme, dans les métiers du savoir. Dans une vie d'érudite, combien de jours et de nuits, de mois, voire d'années ont été consacrés à ce travail ? On comprend dès lors que la fiche ait fait l'objet d'innombrables controverses dans les milieux savants et universitaires, avec ses partisans et ses contempteurs, ses praticiens et ses théoriciens, ses gardes-chasses et ses braconniers. La pratique du fichier se situe de fait sur la ligne de front entre anciens et modernes, entre érudits traditionnels et penseurs novateurs, entre disciplines académiques et nouveaux champs intellectuels, entre traditions nationales. Jean-François Bert, en retraçant ces débats, ces polémiques, nous montre la confrontation de différents modèles du travail savant, de différentes conceptions des priorités et des méthodes de la recherche, de différentes esthétiques de l'écriture universitaire, lestée par des centaines de notes de bas de page, ou animée d'une aisance rhétorique qui va parfois de

pair avec la fluidité de la pensée. Ces débats traversent les disciplines anciennes ou émergentes, clivent les institutions, nourrissent l'ironie des uns et le mépris des autres. Tout universitaire qui a circulé dans les lieux de savoir français a expérimenté intuitivement les différences de culture entre la Sorbonne, l'École des hautes études en sciences sociales, l'École nationale des chartes et l'École pratique des hautes études, les classes préparatoires aux grandes écoles et les cours pour agrégatifs. Tout lecteur de la salle Labrouste se souvient des manières de lire et d'écrire de ses compagnons de tablées, avant le grand déferlement numérique...

C'est donc une histoire originale des sciences humaines et des disciplines d'érudition que nous propose Jean-François Bert, non pas à travers le choc des idées et l'avènement des théories, mais du point de vue du maniement des fiches, cet instrument ancillaire des savoirs, reflété dans de multiples sources, réflexives, polémiques, didactiques, autobiographiques, et bien sûr dans la diversité des formes et des usages que seule une approche micro-historique, une ethnographie du travail savant et une sociologie de l'objet technique sont à même de révéler. Notons de manière incidente que ce traitement érudit d'un objet et d'un art mineurs soulève la question de l'usage des fiches et des fichiers de l'auteur de ce livre, sur lequel aucun éclairage réflexif n'est apporté...

L'historien des pratiques lettrées et intellectuelles trouvera dans ces pages une riche matière à réflexion. Trois grandes perspectives me semblent ainsi tracées. La première est celle du fichier comme plateforme logistique, comme lieu de convergence et de redistribution, comme échangeur, au sens autoroutier du terme. Un fichier est en effet régi par une double logique, centripète et centrifuge. Il est un lieu de rassemblement, un point central vers lequel convergent et s'agrègent des objets venus de différents horizons. Il établit une cohérence locale, une discipline dans la dissémination anarchique des mots, des données, des informations, des artefacts. Un fichier fait entrer un ou des mondes dans un espace matériel régi par un ordre graphique. Il permet d'inscrire l'ailleurs, le lointain, le passé, l'altérité, l'immensément grand, l'infiniment petit dans un lieu de maîtrise tactile, visuelle et intellectuelle. Un fichier peut intégrer, condenser, inscrire dans son dispositif même, par le biais des inscriptions, des signes, des images et des mots, ce qui se répartit dans l'immensité géographique, dans le foisonnement de la nature, dans différentes échelles temporelles, dans la profusion des mots, dans la multitude des individus et l'éparpillement des artefacts. Un fichier est un dispositif de maîtrise : il soumet ce qui est mis en fiche à une raison graphique qui produit de

la cohérence, de la commensurabilité, de la série, de la taxonomie, de la chronologie selon les choix faits par celui qui le constitue. Il impose une rationalité au désordre du monde, des mots et des choses. Même dans ses divagations les plus polymathiques, un fichier tente de décliner la singularité et la variabilité infinies d'une ou de plusieurs dimensions du réel. Cette appropriation du monde, ce désir de maîtrise se manifestent par le choix d'un principe d'ordre, parfois par la corrélation de différents principes, qu'il s'agisse de l'ordre alphabétique, numérique, géographique, chronologique, taxonomique.

Inversement, le microcosme du fichier permet, lors de ses usages, de se projeter dans l'espace et dans le temps, de remonter dans le passé ou de voyager dans des lointaines contrées, de passer des mots aux choses, des signes aux artefacts, des références aux livres et aux bibliothèques. La condensation, la concentration, la miniaturisation inhérentes à un fichier, même recouvrant des murs entiers, ont pour corollaires ses pouvoirs d'expansion, ce qu'il rend possible d'atteindre, de penser, de se remémorer, de voir et de parcourir. On passe ainsi du local au global, d'un univers compressé à un univers en expansion. Dès lors, on pourrait établir une analogie entre le fichier et la carte géographique : l'un et l'autre sont régis par une échelle, des focalisations, des choix thématiques qui impliquent des sélections autant que des exclusions, un usage des signes qui ont le pouvoir d'encoder un monde sous un format maîtrisable par l'œil et la mémoire. À l'instar de la cartographie thématique, un fichier invite à se focaliser sur un objet singulier, daté et localisé, par exemple les espèces végétales d'une forêt, les toponymes d'un département, les vestiges gallo-romains d'une région, les variations typologiques de la céramique grecque, les manuscrits d'un auteur grec, les coupoles décorées des églises orthodoxes, les survivances d'une fête populaire, les manières de table à la Renaissance. Mais les fichiers ont parfois des visées plus globales et ils prennent la forme de méta-fichiers qui connectent différents fichiers entre eux, par exemple des fichiers de bibliothèques locales qui peuvent être fondus dans des catalogues départementaux, nationaux, voire internationaux. On ne saurait comprendre le pouvoir des fichiers sans faire la cartographie des parcours qu'ils permettent, des circulations et des traversées qu'ils rendent possibles, de ce qu'ils connectent. Un fichier est une plateforme logistique pour des parcours dans l'espace, dans le temps, dans les mots et les choses, dans les multiples dimensions, vivantes, humaines, inanimées, visibles et invisibles, qui constituent nos univers intimes ou partagés.

Un fichier relève aussi d'une économie de la capitalisation, et ce serait la deuxième ligne de force suggérée par ce livre. Sa constitution et son fonctionnement mêmes procèdent d'une pratique de la collection, de l'accumulation, voire de la thésaurisation. Pour un enseignant-chercheur, un scientifique, un conservateur de bibliothèque, une administration, une entreprise, constituer un fichier est un investissement à long terme. D'abord parce qu'on lui consacre du temps, du temps de travail, du temps de vie, on mobilise parfois des collectifs entiers pour les tâches à accomplir. Au seuil de ce travail, on peut ou non mesurer l'échelle de sa rentabilité : quel profit en est attendu ? À quelle échéance temporelle ? Quelle valeur sera produite par ce travail ? À qui profitera-t-il ? Là réside sans doute l'épicentre des débats sur la valeur des fichiers, dont Jean-François Bert retrace les péripéties dans différents champs disciplinaires : ce labeur en vaut-il la peine ? N'épuisera-t-il pas le travailleur en tarissant ses facultés de réflexion, de pensée, d'imagination sous l'effet des routines abrutissantes de la mise en fiche ? Ce travail est-il circonscrit dans un temps déterminé ou sans terme que l'on puisse raisonnablement anticiper ? Un fichier peut-il être l'œuvre d'une vie, voire d'une communauté et d'une lignée savantes ? Tout fichier reflète une conception du temps et de l'action, de l'utilité et de la rentabilité. Il relève d'un pari, parfois d'une stratégie, d'une discipline que l'on s'impose pour se conformer aux usages d'un milieu savant ou professionnel. La devise du ficheur est « cela pourra toujours servir » ou « cela mérite d'être mis de côté, d'être gardé... ». On collectionne les fiches comme on collectionne les monnaies romaines ou les timbres : c'est un processus virtuellement infini si on ne lui assigne pas des limites ou du moins un filtrage, une granulométrie, une échelle. À quel moment considère-t-on qu'un fichier est fini ? Ou qu'il est rentable ?

La dimension quantitative est ici essentielle : centaines, milliers, dizaines de milliers de fiches... La taille d'un fichier est-elle un indice de sa valeur ? L'utilité et l'efficacité d'un fichier sont-elles proportionnelles au nombre de fiches ? Il n'est évidemment pas de réponse simple et univoque à cette question. Une accumulation exponentielle expose le ficheur au risque de submersion, à moins qu'elle ne constitue précisément un instrument de maîtrise intellectuelle et de visibilité synoptique d'un champ de savoir. Sans doute l'un des critères d'évaluation consisterait à se demander si un fichier est quelque chose de plus, de différent de l'addition des fiches qui le composent. La collection ainsi constituée fait-elle sens ? A-t-elle permis de construire un champ, une problématique, et offre-t-elle la compréhension inédite d'un phénomène, d'un objet, d'une question ?

Comme tout trésor, un fichier peut être jalousement gardé dans l'intimité d'un lieu de travail ou exhibé, voire partagé. Comme tout investissement réussi, il peut dénoter le standing intellectuel d'un individu ou la force d'une institution. Il est aussi un instrument de pouvoir, que l'on peut protéger et utiliser pour intimider ceux qui n'y ont pas accès. Dans la légende des études grecques, dans la France du xx^e siècle, le bruit courait qu'un éminent professeur avait constitué, avec son épouse, un fichier recensant toutes les inscriptions grecques connues, parfois même avant leur publication officielle, du moindre fragment à la stèle la plus fondamentale, *urbi et orbi*, dans les réserves des musées internationaux comme à la surface du champ récemment labouré d'un paysan grec ou turc. Rien ne lui échappait. Ce fichier était comme l'oracle de Delphes dans le champ des études anciennes, et plus d'un professeur tremblait lorsque le maître des lieux en extrayait une ou plusieurs fiches pour signaler les lacunes ou les erreurs d'un article ou d'un livre...

Un fichier exerce une forme de pouvoir qui ne se cantonne pas au symbolique, surtout quand il n'est pas partagé et qu'on en ignore l'existence et le contenu. On sait les enjeux contemporains liés à la collecte et à l'accessibilité des données personnelles qui alimentent les bases de données des acteurs numériques. On sait aussi la déflagration produite par des fichiers confidentiels récemment rendus publics, qu'il s'agisse d'une liste de clients, d'investisseurs ou d'abonnés d'un site de rencontres... Les bases de données numériques sont une menace potentielle contre les libertés individuelles, contre la transparence des démocraties et la confiance que l'on peut avoir envers les différents pouvoirs qui nous gouvernent, à l'échelle nationale ou internationale. Et les robots aux grandes oreilles des agences de renseignements qui extraient données et métadonnées de tous les flux numériques sillonnant notre planète ne font que perpétuer un fantasme panoptique d'omniscience : mettre le monde entier et tout le monde sur fiches...

Même dans les mondes de l'érudition, les fichiers participent d'une police des savoirs, et parfois des savants. Ils imposent aux champs d'études le quadrillage de leurs grilles, ils définissent des critères d'exactitude, de précision, de pertinence, de rigueur, d'exhaustivité. Ils mettent à l'épreuve le bien-fondé des opérations d'induction et d'interprétation qui conduisent des cas particuliers à la généralisation et au sens, de même qu'ils jouent un rôle essentiel dans l'établissement de statistiques ou de taxonomies. Dans leurs évolutions et leurs révolutions, de la fiche perforée à la base de données relationnelles, ils créent aussi de multiples liens

entre les praticiens d'un champ disciplinaire, à un moment donné, reflétant des normes méthodologiques, de nouvelles conceptions des sources et des documents, de nouvelles exigences qualitatives et de nouveaux seuils quantitatifs de la recherche.

Au fond, est-ce que les fichiers pensent ? Sont-ils des dispositifs intelligents ? Telle est la troisième question que soulève l'histoire retracée par Jean-François Bert. Faire des fiches, faire évoluer un fichier sont-ils le degré zéro de l'activité intellectuelle ou une mortification nécessaire pour laisser, un jour, la réflexion prendre tout son essor ?

Les fiches sont une technologie intellectuelle constituée par un exercice particulier de la raison graphique, si bien étudiée par Jack Goody. Un fichier est d'abord une prothèse, une externalisation de la mémoire qui décharge l'esprit humain d'une surcharge d'informations ingérable sans la maîtrise d'une mnémotechnique. Mais il n'est pas de mémoire morte sans mémoire vive : c'est le processeur humain qui peut rechercher des informations, des données, dont il sait préalablement la présence et la forme attendue dans un fichier qu'il a lui-même constitué ou dont il est un usager familier. Il s'agit d'une forme de méta-mémoire : je sais que ce fichier contient la réponse à la question que je me pose, et je sais comment chercher cette réponse. Selon les disciplines et les projets intellectuels, on a besoin d'une prothèse mémorielle plus ou moins importante et étendue, unique ou multiforme, personnelle ou partagée, autonome ou connectée. Et comme le montre très justement Jean-François Bert, on peut écrire une histoire des sciences humaines et sociales, et sans doute aussi des sciences dites « dures », à travers leur conception et leur usage des sources, des données, des références, des chiffres et des informations qualitatives.

Penser par fiches, penser avec un fichier, c'est mettre en œuvre des opérations intellectuelles de sérialisation, de mise en relation, en se montrant capable de sémantiser des similitudes, des analogies, des variations, des différences, des contiguïtés, des discontinuités. C'est aussi pratiquer une gymnastique mentale permettant de focaliser l'attention sur le cas singulier comme sur l'ensemble de la série dans laquelle il s'insère, bref, de procéder à des changements d'échelle, du tout à la partie et vice versa. Lorsque des fichiers comportent différents champs, différents paramètres, l'enjeu est alors de saisir la spécificité d'un cas, d'un terrain, d'un objet, d'un phénomène, tout en étant capable d'appréhender chaque paramètre dans sa catégorie propre, comme une variable pertinente dans une série.

Mais il y a une autre dimension dans le pouvoir particulier de ces inscriptions. Les fiches sont pour le praticien des disciplines d'érudition

et des sciences humaines et sociales ce que le carnet de laboratoire est au scientifique : un dispositif heuristique qui tient du journal de bord, du *mind mapping*, du *trigger* créatif... On peut utiliser un cahier ou un carnet, ou encore un programme informatique, mais on peut aussi rester fidèle à des feuilles volantes, à des fiches de différents formats, qui se prêtent à de multiples combinaisons et regroupements, au fil d'une lecture ou d'un travail d'écriture. Faire une « fiche de lecture » permet de capter la substance d'une pensée ou le détail d'une argumentation, de prélever des citations littérales ou des informations factuelles, voire de noter de nouvelles références aux sources premières ou à la bibliographie secondaire. On peut choisir de faire une fiche par livre, ou de déconstruire sa continuité et sa cohérence en autant de fiches thématiques qui pourront se glisser dans de nouveaux dossiers et créer des contiguïtés inattendues, des effets de sens insoupçonnés.

Un fichier est donc un lieu de transformation de matières premières, un lieu de production industrielle, un atelier, une usine, une raffinerie. Il repose sur des chaînes d'opérations qui soumettent des objets à différents traitements. Ces chaînes d'opérations supposent par exemple la possibilité d'isoler, d'extraire, d'importer et de recontextualiser des mots, des citations, des paraphrases, des références d'un texte lu et de leur donner un nouveau statut sur une fiche, où ils seront regroupés par thèmes, hiérarchisés, modalisés, parfois commentés et critiqués, mis en relation avec d'autres objets textuels et cognitifs. Ces écritures de lecteurs peuvent être des routines machinales et stériles, mais aussi des étapes décisives dans la genèse d'un projet intellectuel dont elles fournissent les matériaux bruts et parfois le fil conducteur, l'échafaudage. Durant ce processus, les expressions littérales, les idées résumées ou paraphrasées, les éléments factuels réunis sur une fiche remplissent un rôle mnémotechnique, en permettant de retrouver la vivacité des impressions de lecture, mais ont aussi un pouvoir créatif dans le déroulement des fils d'une pensée nouvelle, d'un discours propre.

Certaines fiches sont des matrices cognitives, où sont consignés les premières formulations d'une idée, l'amorce d'une argumentation, des mots-clés reliés par des flèches, marquant la directionnalité d'un raisonnement, le déroulé d'un plan avec ses articulations successives. Elles se prêtent à une expansion discursive, elles invitent à la rédaction ou au développement oral lors d'une conférence ou d'un séminaire. Quelles sont les conditions minimales d'une écriture de la pensée, condensée, épurée du superflu, fil logique qui sera la charpente d'un texte écrit ou oral ?

Chaque praticien des arts du savoir a ses propres stratégies créatives, et parmi les routines génératives de la pensée et de l'écriture se trouve cet usage particulier des inscriptions mises en forme et en espace sur un support délimité, mobile et combinable. Les fiches de travail, dans la diversité de leurs matérialisations, du papier à la page virtuelle d'un programme informatique, s'inscrivent ainsi parmi d'autres dispositifs, carnets, cahiers, brouillons, dont la critique génétique a montré le rôle essentiel dans la genèse de toute création, intellectuelle, lettrée, scientifique, technique, spirituelle.

Jean-François Bert nous rappelle dans ce livre qu'il n'est pas de création sans travail, qu'il n'est pas de travail sans instruments et savoir-faire, qu'il n'est pas de pensée sans l'humilité et parfois l'ascétisme de pratiques et d'opérations qui ont longtemps constitué l'angle mort de l'histoire des œuvres et des idées dans le champ des humanités et des sciences sociales. Cette archéologie du fichier est une voie d'entrée inattendue, mais féconde pour pénétrer dans l'atelier des idées et des savoirs. La profondeur historique et le questionnement anthropologique ne peuvent que nous inviter à la réflexivité critique sur les nouveaux instruments, les prothèses numériques d'aujourd'hui, leurs bénéfices comme leurs chausse-trappes, et sur les nouvelles routines créatives à inventer pour accompagner nos projets d'écriture et de pensée.

+++++

INTRODUCTION

UNE ÉCONOMIE SINGULIÈRE DE L'ÉCRIT ET DU SAVOIR : LA MISE EN FICHE

+++++

En revenant sur la nature de sa collaboration avec Lucien Febvre (1878-1956), l'historien du livre Henri-Jean Martin (1924-2007) rappela combien celui-ci avait l'idée d'écrire une histoire de la fiche érudite, de dépasser les descriptions souvent pittoresques de certains « ficheurs » invétérés, pour essayer, au contraire, de retracer la diffusion et les transformations de cette pratique dans l'ensemble de la communauté savante¹. Une histoire d'autant plus informée que Febvre – comme Martin d'ailleurs – était un usager des fichiers qui en maîtrisait la rigoureuse mécanique².

Très certainement, l'historien moderniste en aurait profité pour remarquer comment ce geste de la mise en fiche a, depuis le xvii^e siècle, servi à délimiter une nouvelle manière de produire, d'acquérir et de transmettre du savoir, devenant même durant la seconde moitié du xix^e siècle un instrument irremplaçable pour mesurer la qualité du travail savant. Il aurait sans doute saisi l'occasion d'une telle histoire pour développer la notion d'« outillage mental » qu'il avait élaborée à la fin des années 1930 dans le but d'évaluer la place des nombreux instruments que la pensée utilise pour fonctionner³. Avec, il aurait en effet pu expliquer comment la fiche a supplanté, en l'espace de quelques décennies, la plupart des autres formes d'enregistrement des savoirs comme la feuille volante, la liste⁴, le carnet

-
1. Henri-Jean Martin, *Les métamorphoses du livre. Entretiens avec Jean-Marc Chatelain et Christian Jacob*, Paris, Albin Michel, 2004, pp. 135-136.
 2. Lucien Febvre laissa derrière lui plusieurs fichiers hétéroclites constitués de notes de lecture, de références ou encore de commentaires. Henri-Jean Martin, quant à lui, ne faisait pas mystère des 40 000 fiches qu'il utilisa pour rédiger son ouvrage sur l'histoire du livre.
 3. Febvre focalise son attention sur certains éléments matériels comme le vocabulaire, la présence d'outils et d'instruments scientifiques, ou encore l'usage de techniques picturales comme la perspective, le calcul du temps et l'imprimerie qu'il conçoit comme un dispositif d'accumulation et de stockage des savoirs, prélude à la mise en place des inventaires et des corpus ; Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au xv^e siècle. L'évolution de l'humanité*, Paris, Albin Michel, 1947.
 4. Comme la fiche, la liste suppose un certain agencement, un certain mode de lecture, une numérotation, ainsi qu'une certaine forme de mémorialisation. On peut se reporter sur ce point aux descriptions ethnographiques de Jack Goody, ainsi qu'à l'histoire des formes d'énumération qu'esquise Umberto Eco dans *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009.

(utilisé par les naturalistes avant de devenir indispensable aux ethnologues de terrain)⁵, le cahier de notes, ou encore le cahier répertoire qui propose, comme la fiche, un premier type de classement (alphabétique) des savoirs. Plus étonnant, Febvre aurait pu s'interroger sur la fin du registre (*regerere* : reporter, porter ailleurs). Une forme d'écrit documentaire largement répandu depuis le XIII^e siècle qui permettait de cataloguer, de dresser des listes, de classer et de conserver les écrits – ce que proposera, ni plus ni moins, la fiche à la fin du XIX^e siècle⁶. Il aurait pu noter que ce changement dans l'ordre des supports de l'écriture savante a été brutal et que les conséquences sur l'acquisition et la transmission des savoirs ont été profondes. C'est aussi la forme du livre, qui persistait dans le carnet et le registre, qui est remise en cause avec le fichier. Comme l'a remarqué Walter Benjamin dans *Sens unique*, il n'est plus qu'un intermédiaire vieilli entre deux systèmes de fichier : « Car l'essentiel est tout entier contenu dans la boîte à fiches du chercheur qui a composé le livre, et le savant qui travaille sur lui l'incorpore à son propre fichier »⁷.

Prétendre poursuivre, « à la manière » de Febvre, cette histoire de la fiche érudite comme cadre de compréhension de l'esprit savant doit, en premier, nous pousser à revenir sur les différentes phases de transformation qu'a connues ce geste répétitif – pour certains compulsif – qui consiste à accumuler et à organiser des connaissances glanées çà et là lors de lectures multiples. Entre les premiers usages qui se dessinent à la fin du XVII^e siècle et l'apogée du système qui eut lieu à la frontière du XIX^e et du XX^e siècle, est-ce toujours de la même fiche dont il est question dans les conversations savantes ? Une fiche dont, par ailleurs, on a maintes fois annoncé la fin, comme en 1911 dans *L'esprit de la nouvelle Sorbonne*, pamphlet qui stigmatise les dérives des sorbonnards fichistes. Une fin qui, pourtant, n'arriva pas. Ce fut même tout le contraire puisque la fiche sut s'adapter aux constants progrès de la mécanographie et, à partir des années 1950, à l'expansion des systèmes informatiques devenus désormais capables de gérer de multiples données, de les mettre en réseau, et de dessiner des combinaisons nouvelles entre des éléments qui jusque-là étaient vus de manière distincte⁸.

5. Jean-François Bert, « À quoi sert un carnet ? Petite morale d'une pratique savante classique ». [En ligne] < <http://aprasa.hypotheses.org/46> >.

6. Michael T. Clanchy, *From Memory to Written Record. England, 1066-1307*, Londres, E. Arnold, 1979.

7. Walter Benjamin, *Sens unique*, Jean Lacoste (trad.), Paris, Les lettres nouvelles, 1978, p. 165.

8. C'est à Jaques Perret, en 1955, que l'on doit le mot « ordinateur » qui, dans son esprit de latiniste, est d'abord un système d'organisation plutôt que de calcul. Deux autres termes qu'il utilise aussi vont dans le sens de cette recherche d'organisation : « systémateur » et « combineur ».

Cette histoire sera surtout l'occasion d'interroger différemment la nature de l'engouement qui, depuis la fin du XIX^e siècle, permit à ce système de passer outre la plupart des querelles théoriques et méthodologiques qui pouvaient exister entre disciplines ou approches, y compris les plus assurées. Un usage extensif qui finit d'ailleurs par inquiéter bon nombre de savants, comme l'archéologue Victor Bérard qui, dans son introduction aux *Phéniciens et l'Odyssée*, relativise l'argument d'autorité qui consiste à rappeler que la qualité d'un travail, y compris archéologique, « se cote au poids des fiches [que l'archéologue] possède en ses tiroirs »⁹. Évoquant le cas particulier de la philologie, Salomon Reinach (1858-1932) indiquait déjà dans son *Manuel de philologie classique*, vingt ans avant la mise en garde de Bérard, que le vrai savoir consiste à sortir de l'« illusion puérile » que le savant est celui qui a des cahiers bien tenus et un nombre incalculable de fiches à sa disposition¹⁰. Pour autant, il semble bien difficile de penser, de faire de la « vraie » science en cette fin du XIX^e siècle, sans avoir à proximité de la main des monceaux de fiches. Une représentation idéalisée de la science et de ses méthodes qui méritera ici toute notre attention.

C'est donc en alliant différents points de vue, comme l'histoire et l'anthropologie, l'histoire des techniques et des objets, du corps et des perceptions, du temps et de la documentation, des intellectuels, des théories et des concepts, et peut-être surtout l'histoire de l'idée que les savants se font de leur travail et de la scientificité en général, qu'il devient possible de formuler de nouvelles hypothèses sur les savoirs, leur production et leur transmission, mais aussi d'élaborer de nouveaux outils pour essayer d'interroger, derrière cette pratique de la mise en fiche, trois impensés de l'histoire des sciences humaines¹¹.

Le premier concerne la question de l'identité du savant. Entre les « érudits » qui accumulent, les « théoriciens » et les « pédants » ; entre les vrais savants qui savent beaucoup d'une chose et un peu de tout, et les faux savants qui veulent paraître ne rien ignorer, la fiche est un élément de distinction. Elle dévoile une grande partie de l'attitude des

9. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, t. 1, Paris, Armand Colin, 1902, p. 21.

10. Salomon Reinach, *Manuel de philologie classique : d'après le « triennium philologicum » de W. Freund, et les derniers travaux de l'érudition*, Paris, Hachette, 1880, p. 1.

11. Nous n'évoquerons pas ici les usages administratifs de la fiche. Les travaux de Jean-Marc Berlière décrivent avec précision les particularités de ce type de fichage : *Fichés ? Photographie et identification 1850-1960*, Paris, Perrin, 2011. On peut également citer sur ce point, de Vincent Denis et Pierre-Yves Lacour, « La logistique des savoirs. Surabondance d'informations et technologies de papier au XVIII^e siècle », *Genèses*, 2016/1, n° 102, pp. 107-122.

savants vis-à-vis du savoir lui-même et en particulier, pour cette fin du XIX^e siècle, celui qui se produit dans ces sciences dites humaines alors en recherche de légitimité (sociologie, anthropologie, linguistique, archéologie...). Elle nous rappelle aussi que les qualités classiques de l'érudite que sont la modestie, la curiosité et la mémoire sont désormais devancées par la passion du détail et l'accumulation à tout prix. Ce que releva Umberto Eco dans ses études portant sur la forme encyclopédique : « l'homme de culture n'est pas celui qui connaît par cœur les dates de début et de fin de la guerre de Sept ans, mais celui qui sait où les trouver en quelques minutes »¹². En prenant au sérieux les récits de la vocation, du désintéressement, du mérite, ou encore les « hommages », ces textes de circonstance qui font partie des petits rituels de la vie savante, il devient possible de voir combien la pratique du fichier est devenue indissociable de l'identité de certains savants. De l'archiviste paléographe Paul Le Brethon, si l'on se rappelle son « visage rond et plein, couronné d'une calvitie précoce », son « regard brillant derrière le lorgnon », ou son « jovial sourire aux lèvres », c'est surtout son travail qui retient l'attention. Chaque matin, il consistait à ouvrir sa boîte à fiches pour réviser une « tranche » du catalogue général de la Bibliothèque nationale¹³.

Le deuxième impensé que cette histoire de la fiche érudite nous donnera l'occasion d'analyser concerne la question des styles savants. C'est en interrogeant, comme nous l'avons fait jusqu'à présent¹⁴, les pratiques les plus concrètes des savants, qu'apparaissent – comme le prévoyait déjà Ludwik Fleck – les différentes choses qui orientent, structurent, façonnent les manières d'envisager le monde et donc les manières de le penser :

On n'était absolument pas libre au XVI^e siècle d'échanger le concept mythique-éthique de la syphilis contre un autre reposant sur les sciences naturelles et la parthogénèse. Il existe un lien conforme à un style entre tous les concepts d'une époque – ou beaucoup d'entre eux – lien qui repose sur l'influence réciproque s'exerçant entre ces concepts. C'est pourquoi nous pouvons parler d'un style de pensée, qui commande le style de chaque concept [...]¹⁵

12. Umberto Eco, *De l'arbre au labyrinthe. Études historiques sur le signe et l'interprétation*, Paris, Le livre de poche, 2010, p. 113.

13. Émile Dacier, « Paul Le Brethon », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1943, t. 104, p. 423.

14. En particulier Jean-François Bert, *L'atelier de Marcel Mauss. Un anthropologue paradoxal*, Paris, CNRS, 2012 et, plus récemment, *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014. [En ligne] < <http://books.openedition.org/oepp/438?lang=fr> >.

15. Ludwik Fleck, *Genèse et développement d'un fait scientifique*, Paris, Flammarion, 2008, p. 22.

Dès lors, décider d'interroger au travers de la fiche les styles savants, c'est se demander, par exemple, pourquoi le savant allemand est reconnu pour être celui qui compile et cumule ; l'anglais celui qui va du connu à l'inconnu ; et le français du général au particulier, des hypothèses aux faits¹⁶ ? Des différences qui se concrétisent dans des configurations théoriques, des textes, des formats d'écriture, des objets mais aussi dans la manière de composer un fichier, de choisir une classification, un format de fiche, un papier qui peut être recyclé ou non, quadrillé ou non... Se poser la question des styles, c'est aussi se demander quelle place les traditions et les routines académiques occupent dans le processus savant, et comment une connaissance scientifique finit par assurer sa légitimité¹⁷. C'est le cas des historiens Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos pour qui, au début du xx^e siècle, la fiche est un opérateur de scientificité indispensable pour soutenir le développement d'une histoire totalement positive. S'interroger sur le style, c'est enfin évoquer les nombreux désagrèments propres à cette forme singulière d'érudition qui réside dans l'accumulation parfois sans fin des documents et que l'on regroupe, au xix^e siècle, sous le terme de mélancolie. La peur de l'oubli, le sacrifice de soi, le passage à l'écriture et à la synthèse, au fur et à mesure de l'emprise de la fiche dans le monde savant, vont se transformer en de véritables pathologies pour les « fichards ». Une vie de labeur d'autant plus difficile à supporter que l'indifférence générale devant certaines productions théoriques encouragera cet état.

Le dernier impensé que ce parcours historique nous permettra de dégager relève autant d'une sociologie historique que d'une anthropologie des savoir-faire scripturaires partagés par une communauté. Il est certain que le xix^e siècle voit une inflation sans précédent des formes d'écriture. C'est le moment de l'almanach, de l'index, des catalogues, mais aussi de la correspondance, de la multiplication des actes ordinaires, administratifs et professionnels. Cependant, et bien plus qu'une histoire des supports de l'écrit savant et des objets documentaires, c'est l'histoire des gestes et

16. On se souvient du mot de Marcel Mauss dans son « Essai sur le don » (1925), véritable leitmotiv pour la socio-anthropologie du xx^e siècle : « il faut aller du concret à l'abstrait ». Des propos que l'on peut rapprocher de ceux d'Émile Faguet qui, dans *L'art de lire* (1912), rappelle l'importance d'aller du connu à l'inconnu, du général au particulier, des hypothèses aux faits. Un style de recherche proprement français. On peut trouver une autre variante de cette distinction dans le livre d'Antoine Albalat, *Comment on devient écrivain*, Paris, Plon, 1925, p. 149 : « Autant l'érudition allemande est inorganique, autant l'érudition française possède le sens de la réalité et le souci de la couleur ».

17. Voir, sur ce point, l'excellente analyse de Jérôme Lamy, « Styles de sciences, styles (de) savants », *Vie savante*, 2015. [En ligne] < <https://visa.hypotheses.org/402> >.

des manipulations de ces objets que nous souhaiterions développer ici. L'activité scientifique ne peut pas se réduire à un processus totalement immatériel, dématérialisé et désincarné. Il faut à chaque fois essayer de l'étudier dans sa concrétude, de prendre en compte la pluralité des acteurs, des institutions et des dynamiques tout en observant les tours de main acquis au fil du temps, souvent par le bouche à oreille, l'imitation ou l'apprentissage « sur le tas ». Comme l'indique Christian Jacob, il est possible de découper ces pratiques « en gestes distincts, dont la combinatoire définit autant de scénarios possibles du travail savant. Ces gestes comprennent aussi bien les postures du corps que l'adresse de la main, le maniement des mots et des signes que les opérations mentales »¹⁸. Pourquoi certains savants préfèrent laisser leurs fiches volantes, en piles ou en paquets, alors que d'autres décident de les grouper dans un boîtier vertical ou de les coller sur un cahier ou un registre pour s'assurer de leur pérennité ? Pourquoi certains choisissent et se tiennent toute leur vie durant à un format identique de fiche alors que d'autres, comme Michel Foucault, décident d'utiliser plusieurs formats, passant par exemple du quart de feuille à la carte de visite ? Ces choix ne sont pas que de circonstance et nous révèlent certains avantages indiscutables du fichier. Commodité, simplicité, adaptabilité, cumulativité, fragmentation, dynamisme... en fait, cette liste indicative est bien plus longue. D'une redoutable efficacité, la fiche facilite les renvois, rend possible une lecture fragmentaire, sert à multiplier les informations ponctuelles, à les compiler, à les commenter, à les expliciter, à les vérifier et à les corriger, ou encore à les authentifier. Elle engage aussi la question de la visualisation, et de la remémoration. Dans bien des cas, enfin, elle favorise l'inventivité et encourage l'imagination, incitant même le savant à entrer dans l'écriture et dans l'envie de transmettre au plus grand nombre le résultat de ses recherches.

18. Christian Jacob (dir.), *Lieux de savoir 2. Les mains de l'intellect*, Paris, Albin Michel, 2010, pp. 15-16.

+++++

CHAPITRE I
DE LA PILE
À LA FICHE

+++++

+++++

CHAPITRE I. DE LA PILE À LA FICHE

+++++

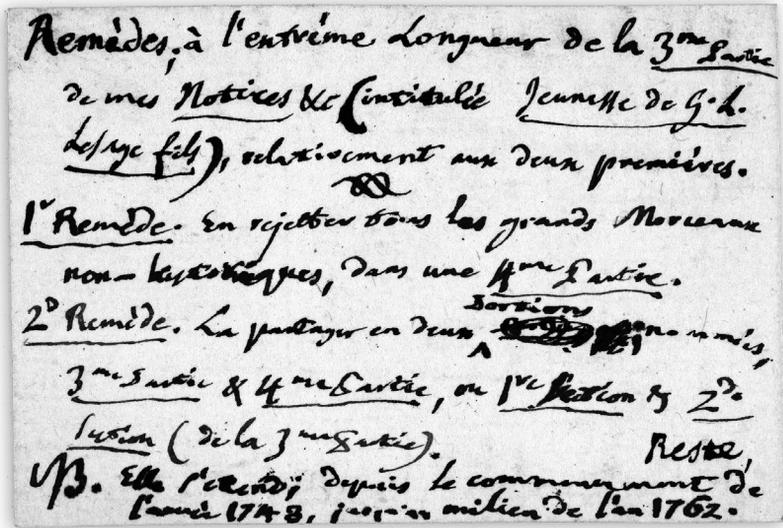
Utilisées par plusieurs érudits comme brouillons, manuscrits, minutes de lettres, ou encore notes volantes, voire comme journal, les fiches, ou bandelettes (*schedulae*), sont employées depuis le ^{xvi}^e siècle¹. La panoplie du matériel d'écriture indispensable au développement de l'érudition s'en trouve complexifiée. En effet, il n'est plus seulement besoin de « savoir » copier mais aussi de « pouvoir » déplacer, comme le précise le médecin zurichois Conrad Gessner (1516-1565) dans le chapitre « De indicibus librorum » de ses *Pandectes* parues en 1548. Une particularité rendue possible par des feuillets mobiles qui, pour faciliter la lecture savante et établir une bibliographie précise, peuvent être indéfiniment reclassés et ce, jusqu'à obtenir le bon ordre.

Deux siècles plus tard, à Genève, le physicien et astronome Marc-Auguste Pictet (1752-1825) et le naturaliste et glaciologue Horace-Benedict de Saussure (1740-1799), acquis au système des feuillets mobiles, décident de transformer le recto des cartes à jouer, qui fournissent un support rigide et un format réduit, en aide-mémoire pour leurs enseignements². Les cartes sont alors connues pour de multiples usages et hors du strict jeu, elles peuvent être utilisées comme bons de charité, cartes de visite, reçus et quittances, contremarques, ou encore billets de faire-part³... De ce point de vue, c'est sans doute Georges-Louis Lesage (1724-1803) qui en fera l'usage le plus abouti. Ce savant genevois, spécialiste de la pesanteur qui publia dans quelques périodiques comme le *Journal de physique* ou celui des *Savants*, laissa derrière lui plus de 35 000 cartes à jouer sur

-
1. Peut-être faut-il se ranger de l'avis de Tiziano Dorandi et voir dans l'usage des *pugillares* (tablettes) durant l'Antiquité un premier exemple de fiche bloc-note ; Tiziano Dorandi, *Le stylet et la tablette. Dans le secret des auteurs antiques*, Paris, Les Belles Lettres, 2000.
 2. Horace-Benedict de Saussure utilisa trois formats de fiches : 125 × 80 mm, 90 × 60 mm, 80 × 50 mm. Sur le plus petit des trois formats, il écrivit ses questions d'examen de philosophie qu'il enseignait à l'académie de Genève. Il prit aussi des notes lors de ses expéditions ; Marc J. Ratcliff, « Tirer la bonne carte », in Marc J. Ratcliff, Laurence-Isaline Stahl Gretsch (dir.), *Mémoires d'instruments. Une histoire des sciences et des savants à Genève 1559-1914*, Genève, Suzanne Hurter, 2011, pp. 34-37.
 3. Comme le rappelle Claire Bustarret, le verso des cartes reste vierge en France jusqu'en 1816 et donc disponible pour l'écriture ; Claire Bustarret, « Écrire sur carte à jouer au ^{xviii}^e siècle », *Papiers*, octobre 2015, n° 9, pp. 9-12.

lesquelles il entreprit à la fois de corriger certaines hypothèses erronées de ses contemporains – pratique de la tradition savante humaniste du XVIII^e siècle⁴ – mais surtout de déposer des indications venant éclairer ses propres facultés mentales (fig. 1 à 3). Il décrit longuement sa manière de travailler et de penser, ses découvertes personnelles, sa psychologie et ses états d'âme, jusqu'à ses multiples résolutions en matière d'écriture et d'usage de certains concepts. Le 9 juin 1796, il décide par exemple de substituer « au mot la gravité, le mot de système du monde ». Il changera une première fois d'avis le 21 juin : « aux mots système du monde je substituerais mécanisme de l'univers ou mécanisme de la nature ou mécanisme rectiligne ». Et finalement, le 23 septembre 1797, après plusieurs tentatives, il renoncera à toute amélioration de son manuscrit qu'il se refusera, en fin de compte, de publier.

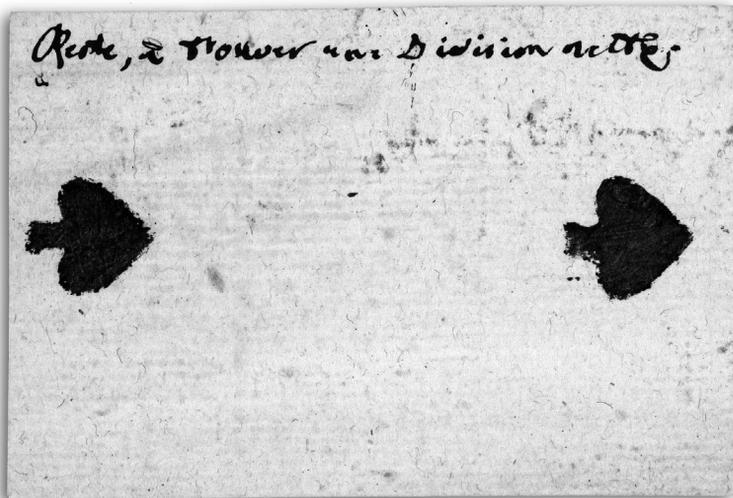
Figure 1 – Recto d'une carte à jouer du fonds Lesage



Source : Bibliothèque de Genève, Fonds Lesage, ms. fr. 2001 a.

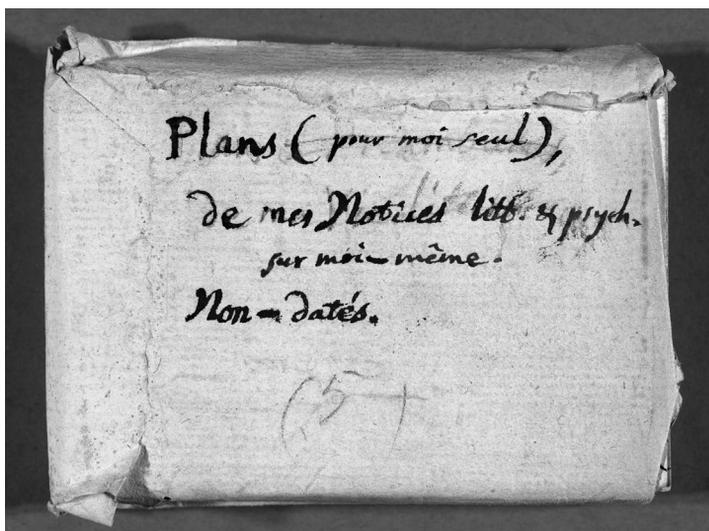
4. Voir un autre exemple décrit par Anthony Grafton, « Labyrinthes et minotaures : la page savante », *La page de l'Antiquité à l'ère du numérique*, Paris, Hazan ; Louvre éditions, 2015, pp. 119-152.

Figure 2 – Verso d'une carte à jouer du fonds Lesage



Source : Bibliothèque de Genève, Fonds Lesage, ms. fr. 2001 a.

Figure 3 – Pochette contenant les cartes à jouer



Source : Bibliothèque de Genève, Fonds Lesage, ms. fr. 2001 a.

Si Lesage décide de mettre en place une telle rédaction ordonnée de ses cartes, c'est d'abord pour chercher un remède efficace à l'extrême longueur de certaines parties de son travail. Il faut, écrit-il, ne « jamais laisser échapper les petites occasions qui se présentent à moi de déposer sur fiches, de les classer et ranger, de les étiqueter et dater. Et ne le faire jamais sans hâte ». Trois mots d'ordre reviennent souvent sous sa plume : classer, emballer, étiqueter. L'on apprend aussi de ces nombreuses notations que Lesage a cruellement besoin de ce type d'écriture pour développer sa pensée. Son appétit pour la recherche des causes, sa curiosité enfantine, son désir de connaître les notions sont en effet trop souvent empêchés par son « incapacité » à soutenir son attention et par sa « mémoire des choses séparées ». Ses fiches doivent jouer en quelque sorte un rôle d'« échafaudages ». Lesage a par ailleurs besoin de simplifier et de décomposer perpétuellement les choses qu'il voit et les idées qu'il en a, en séparant les enchaînements, le détail et le général. De fait, il organise ses paquets pour descendre du plus complexe vers le plus simple. Une fois la classification établie, et après avoir beaucoup subdivisé, il devient possible, écrit-il, de recomposer, « de grouper avec plus de justesse »⁵. Comme Lesage, l'archéologue Henri Hubert, à la fin du XIX^e siècle, fera lui aussi le choix, pour l'ordonnement de son fichier, de descendre du plus général au plus particulier. Lorsqu'il s'interroge sur les fêtes populaires, il décide de les séparer en premier selon leur fréquence (fêtes annuelles, saisonnières, mensuelles, puis journalières), puis il reclasse ses données selon une logique géographique, et une dernière fois en suivant une classification fonctionnelle. Les hypothèses d'Hubert se construisent dans le rapprochement et l'analogie pour comprendre si une loi établie pour un ordre de faits ne peut pas se retrouver ailleurs.

Pour en revenir à Lesage, on sait qu'il rencontra Jean-Jacques Rousseau à Genève, durant l'été 1754. Sans doute lui montra-t-il sa manière de travailler ? Rousseau en tout cas entreprit lui aussi d'écrire sur fiches, entre 1776 et 1778, en vue de rédiger ses *Rêveries du promeneur solitaire*. La pratique se répand. L'année précédente, à Paris, l'abbé Rozier (1734-1793), qui lui aussi rencontra Rousseau, compose sa *Nouvelle table des articles contenus dans les volumes de l'Académie royale des sciences de*

5. À cela s'ajoute encore un autre besoin que décrit le savant sur le recto d'une carte : « une des principales sources de mes petites vues a été le soin que j'avais de comparer chaque idée incomplète avec les autres idées qui pouvaient la compléter ou l'éclaircir : ce que j'exécutai d'abord, sur mes premières lectures, savoir mon catéchisme et la Bible » ; Bibliothèque de Genève, Fonds Lesage, ms. fr 2001 a, paquet 77.

Paris, depuis 1666 jusqu'en 1770 en collant sur le verso de cartes, dont la taille varie entre 83 × 43 mm et 70 × 43 mm, plusieurs références bibliographiques. Il opère là une première uniformisation-standardisation du travail bibliographique et donne désormais à l'accumulation un rôle central dans la manière d'aborder la question des connaissances. Nombreux sont les savants qui profitent de ce système des cartes pour inventorier leur bibliothèque. C'est le cas de l'historien de la décadence de l'Empire romain Edward Gibbon (1737-1794) qui, à Lausanne, les utilise aussi pour faire passer des messages à certains de ses proches correspondants.

Cette fiche-carte fait au même moment son entrée dans le monde professionnel des bibliothèques imposant, à la toute fin du XVIII^e siècle, une profonde reconfiguration dans le rapport aux livres – avec la multiplication des index et des catalogues –, mais aussi dans l'accès aux savoirs qui désormais s'organise autour d'un nouvel instrument technique : le fichier catalographique. Malgré leur format réduit, ces cartes offrent la possibilité d'inscrire le titre d'un ouvrage, le nom de l'auteur, le lieu de son impression ainsi que sa date de publication. Mais si ces cartes sont définitivement adoptées, c'est pour leur mobilité. Elles rendent de fait les catalogues cumulatifs et donc pérennes⁶.

C'est en tout cas ce qui explique pourquoi, à la bibliothèque Mazarine, Pierre Desmarais (1695 ?-1760), qui enseigne à la faculté de théologie de Paris, entreprend une refonte du catalogue en reportant les données bibliographiques (titre, auteur(s), adresse, date, format, reliure et cote) non pas sur un registre topographique mais au dos de cartes, à raison d'une par item⁷. Son successeur durant la Révolution française, Gaspard Michel, dit l'abbé Leblond (1738-1809), demandera lui aussi après 1790 une nouvelle uniformisation de l'enregistrement des titres en vue de

6. Yann Sordet, « Pour une histoire des catalogues de livres : matérialités, formes, usages », in Frédéric Barbier, Thierry Dubois, Yann Sordet (dir.), *De l'argile au nuage une archéologie des catalogues*, Paris ; Genève, Bibliothèque Mazarine ; Éditions des cendres ; Bibliothèque de Genève, 2015, p. 34. On peut aussi se reporter aux deux ouvrages de Markus Krajewski, *Zettelwirtschaft. Die Geburt der Kartei aus dem Geist der Bibliothek*, Berlin, Kadmos, 2002 et *Paper Machines: About Cards & Catalogs, 1548-1929*, Cambridge, MIT Press, 2011.

7. Les archives de la bibliothèque conservent entre 40 000 et 50 000 cartes à jouer qui ont servi à l'établissement du catalogue de la bibliothèque achevé en 1751. Comme l'indique Patrick Latour, Desmarais innove en inscrivant « l'intégralité des informations bibliographiques sous chacun des auteurs ; de même, les ouvrages concernant une personne [...] apparaissent à la fois sous le nom de leur auteur et sous celui de leur sujet. [...] On peut aussi porter à son crédit la préfiguration du catalogue partagée au sein d'un catalogue collectif » ; Patrick Latour, « La fiche au service du catalogue alphabétique : les innovations de Desmarais au collège des Quatre-Nations (vers 1740) », in *De l'argile au nuage...*, op. cit., pp. 321-322.

préparer l'inventaire général des ouvrages mis sous la main de la nation⁸. En Italie, c'est Paolo Maria Paciaudi (1710-1785) qui, à partir de 1761, installe le catalogage sur fiches à la bibliothèque Palatine de Parme dans le but d'intégrer chronologiquement les nouvelles acquisitions⁹.

Si la consultation des ouvrages se trouve modifiée par ce changement dans les techniques de catalogage, le rôle du bibliothécaire l'est également. L'introduction de la carte a des conséquences jusque sur les gestes d'écriture. Mesurée, calculée, millimétrée, l'écriture d'une fiche doit être lisible par tous, et ce d'autant plus que le catalogue est désormais disponible au public. Il est nécessaire, aussi, d'aller vite, de plus en plus vite. Pour cela, on codifie le classement (alphabétique ou méthodique), ainsi que la posture du corps du ficheur. On normalise les alphabets à utiliser pour rédiger les notices. On invente des solutions architecturales pour pallier l'encombrement de ce nouveau mobilier, soit en construisant des salles attenantes, soit, comme à la bibliothèque de médecine de Paris, en adoptant un système de casiers rotatifs qui permet de réduire la surface dédiée aux fiches.

UN DISPOSITIF AUX GÉNÉALOGIES MULTIPLES

+++++

Il est bien difficile de séparer durant ce premier moment de la mise en fiche des usages affirmés dans la panoplie des gestes savants. Blocs-notes, aide-mémoire, brouillons, moyen de cataloguer... les services rendus par la fiche sont multiples. Seule certitude, elle rend plus facile la prise de notes et permet de matérialiser, d'une manière ou d'une autre, des savoirs acquis lors de lectures. Ce n'est pas un hasard si les citations, les références et les notes de bas de page prolifèrent au même moment dans les ouvrages savants. Un « art » que tout érudit se doit de maîtriser, comme le mathématicien et naturaliste allemand Joachim Jungius (1584-1657) qui développa pour ce faire une collection de fiches de format 160 × 100 mm à partir de papier recyclé. Rassemblées en paquets (*manipuli*) qu'il matérialise par une feuille pliée en deux sur laquelle il fait figurer le titre du

8. Les catalogues sur fiches ont été adoptés pour répondre au besoin de cataloguer les bibliothèques départementales issues des confiscations religieuses ou nobiliaires de la Révolution. Les cartes à jouer pouvaient dès lors être utilisées car interdites pour des raisons politiques : sur certaines, des rois et des reines étaient représentés. Pierre Riberette, *Les bibliothèques françaises pendant la Révolution (1789-1795) : recherches sur un essai de catalogue collectif*, Paris, Bibliothèque nationale, 1970.

9. On peut se reporter à l'article d'Andrea de Pasquale, « Le fichier de Parme [...] », in *De l'argile au nuage...*, op. cit., pp. 329-331.

contenu, et qu'il pouvait ensuite réunir dans de plus gros paquets (*fasces*), Jungius collecta et conserva plus de 150 000 bandelettes qui jouèrent un rôle de premier plan dans sa compréhension des sciences au seuil de l'époque moderne. C'est en voulant observer le monde matériel hors de la vieille métaphysique que Jungius a l'idée d'une science expérimentale, empirique, que son fichier va lui donner l'occasion d'ordonner. Résolument inductive, sa démarche part des faits. C'est la réalité, et sa complexité, qui déclenche le processus de notation. Il passe dès lors de l'observation la plus simple à la plus complexe avec l'idée qu'un corps physique tient sa nature des différents éléments qui le composent. Il faut donc commencer par observer chacun de ces éléments séparément avant de vouloir établir des liens entre eux et surtout d'élaborer des hypothèses les concernant¹⁰. Le processus est scrupuleux, lent et appliqué car il s'agit à chaque fois de recueillir un maximum d'informations.

Tout autre est la manière dont l'historien et linguiste Charles Du Cange (1610-1688) se sert de son fichier pour préparer son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae latinitatis* (1678). Un ouvrage qu'il produit à partir d'une pile de fiches contenant chacune un lemme différent¹¹. Il emploie la même technique pour rédiger son *Glossarium ad scriptores mediae et infimae graecitatis*, le dernier ouvrage publié de son vivant en 1688. Là, les fiches (format in-8) jouent un rôle dans la sélection des principaux éléments. Elles vont lui permettre de caractériser un mot, mais aussi de former des groupes. Comprenant de nombreux renvois et additions, ces fiches ont eu pour conséquence de fortement ralentir le travail de son imprimeur, Jean Anisson (1642-1721)¹².

Pour ce moment particulier du XVII^e et du XVIII^e siècle, on peut relever encore le rapport que le système entretient avec une nouvelle image de l'érudition soutenue par la République des lettres. En s'interrogeant sur la recherche de la vérité, de nouvelles méthodes d'analyse se développent. L'érudition strictement spéculative satisfait de moins en moins.

10. Christoph Meinel, „Enzyklopädie der Welt und Verzettelung des Wissens: Aporien der Empirie bei Joachim Jungius“, in Franz M. Eybl et al. (dir.), *Enzyklopädien der Frühen Neuzeit*, Tübingen, Niemeyer, 1995, pp. 162-187.

11. Sont conservées aujourd'hui à la bibliothèque de l'Arsenal les fiches pour une partie de trois lettres du *Glossarium* (« B », « F » et « S »). Comme me l'a précisé Yann Dahhaoui, le fichier semble avoir été remis aux mauristes de Saint-Germain-des-Prés qui publient une version augmentée du *Glossarium* (Paris, 1733-1736). De Saint-Germain-des-Prés, seule une petite partie du fichier intègre les fonds de la Bibliothèque nationale après l'incendie qui détruit partiellement l'abbaye en 1794.

12. Henri Omont, *Le glossaire grec de Du Cange. Lettres d'Anisson à Du Cange relatives à l'impression du glossaire grec (1682-1688)*, Paris, Leroux, 1892, p. 9.

À Lyon, les « fiches » du polymathe Claude-François Ménéstrier (1631-1705) qu'évoque à plusieurs reprises Henri-Jean Martin sont de ce point de vue intéressantes. Ce jésuite, historien et héraldiste, professeur de rhétorique, est l'auteur d'un manuel d'érudition (*L'étude d'un honnête homme*, resté manuscrit) dans lequel il aborde plusieurs pratiques érudites héritées du Moyen Âge comme la copie, la prise de notes au cours de lectures personnelles, la question des traductions, des commentaires ou encore la nécessité d'exercer sa mémoire¹³. Le savant de cabinet, certes entièrement occupé par l'acquisition des savoirs, doit également être un homme de conversation dont les connaissances ont pour but de favoriser son rapprochement avec le monde dans lequel il vit par sa pleine et entière compréhension. Pour observer, sélectionner, construire de manière logique, ou chercher une cohérence, il faut désormais en passer par la mise en fiche. C'est en travaillant avec elles que les savants dégageront certaines pratiques méthodologiques qui sont encore les nôtres aujourd'hui.

Après Paris, Genève ou Lyon, c'est en Allemagne que l'on peut observer d'autres usages innovants de la fiche érudite. Le juriste Johann Jakob Moser (1701-1785), auteur prolifique aux 330 titres et au plus de 100 000 pages écrites, semble tenir sa profusion de son système d'organisation qu'il réalise à l'aide de fiches volantes disposées dans des casiers pouvant contenir jusqu'à 1 000 items. Ces casiers qui étaient « ouverts, longs et larges d'environ un peu plus d'un pied, hauts de quatre doigts, avec au milieu une séparation dans le sens de la longueur », permettaient d'installer deux séries de feuillets in-8, sur une hauteur d'une demi-feuille du même format¹⁴. Comme Du Cange, Moser ne se contente pas uniquement de recopier des extraits de citations. Il crée et multiplie les renvois vers des passages lus qu'il juge intéressants¹⁵.

Théologie, droit, philologie, médecine, chimie... les premiers savants qui décident d'utiliser les fiches ont des ancrages disciplinaires multiples. Est-il cependant possible de rattacher cette pratique du fichier à une discipline précise ? Comme le rappelle Anthony Grafton, on peut voir dans

13. Henri-Jean Martin, « Le Père Ménéstrier et l'« Étude d'un honnête homme » », in *Mélanges de travaux offerts à Maître Jean Tricou*, Lyon, Audin, 1972, pp. 219-234.

14. Helmut Zedelmaier, « Johann Jakob Moser et l'organisation érudite du savoir à l'époque moderne », in Élisabeth Décultot (dir.), *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, Paris, CNRS, 2003, pp. 43-62.

15. Marc Fumaroli a insisté sur le rôle joué par les jésuites quant à l'organisation de ces gestes savants à partir du XVII^e siècle. Les changements qu'ils apportent concernent à la fois la forme de la conversation, désormais utilisée pour combattre le formalisme scolastique, mais aussi la lecture. Il convient de se montrer constant car lire avec soin, ce n'est pas seulement bien lire, c'est lire du début à la fin ; Marc Fumaroli, *La République des lettres*, Paris, Gallimard, 2015.

le travail des juristes médiévaux, obligés de se référer de manière exacte à des textes de lois dans leurs commentaires, une genèse de ce geste qui repose sur le rassemblement et la compilation des sources, ainsi que sur une lecture extensive et active (donc critique) des ouvrages¹⁶. Mais il ne faut pas négliger non plus le fait que les observations médicales, et plus généralement le regard clinique porté sur le malade et la maladie, connaissent également des transformations importantes, la plupart sous-tendues par l'emploi de la fiche. La pratique supporte enfin un nouveau type de questionnement sur les textes, en particulier les textes sacrés. À partir de Jean Mabillon (1632-1707), qui insista à de nombreuses reprises sur l'importance du geste de la copie monastique, il ne s'agit plus de savoir quoi lire, ni dans quel ordre, mais de pratiquer une véritable enquête de type comparatiste qui, comme l'a signalé Blandine Barret-Kriegel, s'occupe de rassembler des signes communs, des caractères respectifs, « des étalons à partir desquels on peut identifier les documents authentiques »¹⁷. Et là encore, la fiche semble indispensable.

À l'éventualité d'une matrice disciplinaire unique, s'ajoute encore la possibilité d'assigner ce geste de la mise en fiche à une tradition nationale. Nombreux en effet ont pu voir dans l'Allemagne le berceau de cette érudition cumulative. C'est en tout cas ce que semble penser, à la fin du XIX^e siècle, Edmond Demolins qui fait remonter à ce pays l'étrange manie qui consiste à mesurer la qualité d'une œuvre d'après la quantité de données et d'informations mises au jour, tout comme la nécessité spacieuse de montrer sa connaissance de tout ce qui a déjà été écrit sur le sujet abordé, en un mot : d'en faire l'état des lieux¹⁸. D'une histoire des cultures et des pratiques savantes, cette question de l'ascendance allemande de la mise en fiche nous fait basculer dans une histoire géopolitique des savoirs dans laquelle il nous faut mesurer les différences dans le fonctionnement des systèmes universitaires, mais aussi, et c'est un point important pour ce qui nous concerne ici, décrire avec précision les prolongements,

16. Anthony Grafton, *Les origines tragiques de l'érudition. Une histoire de la note en bas de page*, Pierre-Antoine Fabre (trad.), Paris, Seuil, 1998.

17. Blandine Barret-Kriegel, *La défaite de l'érudition*, Paris, PUF, 1988, p. 202. Dans son *Traité des études monastiques* (1691), et prenant appui sur les propos de Cassiodore, Jean Mabillon peut indiquer que : « de tous les travaux du corps qui vous peuvent convenir, celui de copier les livres a toujours été le plus de mon goût que tout autre [...] ». Voir sur ce point le chapitre 6, « Que les bibliothèques des monastères font une preuve des études qui s'y faisaient ».

18. Edmond Demolins s'est très tôt intéressé aux modes d'enseignement, plus particulièrement ceux qui distinguent la France et l'Angleterre, dans son livre *À quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons* (1897). Nous citons ici son article intitulé « Les deux tendances de l'économie politique », *La science sociale suivant la méthode de F. Le Play*, 1896, t. 21, pp. 5-32.

sur les manières de travailler, des séjours d'études faits par des Français en Allemagne comme Émile Durkheim (1858-1917), Ernest Lavis (1842-1922), Camille Jullian (1859-1933), Charles Seignobos (1854-1942) ou encore Marc Bloch (1886-1944)¹⁹. Il y aurait aussi à prendre en compte les conflits armés pour approfondir la question du rythme de la diffusion de ces pratiques savantes, dont la fiche. En fonction des défaites ou des victoires, c'est la supériorité intellectuelle et l'organisation du travail de recherche de l'une ou de l'autre des deux nations engagées qui sont concédées²⁰. Après 1871, le thème du retard scientifique et pédagogique de la France face à un type nouveau de diffusion de l'instruction en Allemagne éclate, d'où la nécessité pour certains savants de mieux connaître et d'importer des méthodes qui ont prouvé leur efficacité, en particulier le séminaire et la recherche bibliographique²¹. Après la guerre de 1914-1918, l'on voit au contraire évoquer à nouveau la grandeur de l'« esprit » français comme forme particulière d'érudition qui se différencie de l'accumulation allemande par son appel à une érudition utile et responsable. Un caractère unique de la culture française²².

DE L'ARMOIRE ÉRUDITE AUX CASIERS ARTICULÉS DE GEORGES BORGEAUD

+++++

Cet intérêt grandissant pour les fiches suscite rapidement, aussi, une réflexion sur les dispositifs capables de gérer cette imposante masse documentaire. Boîtes, casiers et meubles font leur apparition et finissent par remplacer les multiples formes d'ajustement précédentes qui étaient

19. Comme les travaux de Christophe Charle et de Jacques Verger l'ont bien montré, c'est durant la première moitié du XIX^e siècle que la physionomie générale des universités allemandes change. À côté des cours se multiplient les séminaires. Du côté français, le système d'enseignement a totalement été reconstruit à partir d'une table rase des traits médiévaux et d'Ancien Régime ; Christophe Charle, Jacques Verger, *Histoire des universités*, Paris, PUF, 2012 (coll. Quadrige).

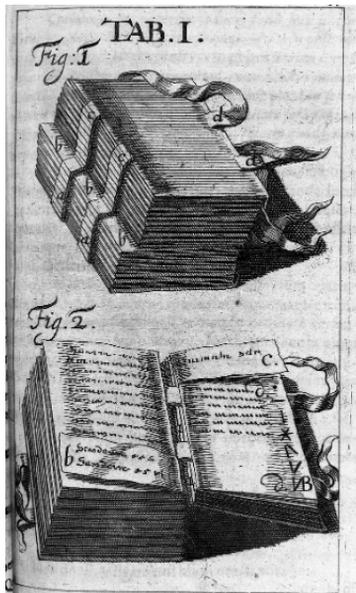
20. Largement influencé par les nouvelles méthodes de l'érudition allemande, Ernest Lavis enseignait à ses élèves de la Sorbonne qu'il était important d'indiquer sur ces fiches « en haut et à droite le titre du livre et le renvoi à la page » ; Sébastien Charléty, « Ernest Lavis (1842-1922) », *La revue de Paris*, 1^{er} février 1929, p. 500.

21. L'exercice du séminaire est inventé en Allemagne avec, comme acte fondateur, le séminaire philologique de Göttingen qui, à partir de 1737, sert à compléter les enseignements théoriques reçus à l'université. L'historienne Françoise Waquet ajoute que le mot « séminaire » fut longtemps rejeté en France, sentant « à la fois l'Église et l'Allemagne », et ce même après la fondation de l'École pratique des hautes études en 1868 où sont données des « conférences » ; Françoise Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir, xv^e-xx^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2003, pp. 107 sq.

22. Michel Espagne (dir.), *L'École normale supérieure et l'Allemagne*, Leipzig, Leipziger Universitätverlag, 1995.

utilisées pour relier les bandelettes comme le collage, les épingles, la tringle ou encore la simple ficelle. La fonction d'un tel mobilier est clairement définie : accélérer le travail documentaire en rendant disponibles au savant le maximum d'informations en un minimum d'étapes et de manipulations successives. C'était déjà l'ambition, en 1689, de l'armoire érudite (*scrinium literatum*) présentée par Vincent Placcius (1642-1699) dans son *De Arte Excerptendi* (fig. 4). Une armoire qui annonce le remplacement des anciennes méthodes d'organisation des savoirs et un réel tournant dans la question de la gestion des fiches²³. Reprenant l'idée de la mobilité chère à Gessner, Placcius propose un instrument (*machina*) capable de classer et de conserver sur le long terme la matière brute que le savant a lentement constituée lors de ses lectures ou de ses observations.

Figure 4 – Vincent Placcius, *De Arte Excerptendi*, fol. 37 (fig. 1 : Liber Excerptorum clausus ; fig. 2 : Liber Excerptorum apertus)



Source : *De Arte Excerptendi*, Hambourg, G. Liebezeit, 1689.

23. Cette découverte a été précédée par une proposition de Thomas Harrison, un contemporain de Francis Bacon, qui présenta par le biais de Samuel Hartlib sa machine à la Royal Society en 1640. Cette armoire est jugée avantageuse pour sa capacité à rendre mobiles les informations et pour faire des renvois intertextuels entre les livres. Noel Malcolm, "Thomas Harrison and his 'ark of studies': an episode in the history of the organization of knowledge", *The Seventeenth Century*, 2004, vol. 19-2, pp. 196-232.

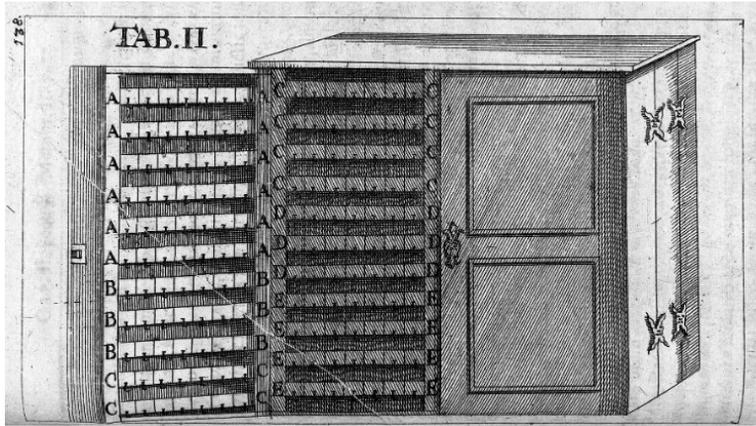
Ce coffret à deux battants s'adapte en taille et offre la possibilité de tout visualiser d'un seul coup d'œil lorsqu'il est ouvert (fig. 5-6)²⁴. Mais l'armoire, surtout, signe l'entrée de la flexibilité dans le classement. Les fiches, toujours mobiles, peuvent être ajoutées, enlevées et surtout déplacées. Un corps en expansion continue. Un système qui ouvre la voie à de nouveaux questionnements sur ce qui doit être mis en fiche, mais également sur le format « idéal » d'une fiche, ou encore sur la validité et la pérennité des classifications des différents types de savoirs. Pour autant, si l'invention de Placcius fait rupture, c'est aussi qu'avec l'implantation de cette nouvelle technique, le commentaire (*mimetis*) s'émancipe de son support référentiel et devient critique. Comme le remarque justement Jean-Marc Chatelain :

Dans une telle histoire, le xvii^e siècle devrait occuper une place particulièrement importante. Non qu'il soit l'inventeur des procédures sur lesquelles repose le principe de la fiche : celles-ci sont au contraire, puisqu'elles sont empruntées à *L'ars excerpendi* et la technique des lieux communs, infiniment plus anciennes. Mais comme Placcius en fournit l'exemple, c'est alors que ce petit dispositif de savoir s'émancipe d'une façon décisive des usages rhétoriques auxquels il était auparavant ordonné [...]²⁵

24. Helmut Zedelmaier donna une minutieuse description de l'armoire de Johann Jakob Moser : « À l'intérieur, on trouve une armature où prennent place des baguettes en bois (« *bacilli lignei* »), auxquelles sont fixées des cartes en fer-blanc de format carré (« *Orichalci schedae* »), où sont inscrites les catégories de classement (« *loci* »). Sur les cartes en fer-blanc sont attachées des aiguilles recourbées en forme de crochets, auxquelles on peut accrocher des feuilles de notes. L'emplacement des « *loci* » est marqué par les lettres capitales qui figurent sur les barres horizontales et l'armature » ; Helmut Zedelmaier, *art. cit.*, p. 48.

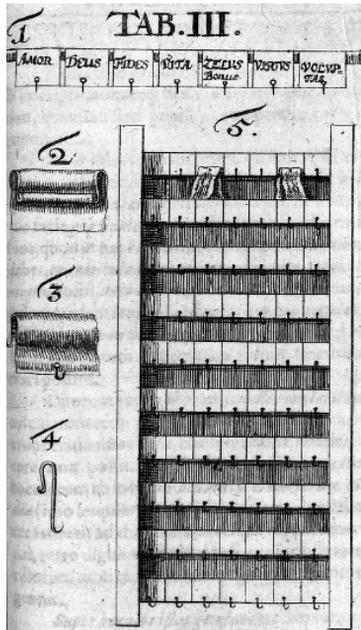
25. Jean-Marc Chatelain, « La définition bibliographique de l'auteur, entre reconnaissance technique et reconnaissance morale », in Claude Calame, Roger Chartier (dir.), *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*, Grenoble, Jérôme Millon, 2004, pp. 162-163.

Figure 5 – *De Arte Excerptendi*, fol. 138 r° (tabula II)



Source : *De Arte Excerptendi*, Hambourg, G. Liebezeit, 1689.

Figure 6 – *De Arte Excerptendi*, 153 r° (tabula III)



Source : *De Arte Excerptendi*, Hambourg, G. Liebezeit, 1689.

L'armoire érudite a permis d'améliorer sensiblement la qualité et la fiabilité des informations recueillies sur fiches, mettant en avant l'idée d'une possible standardisation du travail d'érudition. Cependant, il faut attendre le dernier tiers du XIX^e siècle pour que la question du mobilier devienne une préoccupation constante tant pour les savants que pour les diverses institutions qui ont fait le choix de recourir à la pratique du fichier.

Propriétaire depuis 1884 d'une maison de papeterie qui s'appellera un temps La fiche²⁶, sise rue des Saints-Pères à Paris, et auteur de l'*ABC du bibliothécaire* (1909), Georges Borgeaud est l'un des premiers à engager en France une réflexion d'ensemble sur le rôle de ce mobilier²⁷ (fig. 7). Il revient longuement dans ses écrits sur les deux systèmes de rangement utilisés principalement par les bibliothèques. Le premier consiste en un meuble de dimension restreinte (pas plus de 1,40 m) qu'il est possible de compléter par l'ajout d'autres meubles du même format en cas d'accroissement du catalogue. Le second dispositif est un système de casiers à tiroirs indépendants qui a également l'avantage d'être extensible²⁸ (fig. 8). Ce sont deux types de casiers qui en fait coexistent. Le premier, de type Bonnange, permet de relier par une échancrure chaque fiche à une vis sans fin qui traverse le casier en bois dans sa longueur²⁹. Le second, l'invention de Borgeaud, consiste en un casier articulé qui peut contenir jusqu'à 8 000 fiches pour 30 cm². Un système qui présente successivement les fiches, au fur et à mesure de la rotation des différents cylindres et qui les protège de toute détérioration sans pour autant empêcher leur modification car le dessus du caisson est mobile.

26. En Allemagne, au même moment, il existe l'entreprise Die Fortschritt Büromöbel GmbH, restée célèbre pour son message publicitaire « *Karteien können alles* ». Aux États-Unis, on peut citer l'entreprise Kardex, créée en 1873, et plus tard l'entreprise Columbia qui se chargea de diffuser les fichiers rotatifs.

27. Delphine Gardey évoque plusieurs cas intéressants, comme les meubles OrMo (organisation moderne des bureaux) des établissements Richard, les meubles Félix Wiener, ou encore la maison Flambo ; Delphine Gardey, *Écrire, calculer, classer. Comment une révolution de papier a transformé les sociétés contemporaines (1800-1940)*, Paris, La Découverte, 2008, pp. 179-180.

28. Georges Borgeaud, *ABC du bibliothécaire. Traité élémentaire pour la mise en ordre des bibliothèques*, Paris, 1909, pp. 28-31.

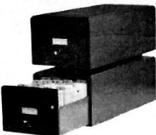
29. Le système Bonnange permet de maintenir et d'immobiliser les fiches grâce à un écrou fermant la vis sans fin. On peut noter l'existence de nombreuses innovations, comme celle de Staderini en Italie qui remplaça l'écrou par une crémaillère et une roue dentelée.

Figure 7 – Page extraite du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 6 (sans date)

BOITES





Référence 1857. - Boîtes pour fiches formats 1, 2, 3 en largeur, carton recouvert pleine percaline gros vert, couvercle à charnière.

Contenance : 150 fiches bristol fort (1331 ou 1332)
 — 200 — bristol souple (1321 ou 1325)
 — 250 — papier bulle (1311 ou 1312)

Référence 1847. - Boîte pour fiches 1, 2, 3 en largeur, carton recouvert pleine percaline noire, couvercle à abattants latéraux.

Contenance : 500 fiches bristol fort (1331 ou 1332)
 — 750 — bristol souple (1321 ou 1325)
 — 1.000 — papier bulle (1311 ou 1312)

Référence 1862. - Boîte pour fiches 1, 2, 3 en largeur, carton recouvert pleine toile chagrinée grenat, filets froids, tablette intérieure mobile, couvercle volant.

Même contenance que le N° 1847

Référence 1747. - Boîte pour fiches 1, 2, 3 en hauteur, carton recouvert pleine percaline noire, couvercle à charnière.

Même contenance que le N° 1847

Référence 3741. - Boîte pour fiches N° 11, 12, carton recouvert pleine toile registre grise, couvercle volant.

Même contenance que le N° 1847

Aucune boîte carton n'existe pour le format N° 13 en raison du peu de solidité qu'un tel article offrirait.

CASIERS A TIROIRS EN CARTON

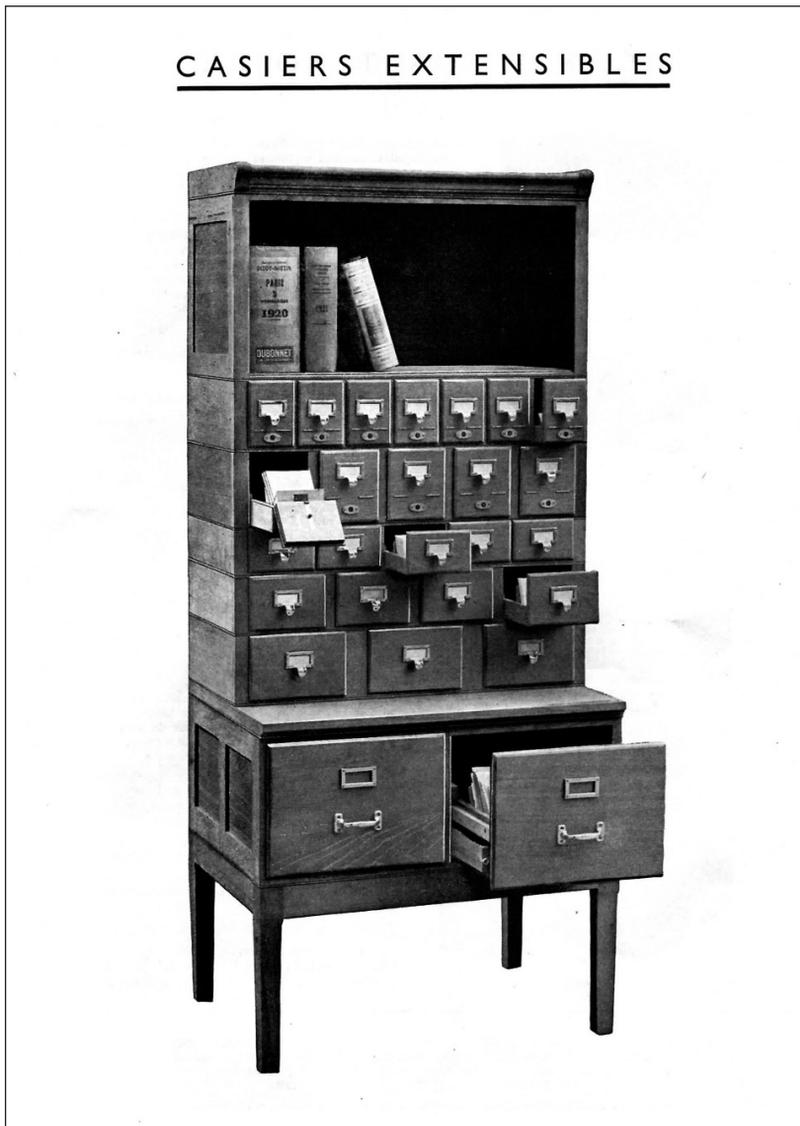
Référence 1827. - Casier pour fiches 1, 2 et 3 en largeur. Carton recouvert plein papier maroquiné havane, comportant un tiroir avec bloc de serrage mobile. Constitué en vue de l'extension, ces casiers sont pourvus d'un dispositif permettant de les superposer tout en assurant leur fixité.

■ Pour commander les boîtes ou casiers pour fiches 1-2-3 faire suivre le N° de référence de l'article choisi du numéro de format de la fiche. Exemple 2 boîtes pour 750 fiches 125 × 200 = 2 boîtes 1847-3. ■

6

Source : Photo © Olivier Decoudun / archives Borgeaud.

Figure 8 – Page extraite du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 8 (sans date)



Source : Photo © Olivier Decoudun / archives Borgeaud.

Les premières « inventions » ou innovations de Borgeaud surviennent à un moment où les bibliographies se spécialisent, où les nouvelles fiches catalographiques facilitent les renvois multiples et où la classification décimale de Melvil Dewey (CDD) donne aux lecteurs, à partir de 1876, la possibilité de regrouper les ouvrages par sujets et d'effectuer des recherches en libre accès directement au niveau des rayonnages³⁰.

Mais, ce qui fait l'intérêt de la réflexion du papetier, c'est sa prise en compte de l'ergonomie du travail savant. Si le mobilier doit être en mesure d'accélérer les rendements, il doit surtout supprimer comme il l'indique régulièrement dans ses catalogues de vente : « l'énervement qui résulte du temps perdu à la recherche de fiches qui se cachent et se maintiennent obstinément derrière celles plus hautes qui les précèdent et les tiennent à l'abri du doigt qui cherche en vain à atteindre leur tranche supérieure ». Pour cela, il faut développer les « signalisations » qui ont pour fonction de faire saillir un groupe de fiches. Aux « papillons », « encoches » ou encore classiques « cavaliers », Borgeaud installe dans le paysage de nouveaux systèmes comme le « Cellindex », et le « Sphinxo » qui enregistre, trie et permet de distribuer le courrier. Comme pour les fiches, il s'agit de trouver le moyen de grouper des éléments d'information qui ont le même caractère en les classant soit par ordre alphabétique, géographique, soit encore par importance ou par qualité, soit tout à la fois. C'est d'ailleurs l'avancée principale du « Decuplex » qui a pour avantage de limiter les manipulations des tiroirs en groupant les fiches qui présentent des caractéristiques semblables. Le mobilier joue enfin ce triple rôle de facilitateur de mémorisation, de visibilité, mais aussi d'association (fig. 9).

30. Sylvie Fayet-Scribe, *Histoire de la documentation en France. Culture, science et technologie de l'information : 1895-1937*, Paris, CNRS, 2000.

Figure 9 – Présentation du « Decuplex », marque déposée par Borgeaud, extrait du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 13 (sans date)

FICHES ÉTAGÉES

DECUPLEX

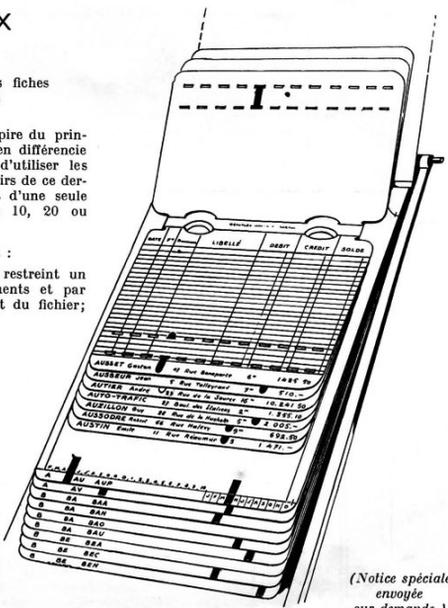
(Breveté S.G.D.G.)

Décuple le rendement des fiches horizontales visibles

Le fichier DECUPLEX s'inspire du principe du fichier BURMO mais s'en différencie par la possibilité qu'il donne d'utiliser les pochettes qui comportent les tiroirs de ce dernier, non plus pour le logement d'une seule fiche, mais comme support de 10, 20 ou 30 fiches suivant les formats.

Une telle disposition permet :

- de grouper sous un volume restreint un nombre maximum de documents et par suite d'éviter l'encombrement du fichier;
- de limiter les manipulations des tiroirs;
- de faciliter et de rendre plus efficaces les signalisations, par la possibilité qu'elle donne de varier la forme de celles-ci;
- d'augmenter et de rendre plus simple la manipulation des fiches;
- de grouper les fiches présentant des caractéristiques semblables et d'établir ainsi une sélection dans le fichier.



(Notice spéciale envoyée sur demande.)

Source : Photo © Olivier Decoudun / archives Borgeaud.

Dans son envie d'unifier et de rationaliser le travail savant par une ergonomie adaptée, Borgeaud n'oublie pas non plus que ce qui prime régulièrement dans le choix d'un meuble ou d'un dispositif de rangement, c'est la personnalisation des besoins. Ses carnets de commandes, année après année, montrent les nombreuses exigences venant des savants qui désirent, par exemple, des fiches plus grandes que la moyenne, ou des casiers plus courts, ou plus longs, un meuble plus profond ou plus haut... Dans la plupart des cas, on demande au papetier de multiplier la productivité tout en facilitant l'agrandissement futur du système sans rompre la logique de classification initialement choisie.

RATIONALISER L'ESPACE DE LA FICHE : DÉCIDER D'UN FORMAT INTERNATIONAL

+++++

En cette fin du XIX^e siècle, deux types de fiches cohabitent. La fiche « répertoire », dite aussi à « références multiples », qui est utilisée par la comptabilité commerciale, la police ou encore les bibliothèques et les hôpitaux (fig. 10). Une fiche qui peut être classée par date, et numérotée. Elle permet aux médecins d'indiquer le nom du patient, son âge et plusieurs données comme l'évolution au jour le jour de la maladie et donc de créer des classements par type de lésions ou de grouper les malades présentant des accidents du même ordre dans le but de produire des catégories identifiables sur lesquelles il devient possible d'établir une statistique³¹. De format imposant (250 × 160 mm), ces fiches posent surtout le problème de leur transportabilité³².

Le second type de fiche, à « référence unique », est quant à lui de dimension plus restreinte (125 × 100 mm). À portée de main, dans la poche, cette fraction de feuille peut être facilement mise de côté, jetée dans un tiroir ou dans une boîte : « le travailleur ne s'en occupe plus et poursuit son travail ou sa lecture ». Dans le cas des savants, Guyot-Daubès ajoute un autre avantage :

certains hommes d'études se déplaçant, par exemple, en villégiature, emportent toujours avec eux leur boîte de fiches. Ce système est encore utile lorsqu'on ne dispose pas dans son bureau et dans sa bibliothèque ou d'un espace restreint ou lorsque l'installation est sommaire en vue de déplacements fréquents ou périodiques.³³

31. C'est le cas du D^r Lacapère qui, pour rationaliser son traitement contre la syphilis, fit appel à ce type de fiche ; Georges Lacapère, *Le traitement de la syphilis par les composés arsenicaux*, Paris, Masson, 1918.

32. Guyot-Daubès, *L'art de classer les notes et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux*, Paris, P. Guyot éditeur, 1890, pp. 57-58.

33. *Ibid.*, p. 63.

Cette petite taille oblige cependant à adopter une disposition spatiale normalisée (fig. 11). Lorsqu'elles sont utilisées par les bibliothèques, il est possible d'aller jusqu'à onze lignes d'écriture. La première est réservée au titre de l'ouvrage, ou au thème traité, alors que le reste des lignes permet d'indiquer le sommaire, quelques remarques voire des commentaires. Les deux dernières lignes sont exclusivement utilisées pour noter les références exactes de l'ouvrage, le nom de l'auteur et la pagination.

Malgré tout, pour les institutions de plus en plus nombreuses qui décident d'utiliser le système de la fiche, il devient essentiel de s'accorder. Les disparités, parfois importantes dans la notation, empêchent un transfert d'informations fiable. Les fiches de la Bibliothèque nationale sont plus petites que la moyenne (90 × 60 mm) et sont contenues par lot de 1 200 dans des tiroirs mobiles³⁴. Au contraire, celles de la bibliothèque de Leyde sont disposées sous forme de petits carnets qui, au lieu d'être mis en boîtes, sont réunis par 150 à 200, et encadrées par deux plats de carton fortement serrés avec une corde, recouverts d'un dos de parchemin³⁵. C'est en 1878 qu'est envisagée pour la première fois l'idée d'un format international³⁶. En 1895, lors du congrès de Bruxelles, et sous l'impulsion de Paul Otlet (1868-1944), théoricien de la mécanographie et de la documentation qui œuvra au développement d'un répertoire bibliographique universel, le format standardisé 125 × 75 mm est prescrit pour les fiches catalographiques. Des fiches qui nécessitent l'emploi d'un papier fort, qui seront perforées vers le bas, et dont la composition sera entièrement normalisée. Sur la gauche, le nom de l'auteur et son prénom entre parenthèses. À droite, un chiffre international, tiré de la CDD. Sur la seconde ligne, la date de publication, le titre de l'ouvrage *in extenso*. Puis viendront les indications de lieu, d'édition, d'impression. C'est en 1901 que cette fiche, au format des cartes postales américaines, connaît son plus grand succès avec son adoption par la bibliothèque du Congrès³⁷ (fig. 12).

34. Une exception avec les incunables. La longueur des titres implique en effet des fiches plus grandes, soit 180 × 120 mm, soit 180 × 150 mm.

35. Paul Vanrycke, « Les bibliothèques universitaires et la presse scientifique de Hollande », *Bibliothèques, livres et libraires, conférences ABF*, 2^e série, 1912, Paris, 1913, pp. 53-71.

36. C'est ce que semble indiquer Albert Maire dans son *Manuel pratique du bibliothécaire*, Paris, Picard, 1896. Concernant les fiches et leur mobilier, il précise que : « le meuble le plus important et le plus nécessaire dans une bibliothèque après les rayonnages, est celui qui est destiné à loger les catalogues sur cartes ou fiches » (pp. 70-71).

37. Un système qu'Esra Abbot avait intégré à partir de 1861 au fonctionnement de la bibliothèque d'Harvard ; Wayne A. Wiegand, Donald G. Davis Jr. (ed.), *Encyclopedia of Library History*, New York, Routledge, 1994, p. 256.

Pour la France, l'adoption semble plus contrastée. Eugène Morel peut se désespérer, encore en 1925, du retard pris sur l'adoption d'un tel format :

Il est invraisemblable que le pays d'où est parti le système métrique, la France, qui vient de modifier, ce qui est autrement coûteux et autrement humiliant pour notre vanité nationale, l'heure et le méridien, s'obstine aux formats personnels de fiche de ses bibliothèques.³⁸

En 1934, Paul Otlet est, encore, obligé de défendre dans son *Traité de documentation* les principaux avantages d'un tel format qui pourtant facilite la sélection et le repérage de chaque élément intellectuel d'un livre (« principe de la monographie »), qui offre la possibilité à une multiplicité de personnes de travailler sur un même objet (« principe de la continuité et de la pluralité d'élaboration »), et enfin qui permet de faire figurer de multiples données sous des classifications et des ordres différents (« principe de la multiplication des données »)³⁹.

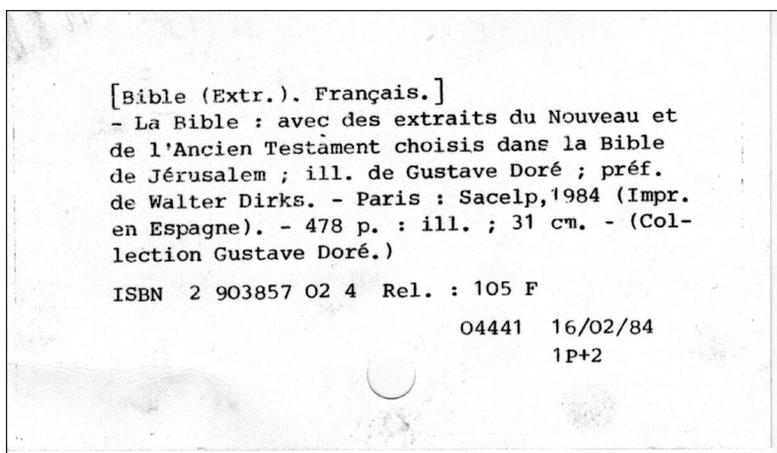
Du côté des savants, l'adoption d'un tel format standardisé pose problème. Comment respecter, avec un tel ordonnancement standardisé, la spécificité des contenus ? Trop brève, la fiche ne permet plus d'être exhaustif. L'auteur est obligé d'y revenir ou alors d'ajouter une seconde fiche, et ce lorsqu'il est capable de retrouver le fil de la pensée qui était la sienne le jour où il a écrit sa première fiche (fig. 13 à 15). Beaucoup s'inquiètent de la situation et en profitent pour rappeler que la mise en fiche ne consiste pas seulement à recopier ou à résumer le titre d'un livre ou d'un article, mais qu'il s'agit, avec cette opération, de mettre en avant des aspects pertinents des lectures qui sont faites et que l'on doit pouvoir retrouver rapidement à l'aide de signes ou d'indices. Bien composer sa fiche se pense en amont. Elle doit donc être suffisamment grande pour contenir l'ensemble des renseignements mais aussi suffisamment résistante pour subir de fréquentes manipulations. Sur ce point, les entreprises de papeterie s'approvisionneront en bristol qui ne corne pas, ni ne se dédouble, deux grands écueils du papier simple. Les fiches doivent aussi être soignées et donc écrites immédiatement à l'encre. Une proposition qui implique un changement notable. Il devient en effet impossible de lire

38. Eugène Morel, « La bibliothèque royale de Berlin : le prêt et le bureau de renseignements », *Bibliothèques, livres et libraires, conférences ABF*, 2^e série, 1912, Paris, 1913, p. 85.

39. Paul Otlet, *Traité de documentation : le livre sur le livre, théorie et pratique*, Bruxelles, Mundaenum, 1934, pp. 385-386.

autrement qu'à proximité de ses outils graphiques, donc à son bureau. Une nouvelle « technique du corps »⁴⁰ savant s'invite dans cette histoire que Georges Perec avait prise au sérieux dans « Lire : esquisse socio-physiologique », rappelant que si on lit avec les yeux, il faut aussi analyser ce geste en prenant en considération toutes les techniques liées au regard. C'est le cas du remuement des lèvres, des gestes manuels associés aux manières du livre (tourner une page), ou encore de la posture du lecteur qui peut lire debout, assis, à genoux, accroupi, en marchant, ou encore en faisant sa fiche⁴¹.

Figure 12 – Fiche catalographique au format international

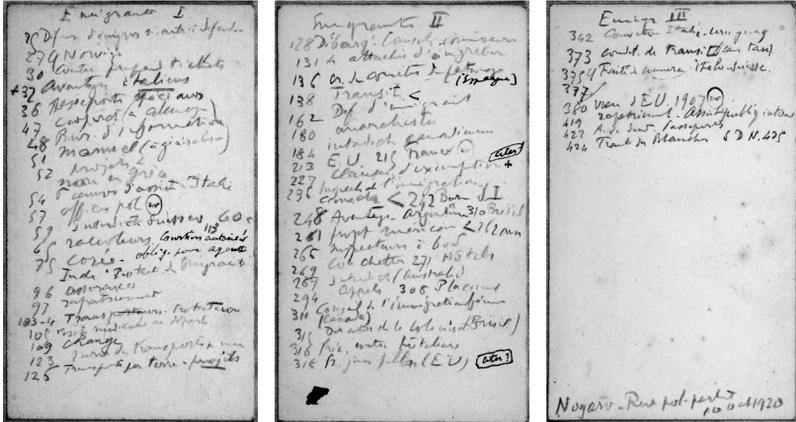


Source : collection particulière.

40. Dans son article fondateur sur « Les techniques du corps » (1934), l'anthropologue Marcel Mauss met en scène son propre corps, rappelant combien lui aussi avait dû subir, enfant, une certaine « éducation » qu'il apprit ensuite à mobiliser dans des postures particulières, des mouvements de la main, des manières de tenir un livre et de déclamer, ou encore d'utiliser certains instruments graphiques : « Regardons-nous en ce moment nous-mêmes. Tout en nous tous se commande. Je suis en conférence avec vous : vous le voyez à ma posture assise et à ma voix, et vous m'écoutez assis et en silence » ; Marcel Mauss, « Les techniques du corps », *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. 372.

41. Georges Perec, « Lire : esquisse socio-physiologique », *Penser / Classer*, Paris, Hachette, 1985, pp. 109-129.

Figures 13, 14, 15 – Trois fiches, de format standard 125 × 75 mm, contenues dans le fonds Célestin Bouglé et sur lesquelles il résume un seul ouvrage (Fonds Bouglé, BnF)



Source : Bibliothèque nationale de France, 2016.

Le corps du ficheur, si présent et pourtant encore si peu analysé, est un élément important pour comprendre la transmission de cette technique, du moins jusqu'à la fin du XIX^e siècle qui se caractérise par une grande mobilité des étudiants, par la diversité des lieux de savoir, mais aussi par le développement d'une véritable pédagogie du fichier dans plusieurs manuels⁴². Ce qu'il faut s'approprier d'un maître, outre son savoir, c'est une manière de travailler et donc de « pratiquer » la science au quotidien, en particulier lorsqu'il s'agit de faire des fiches.

42. Le dernier tiers du XIX^e siècle voit se transformer les moyens de transmission, en particulier lors des congrès internationaux durant lesquels on tente de trouver un langage commun, des techniques de classification communes, et surtout de publier des bibliographies standardisées.

+++++

CHAPITRE II
PRINCIPES ET
FONCTIONS
D'UN DISPOSITIF
SAVANT AVANTAGEUX

+++++

+++++

CHAPITRE II. PRINCIPES ET FONCTIONS D'UN DISPOSITIF SAVANT AVANTAGEUX

+++++

Appelés durant la Renaissance « *ars excerpendi* », les conseils concernant l'écriture et la lecture savante, la mémorisation des savoirs indispensables, la copie, l'art du résumé, ou encore la sélection et le filtrage de certains extraits, appelés « lieux communs », trouveront avec le développement du fichier et la reconfiguration générale du savoir que celui-ci implique un écho important à la fin du XIX^e siècle. Plusieurs « manuels » se chargeront de diffuser largement cette « nouvelle » technique savante, insistant – parfois à tort – sur les avantages sans précédent du système, de la mécanique de référencement qu'il rend possible, mais surtout de ses capacités inégalées de compilation, de croisement, et surtout d'accumulation des savoirs.

PAROLES DE « SCRIBOUILLARDS » CONQUIS

+++++

La décision de réaliser un fichier, de prendre des notes sur tout ce qui est lu, est alors sous-tendue par l'idée qu'écrire aide, d'une manière ou d'une autre, à penser. Ernest Dimnet est longuement revenu sur cet avantage certain de la fiche qui force le savant à se servir tout au long de sa vie « de plume et d'encre » pour savoir ce qu'il pense et ce qu'il veut :

Les gens du XVII^e siècle transcrivaient ces méditations dans un cahier auquel ils ajoutaient à intervalles. Aujourd'hui, nous prenons une enveloppe ou un dossier, et nous y mettons la note qui, comme le crystal-mère dans une solution, peut mettre l'ordre et la solidité dans nos pensées sur un sujet.¹

1. Ernest Dimnet, *L'art de penser*, Paris, Grasset, 1930, p. 200.

Il n'est alors pas le seul à être convaincu par l'existence de ce lien entre écriture et pensée. Antoine Albalat y associe également la question de la mémorisation :

si on enseignait aux élèves à faire des fiches, ils retiendraient infiniment plus de choses, et beaucoup plus facilement, parce que l'obligation seule de les écrire les leur graverait dans l'esprit, parce que relire c'est continuer à apprendre, et parce qu'enfin il y a toujours quelque chance de mieux retenir ce qu'on a pris la peine de ne pas perdre de vue.²

Si prendre des notes suffit à rendre plus sûres, plus justes, à la fois les définitions mais aussi les déductions, c'est que la mise en fiche implique de « bien » lire, d'une lecture lente et donc de penser lentement en lisant. C'est de ce rythme tout à fait particulier, imposé par la mise en fiche, que pourront jaillir les commentaires qui ensuite seront notés et associés entre eux. Guyot-Daubès d'ajouter sur ce point :

il est utile de mettre une certaine lenteur dans son étude, d'aller avec régularité, à pas comptés pour ainsi dire, de ne laisser rien d'incompris ou de douteux, de ne pas craindre de relire un paragraphe qui, à une première lecture, n'a pas donné une impression bien nette. [Un peu plus loin, encore, il ajoute que] se hâter avec lenteur est dans l'étude, en général, une garantie de succès.³

Cette lecture-méditation est un prérequis à l'activité de fichage. D'ailleurs, et pour laisser ce temps, on propose aux ficheurs d'écrire en maintenant toujours possibles d'éventuelles rectifications, par exemple en établissant une seconde fiche. Un travail redondant qui n'est pas fait en pure perte puisque ce doublon pourra, à terme, être reclassé selon un ordre ou une classification différents. Dès qu'un travail est appelé à être modifié, augmenté, diminué ou manipulé, la fiche fait office d'allié indispensable. L'archéologue Waldemar Deonna (1880-1959) en a fait très concrètement l'expérience puisqu'après avoir construit son fichier en utilisant une classification de type historique, il décida pour rédiger son livre sur *L'expression des sentiments dans l'art grec* de changer de méthode et

2. Antoine Albalat, *Comment on devient écrivain*, Paris, Plon, 1925, p. 145.

3. Guyot-Daubès, *Pour bien étudier. La méthode dans l'étude et dans le travail intellectuel*, Paris, Bibliothèque d'éducation attrayante, physique et intellectuelle, 1889, pp. 60-61.

de favoriser une approche de type comparatiste. Ainsi re-classées, ses fiches vont lui permettre de soutenir l'existence de rapprochements inédits, mais surtout de signaler la rareté de telle ou telle catégorie esthétique ou, au contraire, la grande fréquence de certaines formes. Une réflexion rendue possible par un examen attentif des matériaux utilisés, des procédés techniques ou encore des conditions sociales qui, pour l'archéologue, jouent désormais un rôle important dans l'explication de la diffusion de certaines formes artistiques. Ce changement de classification lui donna surtout l'occasion de critiquer les effets dévastateurs de la trop grande spécialisation de sa discipline :

Réagissons donc. Élargissons notre cercle, regardons d'un œil sympathique l'histoire de l'art dans son entier, chez tous les peuples, sans nous confiner seulement dans notre petite vitrine. Une connexion plus intime établie entre les époques diverses renouvellera sans doute l'histoire de l'art, y introduira des idées nouvelles et fécondes.⁴

Accumuler les données / vérifier les sources

Un autre avantage reconnu de la fiche est de faciliter les opérations de rassemblement. Intégral ou partiel, un fichier relève toujours d'un travail de recensement qui impose au savant d'élaborer un langage commun entre des données hétérogènes. Ce travail se montre plus particulièrement utile dans le cas de la recherche des sources. Il faut se rappeler, en effet, que les notes en bas de page se diversifient tout au long du XIX^e siècle, et que l'on peut y trouver des citations, mais aussi des variantes, des explications, des références, ou encore des commentaires... La fiche se révèle être un support suffisamment flexible pour accueillir ces différents niveaux de texte, permettant ainsi au savant qui en est l'auteur de les « résoudre » dans un système commun.

C'est le sens, peut-être, de la remarque d'Adolphe Tardiff (1842-1890) qui, en 1883, dans ses *Notions élémentaires de critique historique*, précise que les fiches sont à la base des notes qui, elles-mêmes, sont des justifications nécessaires des doctrines de l'auteur. Il en profite aussi pour indiquer

4. Waldemar Deonna, *L'archéologie, sa valeur, ses méthodes*, vol. 1, *Les méthodes archéologiques*, Paris, Renouard, 1912, p. 183.

pourquoi le dépouillement des sources ne peut se faire que sur des fiches distinctes. Chacune ne devant contenir qu'un fait ou une idée : « le travail de synthèse et de rédaction est notablement facilité par cette disposition matérielle »⁵. L'historien de la Révolution française, Alphonse Aulard (1849-1928), usager conquis de ce type de système, en profitera également pour se démarquer de ses illustres prédécesseurs en montrant qu'il existe une nette différence de précision dans le jeu des références et des notes en bas de page pour qui sait utiliser la fiche. Hippolyte Taine (1828-1893), entre autres, serait renvoyé sans ménagement pour sa pseudo-méticulosité :

Taine n'était presque jamais exact dans ses renvois aux sources. Il y a quelques années, à l'époque où les étudiants croyaient encore en Taine, quand l'un d'eux, venant me voir, me parlait des *Origines de la France contemporaine*, et qu'un peu indigné de m'entendre dire que ce n'était pas là un livre d'histoire, il m'objectait les nombreuses références au bas des pages, l'appareil d'érudition, je lui répondais : « Vous avez le livre de Taine dans ma bibliothèque, là, à côté de vous. Prenez-en le volume que vous voudrez. Est-ce une page où il y ait des références, et ces références se rapportent-elles à des ouvrages qui se trouvent aussi dans ma bibliothèque ? Oui. Eh bien. Vérifiez vous-même tout de suite ces références. » Voilà mon jeune homme, grimant aux escabeaux, prenant les volumes, comparant, notant au crayon, et, au bout d'un quart d'heure, la figure changée : « Eh bien, monsieur, me disait-il, sur ces dix références, il n'y en a qu'une exacte, – ou que deux ou trois (mais jamais plus). Je ne sais comment cela se fait ! » Et il ajoutait : « Mais, pourtant, Taine était un honnête homme ! » Eh oui, honnête ! Ce n'est pas assez dire : vertueux, modeste, laborieux, désintéressé. Il était tout cela, il avait toutes les qualités de l'homme privé. Mais il était passionné et systématique au point qu'il lui devenait matériellement impossible de voir ce qui déplaisait à sa passion ou ce qui contrecarrait son système.⁶

La fiche joue clairement un rôle de distinction, permettant à une nouvelle génération de savants de se démarquer et de revendiquer haut et fort une meilleure et incontestable scientificité. Au même moment, d'autres

5. Adolphe Tardiff, *Notions élémentaires de critique historique*, Paris, Picard, 1883, p. 27.

6. Alphonse Aulard, *Polémique et histoire*, Paris, Édouard Cornély, 1904, p. 48.

savants s’amuseront à rappeler que ce travail fastidieux de la mise en fiche n’est pas toujours l’œuvre de l’auteur, mais souvent celle d’« armées » de jeunes travailleurs intellectuels qui noircissent pour qu’un autre puisse obtenir sa documentation bibliographique qu’il pourra ensuite rapidement convertir en un travail « scientifique ».

Conserver / ré-utiliser

La question du partage d’information est encore un autre bienfait du système. Tout fichier doit en effet avoir pour finalité un usage démultiplié. C’est en tout cas l’une des réflexions de Jean Guitton (1901-1999) qui, dans son ouvrage sur *Le travail intellectuel*, rappelle que le classement vertical des notes n’a d’intérêt réel que si l’on décide d’adopter « de [sa] jeunesse à [sa] mort » le même format de fiche, celui de la poche⁷. Un format qui permet de noter partout :

sur la place, dans la rue et le remuement, en avion, pendant une interruption de sommeil, ou dans un interstice de la fatigue. À plus forte raison pendant les cours et le long d’une séance studieuse.⁸

Si ce choix du format se révèle important, c’est parce que les fiches doivent potentiellement « servir à vos amis et à vos descendants »⁹. Il est donc primordial d’ajuster la mise en fiche pour qu’elle puisse, plus tard, s’inscrire dans d’autres systèmes de classement. Un ajustement, précise Guitton, qui peut se faire par l’adoption d’habitudes graphiques particulières comme le soulignement qui facilite l’opération mentale de la récapitulation, ou encore la mise en capitales des choses vraiment importantes :

7. L’historien Camille Jullian, devant ses visiteurs, ne faisait pas mystère de son usage des fiches. Il indiquait même l’existence d’un lien organique entre elles et sa production savante : « Vous voyez, le livre est fait. Je n’ai plus qu’à l’écrire. » Cette anecdote est reprise par Antoine Albalat, *op. cit.*, p. 144. L’ouvrage d’Albalat recense la plupart des critiques faites à la fiche, principalement celles de Marcel Prévost pour qui les fichards sont trop près, dans leur mentalité, des clercs d’huissiers (*ibid.*, p. 191). Albalat insiste aussi sur le risque d’assèchement du savoir dès lors que l’on décide de compter les virgules, ou de cataloguer, comme les frères Goncourt, les meubles et les chaussettes.

8. Jean Guitton, *Le travail intellectuel. Conseils à ceux qui étudient et à ceux qui écrivent*, Paris, Éd. Montaigne, 1951, p. 131.

9. *Ibid.*

Si l'on étudie sur des notes prises au cours, il faut avoir soin de souligner, ou mieux encore d'écrire en plus gros tous les mots importants, tels que les termes techniques, les définitions, les faits, les aphorismes, les énoncés et de mettre en marge un mot, une sorte de titre rappelant le texte général de chaque alinéa.¹⁰

C'est avec ce type d'ajustement que la fiche peut aussi servir de support pédagogique. Les élèves aiment à les manipuler lorsqu'elles sont d'un format stable (220 × 170 mm ou 200 × 125 mm). Elles circulent facilement entre les mains et attirent l'attention. Elles permettent surtout d'effectuer physiquement des rapprochements que le manuel – l'autre support principal du cours – ne peut encourager du fait de sa forme stable¹¹.

Ordonner / fragmenter

Les propriétés combinatoires de l'outil sont elles aussi rapidement appréciées et mises en avant, même si, pour beaucoup de savants, elles compliquent la mise en ordre du fichier et rendent bien plus difficile la production d'une synthèse. Guyot-Daubès insiste d'ailleurs longuement sur l'importance du bon ordre (à la fois matériel et intellectuel). Un art qui seconde le talent et l'intelligence au point d'être primordial pour arriver à gérer son fichier sur le long terme¹². C'est l'ordre qui fait le succès et la réussite. C'est l'ordre aussi qui fait gagner du temps. Il suffit, précise Guyot-Daubès, de se tourner vers l'histoire des grands hommes pour en être convaincu ! Dans ses *Modestes conseils à un conférencier*, Félix de Grand'Combe exhorte lui aussi les futurs « déclamateurs » à travailler dans l'ordre en préparant leur manuscrit avec une machine à écrire et en ordonnant leurs fiches qui doivent être compatibles avec le format international. C'est lui, d'ailleurs, qui introduit en France une maxime alors connue en Angleterre depuis la fin du XIX^e siècle à l'instigation de la sociologue Beatrice Potter Webb (1858-1943) : « une idée par fiche, une fiche par idée ». Un conseil qui a pour but de simplifier la question du placement de la documentation¹³.

10. Guyot-Daubès, *Pour bien étudier...*, op. cit., p. 65.

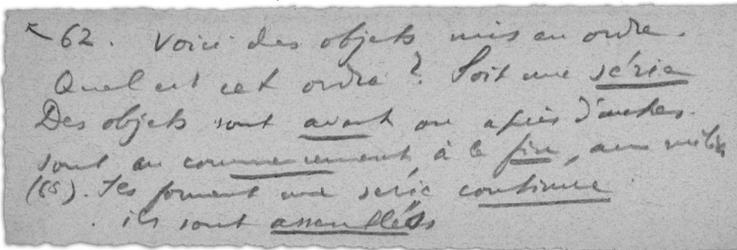
11. M.-B. Hébert, « Note sur l'emploi des fiches », *L'information géographique*, 1947, vol. 11, n° 4, pp. 151-152.

12. Guyot-Daubès, *L'art de classer les notes et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux*, Paris, P. Guyot éditeur, 1890, p. 17.

13. Félix de Grand'Combe, de son vrai nom Félix François Boillot, *Modestes conseils à un conférencier*, Paris, PUF, 1933, p. 34.

Cette réflexion sur l'ordre a pu prendre de nombreuses formes. Le linguiste Charles Bally (1865-1947), élève de Ferdinand de Saussure (1857-1913), composa plusieurs fichiers d'au moins trois formats différents de fiches (70 × 45 mm, 95 × 60 mm et 90 × 30 mm). Avec pour règle de pouvoir trier les matériaux avec méthode, Bally ne cesse de reprendre et de multiplier les catégories et sous-catégories. Un travail assommant qu'il commentera dans son dictionnaire idéologique en revenant, comme l'indique cette bandelette (fig. 16), sur les lois de l'esprit, les associations d'idées traditionnelles et la nécessité de mettre en ordre les objets et la pensée : « voici des objets mis en ordre. Quel est cet ordre ? Soit une série. Des objets sont avant ou après d'autres. Sont au commencement, à la fin, au milieu. Ils forment une série continue. Ils sont assemblés ».

Figure 16 – Bandelette extraite du fonds Bally



Source : Bibliothèque de Genève, ms. fr 5141.

Écrire, accumuler, vérifier, fragmenter, réemployer... chacun de ces arguments en faveur du fichier sera repris pour démontrer, aussi, les limites du système. Louis Laurand (1873-1941), dans son *Manuel des études grecques et latines* (1925), indique en effet que les fiches se perdent facilement (un désavantage certain par rapport au carnet), qu'elles sont encombrantes et incommodes à manier, qu'elles ne sont utiles que pour classer les mêmes faits suivant plusieurs ordres différents (alphabétique, chronologique, thématique ou encore par ouvrage), et enfin qu'il est nécessaire de les dupliquer ou d'y ajuster d'autres procédés, comme l'usage de couleurs différentes pour renvoyer vers d'autres dossiers¹⁴. Des critiques qui portent également sur un autre risque, celui de sombrer dans la banalité. En effet, faire des fiches ne signifie pas nécessairement penser

14. Louis Laurand, *Manuel des études grecques et latines*, Paris, Picard, 1925, pp. 865-866.

à des choses nouvelles, révolutionnaires ou qui ajoutent quelque chose à l'existant. Pour beaucoup, l'historien de la littérature et professeur à la Sorbonne Ferdinand Brunetière (1849-1906), élu en 1893 à l'Académie française avant d'échouer au Collège de France dix ans plus tard, en serait le parfait exemple puisqu'après avoir lu « les auteurs de nos grands siècles littéraires en prenant des notes précises sur des fiches, de manière à retrouver sûrement ce dont il pourrait avoir besoin », il ne réussit pourtant pas à exploiter les potentialités de son système et sortit de « la banalité », ni du « plus humiliant galimatias »¹⁵.

CADRER L'ACTIVITÉ DE LA PRISE DE NOTES

Si Guyot-Daubès, Grand'Combe, ou encore Dimnet dispensent leurs conseils dans le but de résoudre certains problèmes classiques liés à la prise de notes, abordant au passage la question de la perte de temps ou la manière d'obtenir une plus grande rigueur scientifique, d'autres développements méthodologiques permettent de préciser comment le système des fiches a été perçu, mais aussi comment il s'est diffusé et a été vulgarisé au début du xx^e siècle dans le monde universitaire, et plus précisément en histoire et en sociologie. Deux disciplines qui ont rapidement voulu aboutir à un système rationnel, efficace et surtout adaptable en fonction de l'approche, de la méthode, ou de la période sélectionnée.

Beatrice Potter Webb : « one card, one fact »

Grand connaisseur de l'anthropologie et de la sociologie anglo-saxonnes, Marcel Mauss (1872-1950) aimait souligner dans les séances de son séminaire à l'École pratique des hautes études l'importance de certaines figures singulières et malheureusement presque totalement oubliées de sa discipline. Ce fut le cas de John Wesley Powell (1834-1902) et de ses expéditions dans le Grand Canyon qu'il réalisa avant de diriger le bureau d'ethnologie de la Smithsonian Institution. Mais ce fut surtout vrai de Beatrice Potter Webb qui, avec son mari Sidney Webb (1859-1947), produisit en 1894 un livre de référence sur les syndicats, *The History of Trade*

15. Étienne Cornut, « M. Brunetière », *Études religieuses, philosophiques, historiques et littéraires, par des Pères de la Compagnie de Jésus*, 1894-9/12, p. 221.

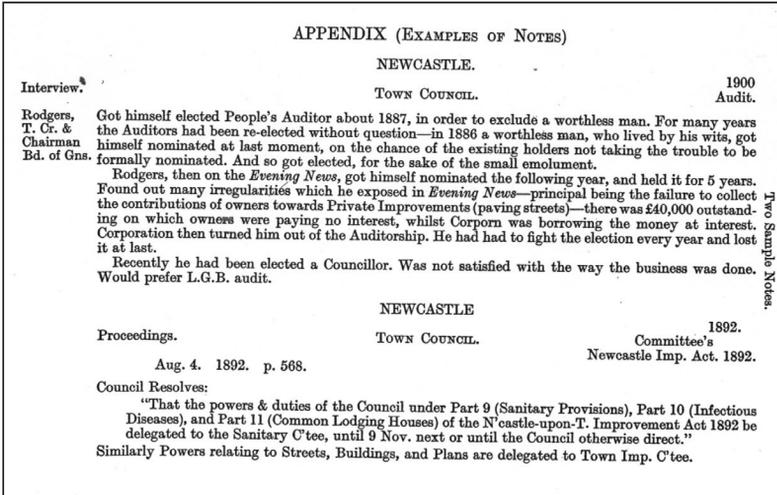
Unionism. La jeune sociologue participa à de grandes enquêtes de terrain, dont celle de Charles Booth sur la pauvreté à Londres, et analysa le mouvement des coopératives – un sujet qui importait à Mauss depuis les dernières années du XIX^e siècle. Pourtant, c'est sa méthode de mise en fiche que le neveu de Durkheim semble avoir surtout retenue. Une méthode que Potter Webb explique dans l'annexe de *My Apprenticeship* et que l'on a résumé depuis à l'expression "one card, one fact"¹⁶.

Ce principe simple d'« une idée par fiche, une fiche par idée » tient à l'étonnement de la sociologue devant la difficulté de persuader le diplômé d'Oxford, comme celui de Cambridge, qu'il existe un instrument indispensable dans la technique de l'enquête sociologique semblable à l'usage du chalumeau en chimie, ou de l'électroscope en physique. Un instrument qui est capable de briser l'objet, de l'isoler et de rendre possible l'examen de ses divers composants, facilitant leur recombinaison dans de nouveaux groupes. Un objet d'autant plus important qu'il permet d'établir des faits sociaux en articulant le regard statistique et le sens du détail.

Les caractéristiques « physiques » des fiches sont, de ce point de vue, décisives pour la sociologue (fig. 17). La taille doit être normalisée. Les informations doivent être placées toujours au même endroit. Il devient ainsi plus facile de se déplacer rapidement à travers les matériaux collectés. En fonctionnant de la sorte, il devient aussi possible de mesurer l'objectivité des renseignements écrits. La taille réduite des fiches contraint le savant à choisir entre les éléments qui lui semblent utiles pour la suite. Il est, pour ainsi dire forcé d'aller à l'essentiel, laissant de côté toute forme de subjectivité. C'est là, sans doute, que les propos de la sociologue se font les plus précis concernant la mécanique du fichier. Sur chaque feuille, il ne doit apparaître qu'une seule date, et une seule ; un seul endroit, et un seul ; une source d'information, et une seule. Potter Webb défend un autre argument en faveur de la fiche. Les feuilles détachées offrent la possibilité de réorganiser sans cesse les notes selon un ordre différent. Il est donc possible de les mélanger, de les remanier indéfiniment et de modifier sans cesse la classification des faits enregistrés pour l'ajuster à chaque fois à de nouvelles hypothèses. C'est ce brassage qui donne au processus d'enquête socio-anthropologique son aspect fertile et qui rend finalement possibles de nouvelles découvertes.

16. Beatrice Potter Webb, *My Apprenticeship*, London, Longmans, Green, and Co, 1926, pp. 426-427.

Figure 17 – Exemple d’une fiche de Beatrice Potter Webb, reproduite dans l’ouvrage *Methods of Social Study*, London, London school of economics and political science, 1932, p. 97



Langlois et Seignobos : une nouvelle manière de faire de l’histoire

C’est en 1898 que Charles-Victor Langlois (1863-1929), archiviste paléographe spécialiste du Moyen Âge, et Charles Seignobos (1854-1942), qui après avoir étudié deux années en Allemagne décide de se spécialiser dans l’histoire de la III^e République, publient leur *Introduction aux études historiques*. Ce livre codifie les règles d’une nouvelle méthode historique qui fait du « système » du fichier un moyen efficace de distinguer le « vrai » du « faux », et donc de garantir la validité d’une construction historique. L’historien doit parler sous couvert de documents légitimés et perçus comme vrais. Des documents qui ont été soumis à la critique externe et interne, puis replacés dans leur contexte de production en vue de dépolluer le discours historique tenu sur eux de toute rhétorique :

Tout le monde admet aujourd’hui qu’il convient de recueillir les documents sur des fiches. Chaque texte est noté sur une feuille détachée, mobile, munie d’indications de provenance aussi précises que possible. Les avantages de cet artifice sont évidents : la mobilité des fiches permet de les classer à volonté, en une foule de combinaisons diverses, au besoin de les changer de place : il est

facile de grouper ensemble tous les textes de même espèce, et de faire, à l'intérieur de chaque groupe, des intercalations, au fur et à mesure des trouvailles. Pour les documents qui sont intéressants à plusieurs points de vue et qui auraient droit à figurer dans plusieurs groupes, il suffit de rédiger à plusieurs exemplaires les fiches qui les portent, ou de représenter celles-ci, autant de fois qu'il est utile, par des fiches de renvoi. Du reste, il est matériellement impossible de constituer, de classer et d'utiliser des documents autrement que sur fiches, dès qu'il s'agit de recueils un peu vastes.¹⁷

La réflexion sur les manières de faire des historiens de cette génération autant que sur la matérialité du discours historique permet aux deux auteurs de préciser comment, par la mise en fiche et le gain de temps qu'elle procure, il devient possible d'exploiter toute la richesse des archives qui sont à la base du « métier », et ce, même si celles-ci sont souvent incomplètes ou lacunaires. Ce gain est d'autant plus appréciable qu'il concerne des opérations essentielles pour assurer la preuve d'une réflexion, qu'il s'agisse de l'étiquetage, de la localisation, ou de l'identification précise des données¹⁸.

Dispositif ouvert, en continuuel renouvellement, qui anime plutôt qu'il ne fige le savoir, le fichier demande donc à l'historien d'envisager sa discipline comme un procédé de connaissance scientifique évolutif. Il doit constamment renouveler et enrichir son stock de données¹⁹. Ce n'est pas tout. Celui-ci se doit également d'observer de nouvelles « habitudes » de prise de notes, d'utiliser un format uniforme de fiche stable et homogène, de donner pour chaque item un référencement précis de la source où le contenu a été puisé (même si cela peut causer une augmentation

17. Charles-Victor Langlois, Charles Seignobos, *Introduction aux études historiques*, Paris, Librairie Hachette, 1898, rééd. Lyon, ENS Éditions, 2014, p. 68.

18. Des conseils de méthode qui seront plus particulièrement suivis par les historiens de la musique. Comme le notent Pierre Aubry et Jules Combarieu si, encore en 1820, François-Joseph Fétis utilisait des cahiers de notes, Aristide Farrenc, un demi-siècle plus tard, rédigera sur fiches ; Rémy Campos, « Philologie et sociologie de la musique au début du xx^e siècle. Pierre Aubry et Jules Combarieu », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 2006, 1, n° 44, pp. 19-47. [En ligne] < www.cairn.info/revue-histoire-des-sciences-humaines-2006-1-page-19.htm >.

19. Avant les propositions de Langlois et de Seignobos, Augustin Thierry (1795-1856) avait transformé le regard de l'historien sur le passé en donnant une importance toute particulière à la critique des sources et à la manière de dépouiller les archives. Avec plusieurs collaborateurs de l'École des chartes, en particulier Joseph-François Garnier (1815-1903), il établit sur fiches, à partir de 1836, le *Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers État*. Sur ce point, il est possible de se reporter à la thèse de Julie Lauvernier, *Classer et inventorier au XIX^e siècle. Administration des fonds et écriture de l'histoire locale dijonnaise par l'archiviste Joseph-François Garnier 1815-1903*, Université de Bourgogne, 2012.

d'écriture), de multiplier les références croisées vers d'autres fiches, de synthétiser les conceptions de l'auteur et le sens général du texte, de reproduire les mots ou concepts caractéristiques de la pensée de l'auteur...

Il faudra attendre les critiques de Lucien Febvre et de Marc Bloch, mais aussi d'Henri Bergson (1859-1941) ou de Charles Péguy (1873-1914), pour voir évoluer cette méthodologie qui sera enseignée en Sorbonne jusque dans les années 1930. Péguy, le plus féroce, reprochera à ces historiens de vouloir étouffer la « vie » dans des boîtes, de pécher par manque d'imagination et d'intuition, d'en rester à une simple énumération mais surtout de bannir tout jugement, toute synthèse et toute conclusion. En un mot, de tomber dans l'idolâtrie du document²⁰.

Qu'est-ce qu'un bon travailleur intellectuel ? Le D^r Chavigny et la notation organisée

C'est au moment où l'idéologie tayloriste et organisationnelle s'implante dans le monde du travail, où l'on fait de la vie d'Henry Ford un modèle à suivre et du livre d'Henri Fayol, *L'administration industrielle et générale* (1916), une bible pour le travailleur, que le système du fichier connaît une tentative sans précédent de rationalisation. Classer et ordonner ses fiches ne suffit plus, et les nombreux ouvrages de vulgarisation de Guyot-Daubès sur le sujet seront surpassés tant en précision qu'en nombre d'éditions par *l'Organisation du travail intellectuel* du D^r Paul Chavigny (1869-1949)²¹. Ce professeur de médecine à l'université de Strasbourg dégage, dans un langage résolument moderne, les bonnes pratiques à adopter pour ce qu'il appelle « la notation des fiches ».

Avant de commencer, tout travailleur intellectuel doit déjà accepter l'idée qu'il lui sera impossible de tout référencer : « On aboutirait à un système d'écriture si compliqué qu'il serait inapplicable ». Il est indispensable, surtout, d'éviter deux erreurs classiques : ne pas savoir se limiter dans la récolte de ses matériaux (« Si l'on prétend toucher à de multiples questions importantes, il faut s'en tenir aux généralités, ne pas

20. Charles Péguy, *Clio, dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* (1917) ; id., *Véronique, dialogue de l'histoire et de l'âme charnelle* (1972).

21. Paul Chavigny, *Organisation du travail intellectuel. Recettes pratiques à l'usage des étudiants de toutes les facultés et de tous les travailleurs*, Paris, Librairie Delagrave, 1919. Comme le signale Françoise Waquet, l'ouvrage connaît sa quatrième édition en 1919. Trois autres éditions paraîtront en 1920, 1925 et 1928. Une dernière édition sera publiée en 1939.

croire qu'on peut approfondir toutes les questions qu'on aborde »²²) et apprendre à restreindre les subdivisions des rubriques (« Qui aura besoin d'en arriver à un million de divisions ? Une administration peut-être, presque jamais un particulier »²³). La fiche n'est plus ce lieu de braconnage, ce qu'elle était encore, quelques années auparavant, avec Langlois et Seignobos. Établir un fichier relève d'une science à part entière qui, à son tour, organise un nouveau régime de pratiques. Désormais, les règles à suivre sont précises, incontournables. Chaque fiche doit être numérotée pour éviter d'être submergé par les informations, mais aussi pour ne pas en oublier. D'ailleurs, l'ouvrage de Chavigny ne cesse de mettre en garde le savant contre cette mémoire qui en aucun cas ne peut être totalement fidèle, surtout lorsqu'il s'agit de se remémorer ses lectures : « Ah, si j'avais su, j'aurais pris des notes sur tout cela »²⁴. C'est ce risque que l'adoption d'une méthode mécanique de prise de notes sur fiches permet d'éviter : « inscrivez chaque idée. Il n'en est aucune qui reste blanche, en position d'attente »²⁵.

L'on pourrait croire cette littérature dépassée, mais c'est oublier que dans les manuels de méthodologie récents, l'on continue de faire jouer à la fiche un rôle de premier plan pour bien penser, mais surtout pour bien réussir ses concours. À la fin des années 1970, alors qu'il vient de fonder le département de sémiologie de l'université de Bologne, Umberto Eco rédige un petit manuel intitulé *Come si fa una tesi di laurea*. Il y précise, en prenant exemple sur la diversité de ses propres fiches, les grands avantages du système. En premier : la transportabilité. En second : le fait que d'un « simple coup d'œil », il est possible de voir ce qui a été lu et donc ce qui reste encore à consulter²⁶. Eco propose de distinguer plusieurs familles de fiches. Les fiches de « travail » sur lesquelles sont notées les idées venues lors de lectures, et les idées encore à développer, et les fiches « sources » ou de « littératures secondaires » qui sont un « investissement indispensable » dès lors que l'on arrive à les coder en assignant des couleurs à un argument récurrent, et en associant ces couleurs à une signalétique précise et homogène pour l'ensemble du fichier (« c » pour critique, « a » pour

22. *Ibid.*, p. 81.

23. *Ibid.*, p. 82.

24. *Ibid.*, pp. 15 et 33 sq.

25. *Ibid.*, p. 57. Chavigny fera grand cas, comme médecin, des difficultés psychologiques qui peuvent découler de cet acte répétitif qui consiste à recueillir des données et à multiplier les fiches sans savoir parfois à quoi elles pourront bien servir.

26. Umberto Eco, *Come si fa una tesi di laurea*, Milano, Bompiani, 1980, p. 132 (nous traduisons). La section qui concerne les fiches est importante : pp. 128-155. L'ouvrage vient de connaître une traduction française : *Comment écrire sa thèse*, Paris, Flammarion, 2016.

argument, « h » pour hypothèse...). Des signes qui sont là pour rattacher la fiche à d'autres étapes du travail comme les brouillons ou les premières versions d'un texte.

Une autre définition de ces diverses familles de fiches est précisée dans *Passer l'agrégation d'histoire*. L'auteur distingue par exemple la fiche « lexicale » qui comporte des définitions courtes et qui permet de préciser des questions de vocabulaire ; de la « chronologique » qui comporte des précisions contextuelles, des événements ; de la « thématique » qui reprend les fiches lexicales et chronologiques ; et enfin de la fiche d'« exemples »²⁷. Quatre familles qui sont la clé du dispositif de préparation au concours puisqu'elles demandent un travail qui doit être mené tout du long. L'auteur relève cependant deux problèmes liés à l'usage actuel du système dans le cadre d'un concours d'agrégation : le fichage systématique des cours et des manuels qui est une perte de temps car ceux-ci doivent être appris par cœur, et la réalisation de fiches trop longues ou trop fournies. Dans *La démarche d'une recherche en sciences humaines* (2010), François Dépelteau rappelle pourquoi toute lecture doit être finalement complétée par une prise de notes sur fiches. Active, la lecture vise à dégager les éléments pertinents des textes (arguments, thèses, explications, exemples), mais aussi à assurer l'objectivité de la recherche. L'on ne doit donc rien omettre qui soit important : « on doit bien organiser les notes de lecture, faire une fiche ou un cahier par auteur ou par thème par exemple »²⁸. L'année suivante, dans la même veine, Guillaume Quashie-Vauclin précise dans son *Réussir les épreuves d'histoire et d'ESD aux concours* pourquoi une fiche qui doit toujours se réaliser avec vigueur et précision doit contenir, outre les idées générales, les grandes évolutions, les notions fondamentales, les éléments chronologiques, les exemples majeurs, les biographies, ainsi que l'état des sources²⁹. Enfin, en 2013, dans son *Manuel d'enquête par questionnaire*, Robert Evola insiste sur le fait que « toutes les fiches doivent avoir absolument le même squelette »³⁰. Il faut continuellement chercher à uniformiser son fichier et ce, même si chaque enquêteur développe un système personnel d'observations et de codages. La fiche doit contenir

27. David Colon, *Passer l'agrégation d'histoire*, Paris, Presses de Sciences Po, 2007, en particulier chap. 6, pp. 113-129.

28. François Dépelteau, *La démarche d'une recherche en sciences humaines. De la question de départ à la communication des résultats*, Bruxelles, De Boeck, 2010, pp. 105-106.

29. François-Xavier Petit, Guillaume Quashie-Vauclin, Jean-Baptiste Le Cam, *Réussir les épreuves d'histoire et d'ESD aux concours : esprit, enjeux, méthodes*, Paris, Armand Colin, 2011.

30. Robert Evola, *Manuel d'enquête par questionnaire en sciences sociales expérimentales*, Paris, Publibook, 2013, pp. 24-25.

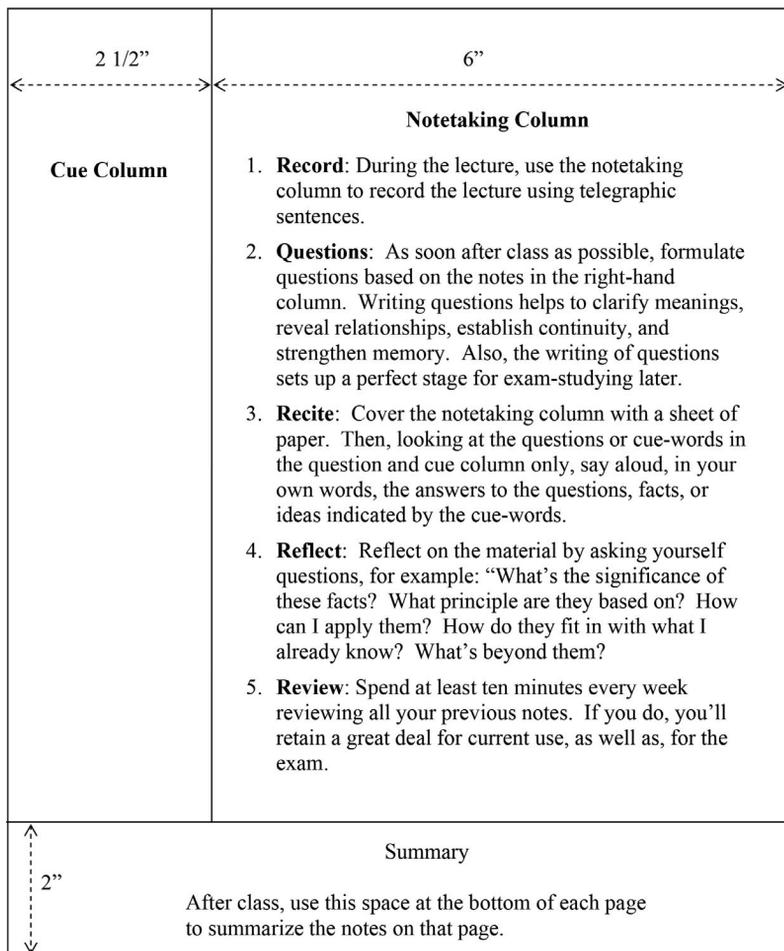
des éléments incontournables comme la date, le titre, l'idée, la citation, le résumé personnel, la remarque ou le commentaire.

Outre-Atlantique, le système se pérennise et même s'institutionnalise. L'université de Cornell développa pour ses étudiants un format systématique de prise de notes pour leur permettre de condenser et surtout de mieux organiser les informations recueillies lors de leurs différents travaux de recherche (fig. 18). Cette « fiche » peut être divisée en deux colonnes principales : celle des prises de notes (à droite) et celle des mots-clés (à gauche). Mais il est possible de subdiviser la page en plusieurs autres sous-catégories – par exemple, une qui contiendrait les questions qui pourraient être posées dans un contrôle de révision, et une autre avec des notes prises durant un cours ou une conférence... La force d'un tel système de notation est de rendre les citations longues impossibles. C'est le règne de l'abréviation, du style télégraphique et des mots-clés. Une fiche qui rend encore plus facile aussi le copier-coller, surtout depuis le passage à l'informatique, et permet de réaliser des collections de faits ou de citations tirés, par exemple, de la presse quotidienne. Avec cette méthode, la pensée savante se singularise. Elle distingue et découpe avant de relier et de mettre en rapport.

Ces nombreuses « instructions » dispensées depuis le XIX^e siècle pour réaliser un bon fichier se prolongent aujourd'hui sur Internet où se multiplient les « tutoriels » qui montrent comment résumer un ouvrage, prendre des notes, et le mettre en fiche – signe que la pratique n'a pas totalement disparu des gestes que doivent maîtriser les « jeunes » chercheurs³¹.

31. Voir, par exemple, < <https://www.youtube.com/watch?v=vL7NcyYsouk> > ; < <https://www.youtube.com/watch?v=IJsMxBuYx0Q> > ; < <https://www.youtube.com/watch?v=qwa8j0JyrX8> >.

Figure 18 – Fiche proposée aux étudiants par l’université de Cornell



Source : [En ligne] < http://lsc.cornell.edu/wp-content/uploads/2015/10/Cornell-Note_Taking-System.pdf >.

+++++

CHAPITRE III
FICHEURS, FICHARDS
ET AUTRES MAÇONS
DE LA SCIENCE

+++++

+++++

CHAPITRE III. FICHEURS, FICHARDS ET AUTRES MAÇONS DE LA SCIENCE

+++++

Dans *Le travail intellectuel et la volonté*, le pédagogue Jules Payot (1859-1940) distribue plusieurs conseils sur l'art d'apprendre. Il insiste, plus particulièrement, sur la nécessité de distinguer la véritable intelligence du « pseudo-travail » que constitue le fichage. Mal pensée, mal produite, mal utilisée, la fiche amène trop souvent le savant à réaliser un travail intellectuel inutile et nuisible qui peut finir par avoir des conséquences désastreuses sur le savoir. Pour Payot, s'il est nécessaire d'éviter à l'enfant la menace de la punition, il faut à tout prix sortir l'étudiant de la logique du « dégoût de fiches sans aucune lueur de pensée personnelle », des fiches « qui ne valent pas le papier qu'elles ont coûté »¹. Payot poursuit sa critique en réduisant la pratique à un interminable caquetage sans envergure². Le « ficheur » besogne, il ne travaille pas ! La vraie intelligence est d'une autre nature et ne peut en aucun cas se réduire à une collection de fiches bien faites qu'il est possible d'assembler en fonction des occasions. Le travail scientifique résulte d'un choix : celui de répondre à une question, de rechercher des causes ou encore de produire des hypothèses.

De telles critiques s'affirmeront de plus en plus après la première guerre mondiale et la démocratisation grandissante de l'accès aux études secondaires qui fait se poser une question essentielle aux garants de l'université et de la pédagogie classique : est-il judicieux de vouloir produire des cohortes d'étudiants qui, par un usage inconsidéré du fichier, risquent de signer la mort de l'idée et de la forme (de la rédaction et de la rhétorique) au seul profit de l'accumulation et de la permutation des savoirs ? Ce fort discrédit jeté sur la fiche se sédimente dans une histoire plus longue. Il ne s'agit en fait que de la nouvelle version d'une polémique bien plus ancienne qui secoue l'espace savant depuis le *xvii*^e siècle et que le sociologue Émile Durkheim avait retracée dans son livre sur l'enseignement secondaire en France en rappelant l'existence de deux formes

1. Jules Payot, *Le travail intellectuel et la volonté, suite à L'éducation de la volonté*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1919, p. 45.

2. *Ibid.*, p. 46.

d'érudition : l'encyclopédisme et la rhétorique³. D'un côté, et à la manière de Rabelais, il y aurait la recherche effrénée du savoir, une *libido sciendi* en acte, véritable passion de la connaissance pour la connaissance. De l'autre, à la suite d'Érasme, il se développe un autre type d'érudition qui renvoie à l'exercice du grand style, à la conversation savante, à l'usage du latin, et à un ancrage référentiel principalement tiré de l'Antiquité. Un art de conférer érudit qui consiste à allier la précision de la mémoire, la rigueur et le charme littéraire. Désormais, et avec l'implantation du fichier dans le monde économique, on cherche à opposer le vrai savant de l'érudit, plus pédant que savant, mais aussi à rejeter de vieilles traditions savantes qui jusque-là faisaient obstruction au développement de la véritable connaissance scientifique.

DES « GRABELEURS » RECONNUS ET POURTANT OUBLIÉS

+++++

C'est du savant et de son image dans la société dont il est d'abord question avec le fichier⁴. Qu'il soit un homme d'études spéculant de manière solitaire, ou au contraire expérimentant (à l'image de Pasteur) ; qu'il soit de cabinet ou de laboratoire ; regardant dans un microscope ou lisant à sa table, celui que l'on désigne à la fin du XIX^e siècle comme un savant doit pratiquer la fiche. Le système a envahi, en l'espace de quelques années, l'ensemble des sciences, et plus particulièrement celles des humanités⁵. C'est le cas de la linguistique qui trouvera dans la fiche un moyen d'asseoir des réflexions comparatistes. C'est aussi vrai de l'archéologie pré-historique, celle de Jacques Boucher de Perthes (1788-1868) ou d'Henri Breuil (1877-1961), ou encore de l'ethnologie, pour qui la fiche se révèle un support d'enregistrement suffisamment maniable pour être emmené partout sur le terrain. Dans tous les cas, le « ficheur » doit démontrer qu'il incarne le savoir, qu'il sait tout, et qu'il a en lui ce profond désir de totalité que la mise en fiche lui donne l'occasion de manifester à chaque instant.

3. Émile Durkheim, *L'évolution pédagogique en France (cours pour les candidats à l'agrégation dispensé en 1904-1905)*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1938.

4. Sur le discrédit qui pèse sur l'érudition à la fin du XVIII^e siècle, en particulier lorsqu'elle vient hanter la production littéraire, on pourra se reporter à Nathalie Piégay-Gros, *L'érudition imaginaire*, Genève, Droz, 2009.

5. Les sciences exactes utilisent alors principalement le carnet de laboratoire qui permet de suivre les expériences, de prendre en note les noms des différents participants, de préciser la nature des échantillons utilisés, les paramètres généraux que l'on a cherché à faire varier, enfin les diverses anomalies rencontrées ; Françoise Balibar, Marie-Laure Prévost (dir.), *Pasteur. Cahiers d'un savant*, Paris, CNRS, 1995.

Ces « ficheurs », fichards et autres fichistes de la fin du XIX^e sont présents dans toutes les disciplines. Ils ont des profils différents, des parcours spécifiques, des intérêts distincts, mais ils ont tous décidé de voir dans ce système un moyen pour mener à bien leur activité. À lire Françoise Waquet⁶, on serait tenté d'analyser les effets des fiches à l'intérieur d'une seule discipline. On pourrait, par exemple, comparer, pour les historiens, les milliers de fiches bristol de format 150 × 100 mm que Fernand Braudel (1902-1985) rédigea pour sa *Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, dont la publication a été particulièrement chaotique, à celles que Robert Mandrou (1921-1984) élaborait durant les années 1950 (il n'en reste que 1 500), ou encore aux dizaines de milliers que Pierre Goubert (1915-2012) nota sur la démographie. On pourrait encore intégrer celles des médiévistes Denis Richet (1927-1989), ou Ferdinand Lot (1856-1952) qui utilisa un jeu de fiches pour écrire ses cours pour les agrégatifs⁷. Sans compter celles de Georges Duby (1919-1996) qui pratiqua toute sa vie le bristol de format stable (150 × 100 mm)⁸.

Si la prégnance du système paraît évidente dans cette discipline, surtout depuis la publication des instructions de Langlois et de Seignobos, la question de sa diffusion doit s'aborder de manière transversale, par exemple en mettant en série les expériences de certains ficheurs comme celle du bibliothécaire Eugène Godin (1856-1942) qui, animé par l'idée que personne ne doit être arrêté par un « je ne sais pas », compila près de 100 000 fiches pour son *Encyclopédie nationale* qu'il résumait par cette phrase : « sur tout, à tous et par tous »⁹. Est-ce la même curiosité qui anime le travail mené par l'ecclésiastique Xavier Barbier de Montault (1830-1901) qui rédigea plus de 300 000 fiches, dont 3 000 rien que sur

6. Françoise Waquet, *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI^e-XX^e siècles*, Paris, CNRS, 2015, pp. 74-89.

7. Chartiste et bibliothécaire de formation, Ferdinand Lot disposait en villégiature d'une table sur laquelle il pouvait étaler ses fiches ; *Un historien français, Ferdinand Lot*, Genève, Droz, 1968, pp. 102 sq.

8. Yann Potin dénombrera en détail les traces de cette activité dans le fonds d'archives de Georges Duby. Pour les fiches préparatoires des cours, il repère 9 boîtes (soit 7 % du total), et pour les fiches préparatoires des ouvrages, 8 boîtes (soit 6 % du total). Des fiches qui, en particulier pour sa thèse de doctorat, ont permis au médiéviste de croiser des analyses de chartes avec des topographies, des généalogies, et des recherches bibliographiques ; Patrick Boucheron, Jacques Dalarun, *Georges Duby, portrait de l'historien en ses archives*, Paris, Gallimard, 2015.

9. « Eugène Godin », in C.-E. Curinier (dir.), *Dictionnaire national des contemporains contenant les notices des membres de l'Institut de France, du gouvernement et du parlement français, de l'Académie de médecine [...]*, Paris, Office général d'édition, de librairie et d'imprimerie, 1899-1919, p. 150.

l'histoire du chapelet¹⁰ ? On pourrait aussi s'intéresser à Marcel Roux (1884-1956), conservateur au département des estampes de la Bibliothèque nationale, qui classa plus de 100 000 fiches par ordre alphabétique dans le but de rédiger une table des publications de la Société de l'histoire de l'art français¹¹. C'est encore l'égyptologue Théodule Devéria (1831-1871), conservateur au musée du Louvre, qui laissa derrière lui 16 boîtes à fiches, et surtout l'archéologue, président du Comité flamand de France, dit le « bénédictin laïque », Alexandre Bonvarlet (1826-1899) qui composa plus de 150 000 fiches, « une vie d'érudit tout entière »¹². C'est enfin le philologue et bibliographe Émile Picot (1844-1918), collaborateur régulier de la *Revue de linguistique*, qui est pour beaucoup l'incarnation parfaite du savant-ficheur, puisqu'avec plus de 300 000 fiches à son actif, il est « un rare exemple du labeur assidu et intelligent à signaler à nos jeunes générations qui dissipent si follement les belles années de l'étude »¹³.

Tenaces, patients et dans une évidente logique de thésaurisation du savoir, c'est petit à petit, fiche après fiche, que ces savants se sont construits une notoriété incontestée – comme Hippolyte Cocheris (1829-1882), auteur de 50 000 fiches bibliographiques et iconographiques qui malheureusement furent détruites dans sa propriété de Sainte-Geneviève-des-Bois durant l'occupation prussienne¹⁴. Mais c'est aussi vrai, pour le premier vingtième siècle, de Joseph Duvillard (1836-1920) qui, à l'approche de ses 60 ans, entreprit une bibliographie chronologique de Genève entre 1800 et 1900. Avec plus de 19 000 fiches manuscrites à son actif, toutes du même format (135 × 85 mm), Duvillard a recherché l'exhaustivité, mélangeant des fiches strictement bibliographiques avec des fiches qui concernent des événements politiques majeurs, des fiches biographiques sur plusieurs personnages reconnus (fig. 19), mais aussi des fiches décrivant certains phénomènes météorologiques étonnants¹⁵.

10. Information relayée dans la *Revue d'archéologie poitevine*, 1898-1901, p. 137. Voir aussi « Chapelets minuscules du XVII^e siècle », *Revue d'archéologie poitevine*, 1899-1901, p. 296.

11. Jean-Joseph Marquet de Vasselot, *Répertoire des publications de la Société de l'histoire de l'art français*, 1930, p. VII.

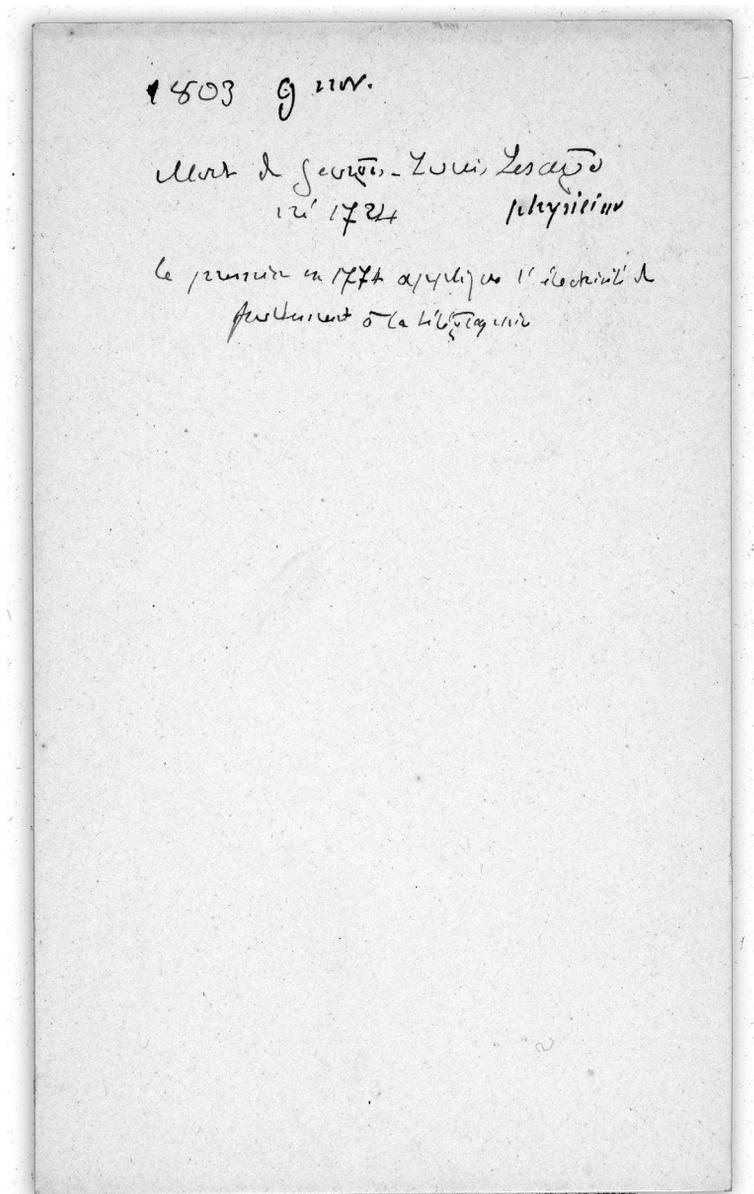
12. Voir *Annales du Comité flamand de France*, 1900, p. XXXII.

13. Voir Société de l'histoire de Normandie, *Bulletin de la Société de l'histoire de Normandie*, 1913, vol. 11, pp. 153-154.

14. Joseph Depoin, *Commission des antiquités et des arts du département de Seine-et-Oise*, Versailles, Cerf et fils, 1886, p. 54.

15. Paul Waeber, « La bibliographie chronologique genevoise de Joseph Duvillard 1800-1900 », in Jean-Daniel Candaux, Bernard Lescaze (dir.), *Cinq siècles d'imprimerie genevoise*, Genève, Société d'histoire et d'archéologie de Genève, 1981, pp. 223-238.

Figure 19 – Fiche extraite de la bibliographie historique de Joseph Duvallard concernant le décès de Georges-Louis Lesage, un autre ficheur reconnu



Source : Bibliothèque de Genève, Papiers Joseph Duvallard, ms. fr. 4938.

De son côté, si Lucien Herr (1864-1926), bibliothécaire de l'École normale, ne laissa que 200 fiches sur les commentateurs platoniciens de la Renaissance et de la Réforme, il fit passer à ses élèves ce goût pour la fiche bien faite comme le rappelle l'historien de la Grèce ancienne Louis Robert (1904-1985) : « Lorsque vous prenez une note, songez déjà à la façon dont vous l'utiliserez dans votre travail et votre rédaction »¹⁶. De ce premier ^{xx}^e siècle on peut retenir encore le cas de l'instituteur Gilbert Maheut (1923-2011) qui collecta, à partir de 1927, plus de 13 000 fiches au format international qu'il dactylographia pour son livre sur le parler de Charmont¹⁷. L'archéologue et historien André-Antoine Thomas (1877-1935) travailla sans relâche dans son grenier, composant près de 5 000 fiches scrupuleusement sur la topographie et la toponymie de la Creuse¹⁸. Le géographe Louis Raveneau (1865-1937) produisit, lui aussi, des fiches « par milliers »¹⁹...

Loin d'être un « geste » uniquement français, la fiche a aussi de plus en plus d'adeptes et de défenseurs à l'étranger. En 1908, l'historien Yoshida Togo (1864-1918) rédigea près de 40 000 fiches pour son *Dictionnaire des noms géographiques du Japon*, énorme compilation de 5 000 pages²⁰. C'est aussi le cas de l'historien américain Monroe N. Work (1866-1945) qui entreprit une bibliographie du monde noir en regroupant 40 000 fiches dont il tira au final 17 000 références (1929)²¹. Enfin, c'est Antonio Ballesteros y Beretta (1880-1949), médiéviste spécialiste de l'histoire de l'Espagne, qui

16. Louis Robert poursuit en rappelant l'importance de ce geste sur sa propre manière de travailler et de penser : « sur cette fiche ou ce feuillet notez aussitôt brièvement, *in ovo, in nuce*, avec des formules qui seront peut-être déjà celles de la rédaction imprimée, les développements que vous entrevoyez, les hypothèses qui surgissent dans votre esprit, les objections que vous sentez soit au document et à son commentaire soit à vos propres hypothèses, avec l'esquisse des raisonnements – et ce seront parfois des points d'interrogation ou des non ou des oui. Vous retrouverez cela plus tard, parfois beaucoup plus tard, une fois le travail avancé et l'expérience enrichie. Cette esquisse aura subi l'épreuve du temps et de la multiplicité des documents et de leur comparaison ; alors vous la rejetterez définitivement et sans regret, ou vous la conserverez, plus solide encore, mais vous aurez gardé la vie et la fraîcheur de la première réaction » ; Louis Robert, *Choix d'écrits*, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 156.

17. Gilbert Maheut, *Le parler de Charmont*, Reims, Association régionale pour l'enseignement et la recherche scientifique et technologique, 1975. Voir aussi Congrès national des sociétés savantes, *Résumés des communications présentées aux sections de philologie et histoire. Histoire moderne et contemporaine*, Paris, Direction des bibliothèques et de la lecture publique, 1970, pp. 13-14.

18. André-Antoine Thomas, *Mémoires de la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse, 1935-1937*, p. 233.

19. Lucien Gallois, « Louis Raveneau », *Annales de géographie*, 1937, t. 46, n° 264, p. 642.

20. Péri Noël, « Yoshida Togo, *Dictionnaire des noms géographiques du Japon* », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1908, t. 8, p. 272.

21. Henri Labouret, « Monroe N. Work, *A Bibliography of the Negro in Africa and America* », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1929, vol. 1, n° 3, pp. 474-475.

vivait « parmi les monceaux de fiches » et qui, chaque année, faisait une nouvelle moisson dans les archives²².

Rares, donc, sont les savants qui travaillent, pensent, existent sans utiliser ni même louer le système de la fiche. C'est la gloire de Mathieu Augé-Chiquet (1873-1912), spécialiste des poètes français de la Renaissance dont Jean-Antoine de Baïf, qui ne s'est pas conduit comme un « appareil enregistreur »²³. C'est la force, aussi, de l'histoire des religions produite par Louis Duchesne (1843-1922) qui ignore l'emploi des fiches et travaille uniquement avec « les ressorts » de sa mémoire et sa bibliothèque²⁴. C'est l'intérêt des ouvrages de Rodolphe Daresté (1824-1911), ancien élève de l'École des chartes, qui se refusait à prendre des notes, désireux, lui aussi, de faire travailler sa mémoire : « je n'ai jamais vu chez lui l'ombre d'une fiche : je ne me souviens que d'un très précieux cahier – le même depuis trente ans »²⁵. On peut encore citer Émile Mâle (1862-1954) qui produisit son *Art religieux du XIII^e siècle en France* (1898) en laissant tomber ses fiches²⁶. Enfin, c'est le cas en 1931 de l'ouvrage du géographe Émile-Félix Gautier (1864-1940), *Un siècle de colonisation*. L'auteur sut s'extraire de la « mécanique ordinaire de l'établissement et de la juxtaposition des fiches » pour nous faire entendre, au contraire, « la mémoire d'une vie passée à vivre au milieu de l'histoire en train de se faire »²⁷.

Il est bien difficile de faire table rase de ce savoir patiemment accumulé, de se libérer de l'écrasement du poids du passé qui prend corps dans les boîtes et casiers à fiches.

CES OUVRAGES QUI FLEURENT BON LA FICHE

+++++

On peut aujourd'hui s'étonner de la richesse du vocabulaire employé à la fin du XIX^e siècle pour parler, et surtout remettre en question l'activité savante du fichage. Dans de nombreux comptes rendus, parfois en

22. Gabrielle P. Vilar, « Antonio Ballesteros y Beretta (1880-1949) », *Bulletin hispanique*, 1949, t. 51, n° 1, p. 116.

23. Henry Guy, « Mathieu Augé-Chiquet, *La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Hachette, 1909 », *Revue des Pyrénées et de la France méridionale*, 1912, p. 168.

24. Alfred Loisy, *Mémoires pour servir à l'histoire religieuse de notre temps*, Paris, Émile Nourry, 1931, p. 422.

25. Bernard Haussoullier, « Rodolphe Daresté (1824-1911) », *Journal des savants*, 1911, p. 176.

26. Il reste aujourd'hui de Mâle 1 531 feuillets classés selon diverses thématiques : vitraux et manuscrits, mystères, le pathétique, l'art familial, les saints, la Vierge et sainte Anne, symbolisme. Manuscrits de la Bibliothèque de l'Institut de France.

27. Joannes Tramond, « Gautier, *Un siècle de colonisation, études au microscope* », *Revue de l'histoire des colonies françaises*, 1931, t. 19, n° 79, p. 79.

quelques mots, tout au plus en quelques lignes, sont assénés des jugements catégoriques sur l'intérêt de réfléchir par fiche. Outre les classiques « ficheur », « crocheteur », « récolteur », « collectionneur », ou « fichard », on trouve les termes de « scrutateur » ou d'« extracteur ». L'expression « gratte-fiches » fait son entrée avec Lucien Febvre. Plus vulgaires, car en référence au règne animal, on utilise aussi les termes de « tâcheron », de « termite », ou encore de « grignoteur ». La métaphore religieuse, avec l'emploi du terme « bénédictin », permet de renvoyer le lecteur à l'idéal des moines mauristes qui, entre le xvii^e et le xviii^e siècle, ont produit des travaux de stricte érudition qui exigeaient, outre de la patience et de la minutie, un grand esprit de sacrifice. Duby pourra s'en revendiquer encore, rappelant non sans lucidité que ses « outils ne différaient guère de ceux qu'avaient employés au xvii^e siècle les Bénédictins : une plume, une loupe, des fiches »²⁸. À partir des années 1920, on doit noter l'introduction du terme de « contremaître » qui détourne cet imaginaire religieux vers le monde industriel et l'idée d'un savoir « à la chaîne », qui peut être mesurable, calculable, et entièrement rationalisé désormais. Un terme qui sera rejoint un peu après par l'expression « maçon de la science »²⁹. Le champ médical et psychiatrique est également mis à contribution avec l'expression « maniaque ». La littérature sert, elle aussi, de référence. L'ouvrage de Flaubert *Bouvard et Pécuchet* est mis à profit. Nombreux sont les critiques qui aiment à rappeler combien, à l'instar de ces deux personnages à l'ambition encyclopédique débordante, certains ficheurs sont inexorablement rongés par le besoin de savoir. Un besoin morbide qui provoque chez eux une inadéquation grandissante entre le monde réel et celui des livres dans lequel ils se complaisent.

Si les « livres-à-fiches » sont souvent rejetés pour n'être, au mieux, que des boîtes plus ou moins bien ordonnées, le défaut principal qui est relevé est l'absence de style et de rhétorique. C'est elle, pourtant, qui doit servir à lier les différents types de savoirs accumulés que le boîtier ne permet que de juxtaposer. C'est ce que Lucien Febvre souligne alors même qu'il tente de refonder la discipline historique. Sa critique du fichage « à tout-va » dans le premier numéro de la nouvelle revue qu'il fonde avec Marc Bloch en 1922 lui donne l'occasion de rappeler que les « faiseurs de fiches en série » n'ont plus leur place et qu'il faut ouvrir l'histoire à autre chose

28. Georges Duby, *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 68.

29. Pierre Mille, *Le bel art d'apprendre*, Paris, Hachette, 1924, p. 76.

qu'à cette « érudition pure et sèche »³⁰. Le renouveau de la discipline historique passe tout autant par la prise en compte de nouvelles thématiques, dont le social, que par la mesure du divorce désormais consommé, et que manifeste pleinement l'usage du fichier, entre l'enseignement et la recherche. C'est finalement tout qui doit être remis en question : le programme, les concours, la formation mais aussi les méthodes, dont celles de Langlois et de Seignobos... Les charges de Febvre se poursuivront durant toutes les années 1930. Dans un article sur « Les mots et les choses en histoire économique », l'historien s'inquiètera par exemple de la froideur de certains relevés exhaustifs venant de la linguistique qui se bornent à recueillir « sur fiches le tout-venant d'une langue »³¹. À la mi-temps des années 1940, il critique le mot de Seignobos qui espérait voir l'histoire se réduire à des collections de textes bien publiés, l'« une des plus monumentales sottises que le XIX^e siècle finissant ait léguées au XX^e. Elle est tout simplement l'arrêt de mort de l'histoire, rendu, au nom de la boîte à fiches, par Fulgence Tapir et C^{ie} »³². Pour autant, il ne s'agit jamais pour Febvre de remettre intégralement en cause ce plaisir de la « pape-rasse » que décrit Ernest Renan comme l'envie irréprensible d'accumuler du savoir³³. Cependant, il n'est plus suffisant pour définir la « bonne » science historique. C'est encore avec mordant qu'il critique le livre de Pierre Deffontaines (1894-1978), *Géographie et religion* (1948), pour être un livre clair, trop clair, fait comme « des casiers bien distribués pour y déposer des fiches » et qui tient finalement son intérêt d'une seule chose, pouvoir être facilement contredit³⁴.

Derrière l'idée d'une parfaite adéquation de la fiche avec le travail savant, il faut essayer de sentir ces mouvements de flux et de reflux qui s'alternent depuis la fin du XIX^e siècle et qui aboutiront, en 1911, à une tentative sans précédent de liquidation du système. Mais revenons d'abord en 1887 à la revue de folklore *La tradition*. Sous la plume d'Henry Carroy, c'est la revue concurrente *Mélusine*, dirigée par Paul Sébillot (1843-1918), qui est prise pour cible car elle ne fait qu'organiser « un système alphabétique de fiches-répertoire que l'on a sous la main comme le premier *Larousse*

30. Voir la lettre de Lucien Febvre à Henri Pirenne du 4 février 1922, in Bryce et Mary Lyons (éd.), *The Birth of Annales History: The Letters of Lucien Febvre and Marc Bloch to Henri Pirenne (1921-1935)*, Bruxelles, Académie royale de Belgique, 1991, p. 21.

31. Lucien Febvre, « Les mots et les choses en histoire économique », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1930, 2^e année, n° 6, p. 233.

32. *Id.*, « Un siècle et ses conséquences », *Mélanges d'histoire sociale*, 1944, n° 6, p. 94.

33. Ernest Renan, *L'avenir de la science*, Paris, Calmann Lévy, 1890, p. 180.

34. Lucien Febvre, « Deffontaines, *Géographie et religion* », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1950, 5^e année, n° 4, pp. 527-528.

venu »³⁵. Le folklore a besoin d'autre chose, comme l'histoire de la littérature, si l'on en croit en tout cas la critique, en 1908, de l'ouvrage de Léon Pineau (1861-1965) sur l'évolution du roman en Allemagne publiée dans le *Mercure de France* : « il suffit de “remuer” beaucoup de livres, de prendre beaucoup de notes et de classer ses fiches avec un peu de méthode. Plus il y en a, plus l'auteur donnera au public l'illusion de la compétence et de l'érudition »³⁶.

En 1911, les critiques atteignent donc un premier sommet. C'est même un véritable champ de lutte qui s'ouvre. La fiche ne ferait qu'accélérer la fin de l'analyse littéraire et du grand style, en particulier chez les « sorbonnards » qui brillent par leur manque d'éloquence. À l'occasion d'une présentation du livre du chartiste Jacques Boulenger (1879-1944), *Le Grand Siècle*, dans *La revue critique des idées et des livres*, l'auteur du compte rendu insiste pour marquer une très nette différence entre l'approche de Boulenger et celle des « sorbonniques » dont le métier consiste à écrire des recueils « de fiches enfilées bout à bout, qu'on confond avec l'ouvrage d'érudition » et à faire fi « des traditions littéraires à leurs yeux démodées ». Tout au contraire, *Le Grand Siècle* est rédigé sur un « fond solide », avec une « forme alerte et claire ». L'historien a eu le « souci constant de faire ressortir les grandes lignes du sujet »³⁷. La critique du système semble toute aussi forte en histoire des religions. Le livre d'Albert Dufourcq (1872-1952) sur l'histoire de l'Église, lui aussi publié en 1911, est désigné comme une suite de notes télégraphiques « qui donnent plutôt l'impression de fiches patiemment cataloguées »³⁸. C'est aussi le cas, en linguistique, avec la critique du livre du germaniste et professeur à l'université d'Heidelberg, Otto Behaghel (1854-1936), *Geschichte der deutschen Sprache* (1869), qui émette trop sa matière : « un travail comparable à celui du naturaliste qui range des coléoptères dans une boîte ou des plantes dans un herbier »³⁹.

Si l'année 1911 est devenue une date pivot dans l'histoire de la fiche savante, c'est surtout à cause de la publication de *L'esprit de la nouvelle Sorbonne*. Ce pamphlet signé d'un certain Agathon⁴⁰, devenu depuis exemplaire de la querelle des humanités modernes, fait jouer à la fiche

35. Henry Carroy, « À propos d'un article de M. Henri Gaidoz », *La tradition*, 1887, p. 127.

36. Henri Albert, « L'évolution du roman en Allemagne », *Mercure de France*, 16 décembre 1908, p. 740.

37. François Renié, « *Le Grand Siècle* », *La revue critique des idées et des livres*, 1911, t. 11, vol. 10, p. 366.

38. Raymond Janin, « A. Dufourcq, *Histoire de l'Église* [...] », *Échos d'Orient*, 1912, t. 15, n° 97, p. 566.

39. Joseph Vendryes, « Otto Behaghel, *Geschichte der deutschen Sprache* [...] », *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, 1912-1913, p. XCIV.

40. Agathon, *L'esprit de la nouvelle Sorbonne. La crise de la culture classique. La crise du français*, Paris, Mercure de France, 1911.

un rôle décisif. Pour Henri Massis (1886-1970) et Alfred de Tarde (1880-1925), les deux véritables auteurs, il s'agit au travers de l'évocation de la passion bibliographique de Gustave Lanson, professeur de littérature française, et d'Alphonse Aulard, titulaire de la première chaire d'histoire de la Révolution française de 1885 à 1922, de railler cet esprit qui consiste à faire débiter toute recherche « par une collection de fiches », surtout lorsque c'est au nombre de vos fiches que l'on vous apprécie en Sorbonne :

Soumettre des intelligences toutes neuves à un labeur aussi essentiellement passif, n'est-ce pas risquer d'étouffer à jamais l'individualité et cette faculté d'enthousiasme que devrait entretenir chez [les étudiants] le contact direct des chefs-d'œuvre ? [...] L'originalité, l'imagination, l'invention sont méprisées. Seule la fiche vaut, parce qu'impersonnelle, dénuée à la lettre d'intelligence. [...] Encore le talent est-il moins prisé, en Sorbonne, que l'*habileté* d'un ouvrier à l'usine. [...] [M. Lanson], vous ferez un laborieux médiocre de celui qui eût été peut-être un inventeur.

Cette polémique a pour effet immédiat de relancer la discussion sur l'usage de la fiche dans l'espace universitaire alors profondément bouleversé suite à trois changements de lois. La réforme de 1902 sur le baccalauréat, celle de 1907 sur le supérieur, et celle de 1910 qui admet des équivalences au baccalauréat pour intégrer l'université⁴¹. Le philosophe Gilbert Maire (1887-1958), proche de Bergson, se propose, dans son « Apologie pour les fiches » qu'il publie dans la *Revue critique des idées et des livres*, de développer un usage plus « avisé » du système. Certes, ce support est désormais indispensable à l'érudition, mais il le sera encore plus si on arrive à lui adjoindre l'art de la critique, en particulier dans le cas de la réalisation d'une bibliographie⁴². L'année suivante, c'est à Bordeaux que le débat resurgit à l'occasion d'une réflexion engagée par Alfred Leroux sur l'enseignement de l'histoire. Faut-il en revenir au modèle de la vieille érudition ? Pour Jean de Maupassant (1882-1932), diplômé de l'École des chartes et conservateur de la bibliothèque de la ville, ce retour aux « bénédictins » serait un effort vain et périlleux pour le savoir historique. Il rappelle au passage une différence essentielle entre

41. Voir l'analyse de Vincent Debaene sur ce point, « Inactualité d'Agathon ». [En ligne] < <http://www.fabula.org> >.

42. Gilbert Maire, « Apologie pour les fiches », *La revue critique des idées et des livres*, 1913, vol. 23, pp. 674-687.

les deux modèles d'érudition : « le désintéressement absolu des bénédictins est peu conforme à l'esprit moderne »⁴³.

Les oppositions s'intensifient durant les années 1920 et 1930. En 1928, c'est le *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen* du linguiste autrichien Alois Walde qui est, malgré son abondante documentation, en manque d'ordre : « On éprouve parfois une certaine difficulté, du moins au premier abord, à utiliser les fiches d'autrui même quand il s'agit, comme dans le cas présent, des notes d'un grand savant consciencieux et méthodique »⁴⁴. Dans la *Revue des études grecques*, le livre d'Heiman Knorringa n'est pas mieux qu'une « collection de fiches exactement faites, il ne faut rien lui demander de plus »⁴⁵. En 1935, le livre d'Alfons Dopsch, *Die Freien Marken in Deutschland*, tout comme celui d'Alice Kober sur les termes des couleurs en grec sont implacablement examinés. Pour le premier, « on a, de temps à autre, l'impression que l'auteur a retourné devant nous sa boîte à fiches, sans s'occuper beaucoup de la connexion des textes qui s'y trouvaient relevés »⁴⁶. Pour le second, sage et raisonnable, il est un « minutieux triage de fiches »⁴⁷. En 1937, l'ouvrage d'Adam Mez sur la renaissance de l'islam « sent », littéralement, « le travail par fiches »⁴⁸. À la fin de la décennie, les charges sont toujours aussi virulentes. Les études de Jean Cousin sur Quintilien ne sont qu'« une suite de fiches mises bout à bout »⁴⁹. En 1940, *La civilisation des îles marquises* de Gérard Drioult est une suite de fiches mises « bout à bout, sans aucune tentative de synthèse ni de reconstruction ; un texte mort, épisodique, sans connexions internes. Des ossements, des pièces anatomiques, rangées, classées, étiquetées, mises en ordre, alors que nous attendions un corps vivant et organique »⁵⁰. On peut encore ajouter à ce large panorama des critiques celle de l'ouvrage de Jean Belin sur la logique de l'idée-force : « un gros paquet de fiches

43. Alfred Leroux, « Comment organiser les études historiques à Bordeaux », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1913, vol. 74, n° 1, p. 391.

44. George van Langenhove, « Alois Walde. *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1928, vol. 7, n° 4, p. 1507.

45. Auguste Jardé, « Heiman Knorringa. *Emporos, Data on Trade and Trader in Greek Literatur from Homer to Aristotle* », *Revue des études grecques*, 1929, t. 42, fasc. 195-196, p. 210.

46. Charles Verlinden, « Dopsch (Alfons). *Die Freien Marken in Deutschland* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1935, t. 14, fasc. 2, p. 514.

47. Paul Faider, « Kober (Alice E.). *The Use of Color Terms in the Greek Poets* », *Revue belge de philologie et d'histoire*, 1935, t. 14, fasc. 3, p. 880.

48. Georges Cirot, « A. Mez. *El Renacimiento del Islam* », *Bulletin hispanique*, 1937, t. 39, n° 3, p. 257.

49. Paul van de Woestijne, « J. Cousin. *Études sur Quintilien* [...] », *L'Antiquité classique*, 1938, t. 7, fasc. 1, p. 131.

50. Patrick O'Reilly, « Drioult Gérard. *La civilisation des îles Marquises* », *Journal de la Société des océanistes*, 1946, t. 2, n° 2, p. 257.

« mises bout à bout » qui rend « service aux historiens et aux philosophes qui trouveront dans son livre un matériel bien classé »⁵¹. Le manuel d'histoire de l'art d'Henry Balt est, lui aussi, brocardé en 1941 pour son manque d'esprit de synthèse mais surtout parce que l'auteur n'a pas su « sacrifier » une seule de ses fiches assemblées sans grande critique⁵².

L'affaire semble entendue. Difficile de se lancer dans une démarche dont le caractère infini témoigne de son impossibilité. La fiche est devenue un obstacle au développement de l'esprit de synthèse, à la mise en ordre, et à l'innovation. Une critique d'autant plus vive que l'on commence à avoir une vue plus claire des nombreux effets de cette accumulation sans fin des connaissances sur les facultés intellectuelles en général. Pourtant, le système perdure. Il bénéficie à la fois des avancées de la mécanographie et de l'enseignement qui est encore dispensé dans plusieurs disciplines universitaires. Lucien Febvre avait là encore vu juste en insistant sur cette caractéristique. Critiquant l'ouvrage du « ficheur » Henri Jassemmin sur l'histoire de la chambre des comptes de Paris, un chartiste assidu, désintéressé, volontaire et appliqué, méticuleux⁵³, Febvre préfère incriminer très directement certaines grandes écoles dans la diffusion et la « pédagogie » du système, en particulier l'École pratique des hautes études et l'École des chartes, « *Mater eruditionis* ». Pour Febvre : « [Jassemmin] n'est là qu'à titre d'exemple. À titre de victime aussi car il fait ce qu'on lui a appris à faire, hélas ! »⁵⁴

51. Jacques Leclercq, « Jean Belin. *La logique d'une idée-force. L'idée d'utilité sociale et la Révolution française (1789-1792)* » et « Jean Belin. *Les démarches de la pensée sociale d'après des textes inédits de la période révolutionnaire (1789-1792)* », *Revue néo-scholastique de philosophie*, 1940, 43^e année, n° 66, p. 201.

52. Violette Verhoogen, « Henry Balth. *Manuel d'histoire de l'art : l'Antiquité* », *L'Antiquité classique*, 1941, t. 10, fasc. 1, p. 203.

53. Henri Jassemmin a été formé à l'École des chartes à partir de 1914 et nommé aux Archives nationales en 1919. Dans l'hommage qui lui est destiné, quelques lignes abordent les méthodes du chartiste et son attrait pour les fiches : « Une fiche à "Bourbon (Jean de)". Une fiche à "clerc du roi". Une fiche à "nouveaux acquêts". Une fiche à "Troyes". Une fiche à "Bassonne (Jacques de)". Voilà le métier que, depuis seize ans, Jassemmin faisait avec une tranquille régularité, sans dédain » ; Jean Mallon, « Henri Jassemmin », *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1935, t. 96, p. 185.

54. Lucien Febvre, « Comptabilité et chambre des comptes », *Annales d'histoire économique et sociale*, 1934, n° 26, p. 153. Pour en savoir plus sur la polémique entre les deux hommes, on peut se reporter à l'analyse d'Étienne Anheim, « L'historiographie est-elle une forme d'histoire intellectuelle ? La controverse de 1934 entre Lucien Febvre et Henri Jassemmin », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2012/5, n° 59-4, pp. 105-130.

+++++

CHAPITRE IV
DE QUELQUES
« PATHOLOGIES »
LIÉES À UN EMPLOI
EXCESSIF DU SYSTÈME

+++++

+++++

CHAPITRE IV. DE QUELQUES « PATHOLOGIES » LIÉES À UN EMPLOI EXCESSIF DU SYSTÈME

+++++

La « culture » scientifique cherche depuis longtemps à se prémunir contre une vie sédentaire, l'extrême fatigue que l'on appelle au XIX^e siècle le « surmenage », mais aussi la mélancolie et tout ce qui viendrait encourager un tel sentiment d'inadaptation au monde et aux autres. Derrière les grands principes de la science qui ont été relayés et alimentés par les scientifiques eux-mêmes (rationalité, objectivité, impartialité, neutralité, universalité...), il faut prendre au sérieux cette attention toute particulière à la santé et mesurer, par exemple, l'importance des séjours en ville thermale, les longues balades qui scandent une journée passée à lire ou écrire, ou encore la prise répétée de certains reconstituants.

L'ouvrage de Tissot (1728-1797) sur la santé des gens de lettres donne de nombreuses informations sur les conditions de travail des savants de la fin du XVIII^e siècle. Le médecin suisse revient longuement sur les deux causes essentielles des maladies que sont le travail assidu de l'esprit et le repos continu du corps. Il faut à tout prix repenser l'union de l'âme et du corps en bannissant tout autant les longues stations assises à un bureau qui peuvent entraîner des problèmes au bas-ventre, que la lecture nocturne qui abîme les yeux. C'est à force de rester immobile que l'indolence arrive, que l'esprit s'émousse, que la mémoire s'affaiblit, et que l'on finit par devenir stupide. Un risque que le médecin italien Cesare Lombroso avec ses nouvelles hypothèses sur les marqueurs du génie est venu relancer à la fin du XIX^e siècle¹.

Ajoutons à ces risques physiques de l'activité scientifique depuis longtemps reconnus ce que Georges Gusdorf (1912-2000) nomma la pathologie de la maîtrise qui tient, du maître d'école au professeur d'université, au système de recrutement et de cooptation et qui se manifeste par un penchant pour l'autorité et le rejet du concurrent, en particulier lorsqu'il

1. Samuel Auguste André David Tissot, *De la santé des gens de lettres*, 1763 ; Cesare Lombroso, *L'homme de génie*, 1889. William Marx a récemment démontré comment le corps des savants avait été l'objet de nombreuses attentions, tant du point de vue de la nourriture que de la sexualité ; William Marx, *Vie du lettré*, Paris, Minuit, 2009.

s'agit d'un disciple qui est en passe de devenir « maître » à son tour². Une « maladie » qui n'est plus liée aux postures du corps et à une intense activité intellectuelle, mais à l'organisation institutionnelle qui entoure le « métier » de savant depuis le Moyen Âge.

La pratique du fichier a aussi eu des conséquences sur ce champ de l'« hygiène » du travail intellectuel. Comment éviter les jours de labeur excessif, le rebutage lié à toute activité répétitive, ou encore l'apathie qui est la perte de l'intérêt intellectuel et du désir d'apprendre ? Comment apprendre à prendre le temps et donc à réprimer « le désir d'aller vite »³ ? Comment maintenir l'organisme dans une bonne condition ? Quels sont les stimulants qui peuvent jouer un rôle sur le rendement, sur la mémorisation des informations ou encore sur la concentration ? Comment, surtout, se prémunir contre les effets morbides du principe du « cela peut toujours servir » qui est à la base de la composition d'un fichier, et qui rend difficile, voire impossible, la production d'une synthèse, d'une cohérence, ou encore d'une vision globalisante et unifiante du savoir produit ? L'historien des religions Robert Hertz (1881-1915) éprouva une telle sensation après avoir frénétiquement « fourragé » dans les livres de la British Library et récolté « de nombreuses notes, admirablement rédigées », puisqu'il ne réussit pas à donner une forme définitive à ses recherches, encore moins à limiter la fragmentation des savoirs qu'il avait lui-même encouragée avec son fichier. Comme le souligne Marcel Mauss :

Le poids de ce matériel et de ces idées pesa malheureusement sur les dernières années de Hertz. Le plan était trop grave et trop vaste [...]. Toutes les idées étaient là. Mais il recula devant l'ennui d'un long travail de rédaction et devant quelques difficultés théoriques qui nécessitaient un effort de méditation moins joyeux que le plaisir de la découverte [...]. Il eut un certain moment d'écoeurement.⁴

Cette situation, Mauss l'a connue également au début de sa carrière universitaire, alors qu'il rédigeait avec Henri Hubert son article fondateur sur le fonctionnement des sacrifices pour la revue *L'année sociologique*. Son oncle Émile Durkheim le supplia de « ne pas [se] noyer », de ne pas tomber

2. Georges Gusdorf, *Pourquoi des professeurs ? Pour une pédagogie de la pédagogie*, Paris, Payot, 1963, p. 133.

3. Guyot-Daubès, *Pour bien étudier. La méthode dans l'étude et dans le travail intellectuel*, Paris, Bibliothèque d'éducation attrayante, physique et intellectuelle, 1889, pp. 59-60.

4. Marcel Mauss, préface à Robert Hertz, « Le péché et l'expiation dans les sociétés primitives », *Revue de l'histoire des religions*, 1922, n° 86, pp. 3-4.

dans l'érudition vaine : « tous les faits, non seulement cela n'existe pas, mais cela n'a pas de sens »⁵. La curiosité ne suffit plus pour désigner le travail savant, ni le fait de collecter avec sérieux et esprit de méthode !

Les durkheimiens ne sont alors pas les seuls à lutter contre cette erreur de croire qu'un fichier puisse venir « doubler » exactement le réel. En effet, lorsqu'elle est mal maîtrisée, cette pratique traduit un véritable défaut d'expérience. Se joint encore un deuxième risque important. Loin de faciliter le travail de mémorisation des données, la mise en fiche accélérerait la perte progressive de cette faculté pourtant essentielle au savant en exercice. La troisième pathologie que l'on risque de rencontrer renvoie au défaut d'imagination propre au ficheur dont l'activité se résume pour beaucoup à collecter et mettre en ordre des détails insignifiants. Enfin, c'est le rapport au temps et la sensation progressive de sa perte qui ne cessent de s'accroître avec l'emploi du fichier. Les psychotechniciens des années 1930, particulièrement intéressés par ce problème, tenteront de le résoudre en développant une organisation rationnelle du travail de mise en fiche.

LE POUVOIR DE « DOUBLER » LE RÉEL

+++++

Prendre des notes sur tout, tout le temps, peut rapidement donner l'impression d'être au plus près de la réalité que l'on cherche à observer, qu'il serait même possible de reproduire le réel comme le cartographe, lui, a le fantasme de copier exactement le territoire avec une carte à l'échelle 1:1⁶.

Les dangers de croire à une telle duplication sont connus. Le premier est de ne plus rien y voir, d'être littéralement enlisé sous les détails et de passer son temps à classer, numéroter, étiqueter à l'image de ce savant de cabinet enfoui derrière sa paperasse et qui a perdu l'objectif principal de son enquête comme de ses réflexions. Un risque qui témoigne aussi du statut ambigu du détail chez les ficheurs, certes convaincus par son utilité, car il permet d'activer l'analyse, la mémoire d'une situation, ou encore la compréhension d'une totalité bien plus vaste en renversant des généralisations jugées abusives, mais celui-ci peut aussi rapidement évoluer et se

5. Émile Durkheim, *Lettres à Marcel Mauss*, Philippe Besnard, Marcel Fournier (éd.), Paris, PUF, 1998, p. 135.

6. Umberto Eco a démontré l'impossibilité d'une telle carte qui, sous l'idée d'exhaustivité, ne reproduit qu'imparfaitement le territoire, rendant impossible sa consultation globale, à moins de résider sur la portion du territoire correspondante ; Umberto Eco, « De l'impossibilité de construire la carte 1:1 de l'Empire », *Comment voyager avec un saumon*, Paris, Grasset, 1992, pp. 221-230.

transformer en un véritable écran qui empêche de tracer des liens entre les multiples notations figurant sur les fiches. C'est, par exemple, ce qui arrive au personnage de Fulgence Tapir en ouverture de *L'île des pingouins* d'Anatole France. Ce spécialiste en art, auteur des *Annales universelles de la peinture, de la sculpture et de l'architecture*, a son cabinet tapissé de boîtes dont les fiches sont classées alphabétiquement et par matières. Le jour où tout tombe suite à une « simple » recherche sur les progrès de l'art pingouin, Tapir se retrouve pris jusqu'aux genoux, et finit même par subir « une trombe effroyable de fiches » qui l'enveloppe « d'un tourbillon gigantesque »⁷. Mais en fait, et bien avant ce cataclysme final, Tapir s'était coupé du monde, de la vie, des autres et des choses dont il était, par ailleurs et grâce à son fichier, devenu un spécialiste reconnu. C'est, toutes proportions gardées, ce qui arriva également à Emil Forrer (1894-1986). Cet assyriologue et hittitologue rappelle en effet avoir « mis sur fiches », avant de quitter le lycée, tous les noms de lieux et toutes les dénominations ethniques et géographiques contenus dans les ouvrages de géographes et d'historiens grecs. C'est pourtant ce fichier qui l'induisit en erreur, lui laissant faussement croire qu'il pouvait exister une réelle proximité géographique entre des noms de villes ou de lieux-dits. Fréquemment, ce sont plusieurs centaines de kilomètres qui séparent des villes portant le même nom⁸. La leçon retenue par Forrer est simple : une fidèle transcription des objets, des faits, des pratiques, des lieux, des personnes qui composent la vie sociale et historique est impossible. Entre le réel et les éléments d'une construction intellectuelle, il y a toujours de l'incommensurable voire de l'incomparable.

À trop vouloir copier le réel, un autre risque se profile qui est la preuve, cette fois-ci, d'une inadaptation du savant à son monde. En effet, si le ficheur doit être capable d'empiler les lectures, il doit aussi être dans la capacité de trouver comment une fiche, aussi unique et singulière soit-elle, s'intègre dans une série plus vaste. La lutte à mener est contre l'égarément, la fuite, et finalement l'idée d'un monde qui serait constitué par des faits et des documents inépuisables. Le fichier ne peut pas relever uniquement de l'accumulation. Il s'agit plutôt d'une configuration active et évolutive dont les composantes, certes distinctes, finissent par produire un sens global par des relations complexes de généalogie, de complémentarité, ou encore d'explicitation mutuelle. Le savant doit pouvoir retrouver

7. Anatole France, *L'île des pingouins* [1908], in *Œuvres*, Paris, Gallimard, 1994 (coll. Pléiade), t. 4, pp. 9-10.

8. Emil Forrer, « La découverte de la Grèce mycénienne dans les textes cunéiformes de l'Empire hittite », *Revue des études grecques*, 1930, t. 43, fasc. 202, pp. 279-294.

ses fiches mais peut-être surtout retrouver le parcours de la documentation qui l'a mené à écrire cette fiche, et à la placer à tel ou tel endroit de son fichier, et pas à un autre⁹.

LA PERTE DE LA MEMORIA

+++++

Avec l'usage du fichier, les savants du XIX^e siècle entrent dans un monde fait de mémoires externes, de procédures de recherche pertinentes et surtout plus rapides qu'auparavant. Ils expérimentent ce qu'une mémoire de type associatif, « interconnecté » dirait-on aujourd'hui, peut produire sur la pensée. Il n'est donc pas étonnant que ce soit durant ce XIX^e siècle que l'on ait intensément réfléchi sur la pertinence des exercices mentaux capables de développer sans fin la mémorisation, y compris dans le cas de ce que les professionnels de la mnémotechnie appellent la mémoire spécialisée – celle des savants – qui doit être tout à la fois analytique, synthétique, encyclopédique et coordinatrice. Les observations cliniques du D^r Édouard Toulouse (1865-1947) sur Zola en 1896 illustrent sans doute le mieux l'importance que l'on donne alors au fait de posséder une bonne mémoire, qu'elle soit passive ou volontaire, automatique ou le résultat d'un effort personnel acharné. Cette faculté se travaille, et l'histoire de Zola en est l'exemple parfait. Peu développée chez lui comme le prouvent son inaptitude pour les langues et l'orthographe, ainsi que sa difficulté à comprendre des textes abstraits, il réussit pourtant à pallier ses difficultés par un système de notations qui ravive chez lui certains souvenirs utiles pour la composition de ses romans¹⁰.

Nombreux sont alors les fumeurs qui pensent que la prise de notes et l'écriture sur fiches permettent de retenir infiniment de choses. Une mémorisation qui s'amplifie également grâce à la relecture régulière des fiches. Beaucoup d'autres, au contraire, ne voient pas dans le système cette libération et préfèrent se lamenter des dommages irréversibles que la mise en fiche produit sur la mémoire. En rendant les savoirs concrets, visibles, accessibles d'un coup de main, le système de la fiche facilite l'oubli, encourage l'amnésie. Il n'est plus nécessaire d'exercer sa mémoire

9. Christian Jacob, « Rassembler la mémoire. Réflexions sur l'histoire des bibliothèques », *Diogène*, 2001/4, n° 196, pp. 53-76.

10. Édouard Toulouse, *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie. Introduction générale. Émile Zola*, Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, pp. 195-196.

puisque désormais, et grâce à une série de signes particuliers comme l'emploi d'une couleur ou l'organisation spatiale de la fiche, tout est fait pour soulager le savant de ce travail de mémorisation, au point de le rendre totalement inutile. Il devient plus important de se rappeler le lieu de stockage de l'information que l'information elle-même.

UN DÉFAUT CRIANT D'IMAGINATION

+++++

Mémoire défaillante, synthèse impossible, enfouissement sous des détails insignifiants, incapacité à les relier... les opposants au système blâment plus particulièrement sa mécanique – son infrastructure – en montrant comment celle-ci inhibe la faculté d'imagination de l'utilisateur. Un défaut que la fiche partage de manière générale avec l'écrit qui a tendance à fixer, figer l'imagination et donc l'innovation.

L'ethnologue et folkloriste Arnold van Gennep (1873-1957), non sans humour, chercha à mettre en perspective dans *Les demi-savants* ce défaut de l'imagination propre aux ficheurs en retraçant l'histoire d'un jeune ethnologue qui décide de relever tout ce qui se rapporte au mauvais œil dans la littérature française, dans l'Antiquité classique, puis dans d'innombrables commentaires¹¹. Après avoir dépouillé l'ensemble des données disponibles sur le sujet, ce passionné reprit une à une ses fiches bibliographiques, se procurant « avec rage » et sérieux des extraits de revues ou des coupures de presse, finissant par produire plus de 12 millions de notes... Après avoir étudié les littératures hongroise, finnoise, basque, albanaise, et loin d'avoir fini sa recherche, l'ethnologue compulsait les recueils de voyage, les relations de missionnaires, les monographies, les revues ethnographiques. C'est à ce moment, aussi, qu'il s'enquiert de

11. Le folkloriste est longuement revenu sur les travers de certaines méthodes, dont l'évolutionnisme, inventant sous la forme de pastiches plusieurs parcours de recherche qui se sont souvent perdus dans les méandres du savoir académique. C'est le cas du cardinal Brunet qui jeta les bases de la syntactologie expérimentale, du sergent Fourrié qui s'est plongé dans le déchiffrement de 24 langues inconnues, de Charles-Auguste Petitpoids, auteur de 49 articles de revues et de 225 notes sur la parthénogenèse humaine, de Désiré Pépin, jeune explorateur assidu et expert dans la mesure des faces de crânes « plus ou moins entiers », ou encore de l'archéologue Abdallah Senoufo, professeur d'épigraphie comparée à l'université des États-Unis du Tchad, seul savant qui comprend le français d'autrefois et les dialectes divers des anciennes provinces de France. Van Gennep évoque aussi le cas du D^r Pantaleone qui ficha 38 millions d'habitants, et celui du plus grand de tous les savants, Abraxas, véritable « homme à idées ». Un savant chimérique qui est tout à la fois professeur de botanique, de conchyliologie, de mythologie scandinave, de musique sacrée et de sociologie ; Arnold van Gennep, *Les demi-savants*, Paris, Mercure de France, 1911.

la bonne méthode à suivre auprès de son maître, se demandant s'il faut donner à voir et à lire tous les documents *in extenso* ou bien écrire un commentaire et se contenter de résumer l'ensemble : « dois-je publier ces documents en entier ou fragmentairement dans leur texte original ? »¹². La réponse le poussa à entamer un nouveau programme de recherche : reprendre chacune de ces fiches pour les annoter « la plume à la main [...] Il y mit environ douze ans »¹³.

Bien qu'imaginée par van Gennepe, cette histoire se nourrit d'une grande partie des discussions qui accusent alors les ficheurs de ne jamais produire du neuf¹⁴. Cette critique se généralise dans la seconde moitié du xx^e siècle, à un moment où l'on tente de ressaisir ce qui fait l'esprit génial ou supérieurement intelligent en insistant d'abord sur cette capacité à l'originalité, à voir mieux et autrement les choses, et surtout à ne pas faire ou refaire ce qui a été fait avant lui. De ce point de vue, le ficheur qui passe son temps à recueillir des éléments que d'autres avant lui avaient déjà élaborés ou trouvés n'est en rien original ! Un travail qui ne vise pas l'intérêt – encore moins le plaisir – mais la science pour elle-même. Une science « pure », objective, rationnelle.

Le domaine de l'analyse littéraire semble avoir été particulièrement touché par cette question. Quelle méthode adopter pour lire, au mieux, une œuvre de littérature ? Est-ce la critique des sources et la biographie de l'auteur qui permettent d'authentifier une œuvre, ou la passion du texte, l'émotion que produit la lecture ? Le plaisir du texte ou l'exégèse ? Largement brocardé dans *L'esprit de la nouvelle Sorbonne* en 1911, le critique et historien de la littérature Gustave Lanson (1857-1934) dut se défendre à plusieurs reprises de son usage des fiches, comme dans ce texte de méthode, démontrant que le fichage – contrairement à ce que l'on croit – favorise en fait grandement l'imagination de l'historien :

Un certain nombre de critiques littéraires redoutent que la méthode n'étouffe le génie, et s'échauffent là-dessus comme s'ils y avaient un intérêt personnel. Ils dénoncent le labeur mécanique des fiches, l'érudition stérile. Ils veulent des idées.

12. *Ibid.*, p. 109.

13. *Ibid.*

14. C'est ce qui est rappelé par Joseph Vendryes dans sa critique du livre de Bertie George Charles, *Old Norse Relations with Wales* en 1934. L'auteur « a fait de la question un tour complet, il en donne un exposé compact et touffu, mais dont il n'apparaît pas qu'elle sorte renouvelée » ; *Revue celtique*, 1934, p. 319.

Qu'ils se rassurent. L'érudition n'est pas un but : c'est un moyen. Les fiches sont des instruments pour l'extension de la connaissance, des assurances contre l'inexactitude de la mémoire ; leur but est au-delà d'elles-mêmes. Aucune méthode n'autorise le labeur mécanique, et il n'y en a pas une qui ne vaille à proportion de l'intelligence de l'ouvrier.¹⁵

C'est devant une critique du même genre que Roland Barthes (1915-1980) dut se positionner, évoquant à son tour le fichier comme une machine à penser et à imaginer. Loin d'être une passion stérile et malade qui empêcherait le savant de faire son « œuvre », la fiche est à la base de tout travail d'écriture¹⁶. C'est même pour Barthes le fichier qui finit par faire œuvre. Il est ce texte immense, sans contours définis, toujours inachevé qui contient des passages, des moments, des mots qui, rappelle le sémiologue, ont eu à un moment le pouvoir de l'exalter¹⁷. Ce « fichier-œuvre » fut en partie exposé en 2002 à Beaubourg. Un choix scénographique qui fut également choisi en 2013 lors d'une exposition sur Guy Debord (1931-1994) à la Bibliothèque nationale. Là, ce sont plus de 600 fiches (sur les 1 400 qui composent son fonds d'archives) qui ont été présentées dans le but de souligner leur fonction dans l'imagination de l'écrivain. Ces fiches de citations, constituées depuis les années 1950, ont permis à Debord de perfectionner sa stratégie du détournement qui consiste à réemployer certains extraits dans un contexte totalement différent. Des fiches, comme

15. Gustave Lanson, « Histoire littéraire », in Benjamin Baillaud, Léon Bertrand, Louis Blaringhem et al. (dir.), *De la méthode dans les sciences*, Paris, Librairie Félix Alcan, 1919, p. 258. Claude Pichois, en 1964, a lui aussi répondu à des attaques sur sa conception de l'histoire littéraire devant le congrès de l'Association internationale des études françaises. Il se présente en « bouc émissaire chargé des péchés de l'historicisme ». On l'accuse d'être aveugle aux qualités littéraires des œuvres. Il proteste et rappelle que « les fiches n'étouffent plus le goût » ; Claude Pichois, « L'histoire littéraire traditionnelle », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 1964, n° 16, p. 111.

16. *Roland Barthes par Roland Barthes*, Paris, Seuil, 1973 (coll. Écrivains de toujours). Dans la parodie de Burnier et Rambaud, il est possible de trouver d'autres indications concernant ce travail sur fiches : « Chaque hiver, je ramasse mes fiches (comme on dit "ramasser les cartes"), je les bats, je les titre, je les numérote et je les colle sur mon "fichier" » ; Michel-Antoine Burnier, Patrick Rambaud, *Le Roland-Barthes sans peine*, Paris, Baland, 1978.

17. Antoine Compagnon évoque cette véritable « discipline » du fichier de Roland Barthes. Après avoir pris des notes dans son carnet qu'il transformait dans la foulée en fiches, « il classait et reclassait ses fiches jusqu'à trouver le bon ordre ; puis il rédigeait son manuscrit autour de ses fiches ». Une méthode qui devait lui éviter les pannes d'écriture ; Antoine Compagnon, *L'âge des lettres*, Paris, Gallimard, 2015 (coll. Blanche), p. 84.

le précise encore le catalogue de l'exposition, « d'où tout émane et où tout revient »¹⁸.

ADAPTER SON RYTHME POUR NE PLUS PERDRE SON TEMPS

+++++

C'est avec la psychotechnie, nouvelle perspective de la psychologie qui s'occupe de mesurer les effets de la rationalisation du travail sur les aptitudes mentales des travailleurs – y compris des travailleurs intellectuels –, que des solutions scientifiques sont avancées pour essayer de lutter contre la monotonie de ce labeur répétitif du fichage et son principal corollaire, à savoir la diminution du rendement¹⁹.

À l'instar des papetiers et des fabricants de mobilier, comme Borgeaud, les psychotechniciens insistent sur l'importance d'une atmosphère de travail favorable. Il faut mettre en avant les possibilités de créer, d'imaginer et de proposer régulièrement aux ficheurs professionnels de nouvelles manières de classer ou de catégoriser leurs thèmes. Il faut également trouver un rythme de travail adapté, ni trop lent, ni trop rapide. Dans les deux cas, celui-ci risquerait de produire de la fatigue qu'il faut à tout prix éviter. C'est la perte de temps qui préoccupe ces professionnels de la rationalisation. Un temps qui échappe toujours pour finir une œuvre. Calcul à la main, Guyot-Daubès rappelle par exemple que 30 000 heures sont nécessaires pour mener un enfant vers le baccalauréat, mais que 1/10 de ce temps est passé, et perdu, à tourner les pages d'un dictionnaire. Ne peut-on pas aller plus vite²⁰ ? Ce point inquiète d'autant plus que les mécanismes socio-temporels qui règlent la vie des savants se modifient

18. Sur cette stratégie développée par Debord, voir l'article d'Emmanuel Guy et de Laurence Le Bras, « Les fiches de lectures de Guy Debord », *Revue de la BnF*, 2-2012, n° 41, pp. 30-35. Pour comprendre la place de la fiche dans le développement ou non de l'imagination des savants comme des écrivains, on peut se reporter au catalogue de l'exposition qui eut lieu en 2013 sous l'égide de la fondation Marbach : Heike Gfereis, Ellen Strittmatter, *Zettelkästen. Maschinen der Phantasie*, Marbach am Neckar, Marbach Deutsche Schillerges, 2013.

19. Sur ce point, on peut citer l'article de Robert N. McMurry, "Efficiency, work-satisfaction and neurotic tendency", *Personnal Journal*, 1932, vol. 11, pp. 201-210. L'auteur analyse le développement de la fatigue, des irritations et de la monotonie éprouvées lors de l'exercice de fonctions répétitives du fichage sur les employés de banque de Chicago. On peut encore citer les travaux expérimentaux d'Heinrich Düker sur la différence, pour un même travail intellectuel, entre un rythme choisi librement et un rythme imposé automatiquement. Enfin, l'on se référera principalement à l'article d'Aladar Rabofsky, « Zur Psychotechnik der Kartei », *Industrielle Psychotechnik*, 1932, IX, 11-12, pp. 321-343. En effet, l'auteur développe une première réflexion d'envergure sur la question du rythme, ainsi que sur les effets du classement horizontal et vertical, sur la psychologie des ficheurs.

20. Guyot-Daubès, *Pour bien étudier...*, op. cit., p. 168.

largement à la fin du XIX^e siècle. De nouvelles contraintes voient le jour, celles que le savant s'impose personnellement, mais aussi celles que les institutions académiques lui imposent avec de plus en plus de fermeté. Il n'est plus possible, y compris dans les activités d'érudition et de savoir, de perdre son temps *sine fructu*²¹. Peut-on encore passer sa vie entière à recueillir des données sur un thème particulier sans rien produire ? Ou produire quelque chose sans vie, sans force, sans intérêt qui achève de couper le savant du monde qui l'entoure. Il est douloureux d'écrire, beaucoup moins de copier...

Les nombreuses observations sur les ficheurs professionnels que les psychotechniciens publient tout au long des années 1930 dessinent un véritable tableau des nombreuses qualités qu'il est nécessaire de posséder pour supporter et s'épanouir dans ce type d'activité. Comme le préconise aussi Paul Otlet dans son *Traité de la documentation* (1934), le ficheur doit au moins être persévérant, tolérant, ordonné, enthousiaste. Mais le vrai « fichiste » se doit de maîtriser les règles d'organisation et la technique de maniement du fichier. Il doit posséder une bonne mémoire pour se souvenir de l'emplacement des fiches. Il doit être rapide, sérieux et fiable, faire un travail propre. Dans son exactitude, il doit aussi prendre plaisir à l'entretien du dispositif. Sa capacité d'adaptation sera d'autant plus appréciée qu'il aura un certain sens de l'ordre et une concentration à toute épreuve. L'idéal serait aussi qu'il ait une capacité à la subordination, acceptant sans rechigner les conseils qui lui seront donnés pour amplifier son travail.

21. Voir Jean-François Bert, « Des papiers ordinaires de savant », *Qu'est-ce qu'une archive de chercheur ?*, Marseille, OpenEdition Press, 2014. [En ligne] < <http://books.openedition.org/oep/724#tocfrom1n3> >.

+++++

CHAPITRE V
LES FICHES ONT-
ELLES DISPARU ?

+++++

+++++

CHAPITRE V. LES FICHES ONT-ELLES DISPARU ?

+++++

Il est certain que les principales critiques de la fiche comme système vain d'accumulation des données reposent en grande partie sur une vision sceptique du savoir pour le savoir. Cette opération de mise en boîte ne finit par produire que des gloses, des commentaires ou des citations qui finalement viennent embrouiller le développement du véritable travail de réflexion et de critique à la base de tout exercice sérieux de recherche. Une évolution que Lucien Febvre attendait avec impatience depuis le milieu des années 1920 :

Il est des historiens qui commencent à s'éveiller à une conception nouvelle de leur travail. Une génération ou deux : le vieux monsieur dans son fauteuil, derrière ses fichiers strictement réservés à son usage personnel et aussi jalousement gardés contre les convoitises rivales qu'un portefeuille dans un coffre-fort – le vieux monsieur d'Anatole France et de tant d'autres aura terminé sa vie falote. Il aura fait place au chef d'équipe, alerte et mobile, qui, nourri d'une forte culture, ayant été dressé à chercher dans l'histoire des éléments de solution pour les grands problèmes que la vie, chaque jour, pose aux sociétés et aux civilisations, saura tracer les cadres d'une enquête, poser correctement les questions, indiquer précisément les sources d'information et, ceci fait, évaluer la dépense, régler la rotation des appareils, fixer le nombre des équipiers et lancer son monde à la quête de l'inconnu.¹

Peut-on raisonnablement parler à partir des années 1950 de la « fine » du fichier, de cette pratique qui s'est largement et transversalement diffusée depuis la fin du xvii^e siècle au point d'avoir été considérée comme une excroissance matérielle et mémorielle de l'esprit et parfois du corps même du savant ? Ne s'agit-il pas plutôt d'un nouvel épisode de cette histoire, déjà

1. Lucien Febvre, « Vers une autre histoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 1949, n° 58, pp. 225-247, repris dans *Combats pour l'histoire*, Paris, Armand Colin, 1953, pp. 426-427.

longue, de la fiche savante dans lequel, cette fois-ci, le système s'adapte à une profonde recomposition du jeu des frontières disciplinaires avec, entre autres, la création de nouvelles institutions de recherche comme le CNRS (dans sa première version en 1939), mais aussi l'arrivée d'une nouvelle génération de chercheurs ouverts à des « méthodes » nouvelles, au travail collectif et à l'interdisciplinarité². Si ce moment des années 1950 nous importe plus particulièrement ici, c'est qu'il voit surtout se transformer profondément la technique de la mécanographie. Les trieuses, perforatrices et autres systèmes mécaniques, élaborés par Herman Hollerith dans les dernières années du XIX^e siècle pour gérer les besoins du recensement de la population américaine, disposent désormais de nouvelles possibilités combinatoires. Nombreux sont les chercheurs qui acceptent de se tourner vers ces « machines » à compter, perforer, trier, ou écrire... Machines beaucoup plus perfectionnées qui, en retour, les obligent à maîtriser bien plus intensément la question de la documentation et, en particulier, sa nécessaire réduction. Il n'est en effet plus question de conserver dans son fichier la totalité des informations récoltées, mais au contraire de trouver comment élaguer et trier cette masse documentaire par la mise en place de procédures intelligentes et par des procédés techniques dont le but serait au final de lire pour le chercheur, mais aussi de conserver et de présenter ce qui lui sera finalement utile pour la suite. Reste à savoir si la machine sait mieux raisonner que l'esprit humain, surtout dans le cas de la sélection de la documentation³ ?

Cette question est clairement posée lors du Salon de l'équipement international de bureau de 1960⁴. En classant plus de 2 000 fiches de 80 colonnes à la minute, la trieuse IBM 084 semble parfaitement remplir ce rôle. Les fiches sont d'ailleurs toujours dans un format « de poche ». Cependant, et comme pour l'adoption, difficile, du format international des fiches catalographiques à la fin du XIX^e siècle, l'idée des 80 colonnes fait l'objet d'âpres discussions. L'historien François Furet (1927-1997) rappelle, par exemple, que de telles cartes perforées demandent d'établir une grille chiffrée qui tienne dans l'espace de la fiche. Une limitation dans le

2. De nouveaux vocables se créent aussi. On parle de « psychologie sociale », de « sociolinguistique », de « géographie humaine », d'« anthropologie sociale et culturelle ». Les rapports entre sciences sociales et sciences naturelles sont largement repensés. La biologie et la physiologie sont indispensables aux démographes. La botanique, la zoologie, ou encore la minéralogie, aux ethnologues.

3. Cette idée qui traverse l'après-guerre vient d'être largement exposée dans Judy L. Klein, Rebecca Lemov et al., *Quand la raison faillit perdre l'esprit. La rationalité mise à l'épreuve de la guerre froide*, Jean-François Caro (trad.), Bruxelles, Zones sensibles, 2015.

4. H. Laubignat, « Le XI^e Salon de l'équipement international de bureau », *La revue administrative*, septembre-octobre 1960, 13^e année, n^o 77, pp. 557-566.

nombre possible de colonnes qui est encore plus perceptible dans le cas d'une approche en termes d'histoire sociale : « la seule indication professionnelle, pour un seul individu, en exigera au moins 10, et sans doute sensiblement plus si l'on veut, à l'intérieur des grands secteurs de l'activité économique, et sociale, retrouver l'immense éventail de toutes les professions »⁵. André Jeannet soulignera, lui aussi, que ces 80 colonnes sont insuffisantes pour décrire l'ensemble d'un dossier, en particulier archéologique, et ce même si la pratique consiste, comme avec l'aide du Selectri, appareil utilisé par le Centre d'ethnologie sociale et de psychosociologie dès 1962, à perforer mécaniquement les cartes pour établir des statistiques⁶. La perforation (ronde ou ovale) rend possible le triage des cartes que l'on traverse à l'aide d'une broche. Seules les cartes choisies glissent en fonction de la forme de la perforation (fig. 20).

Figure 20 – Perforateur de cartes Selectri



Source : Collections Universcience, 2016.

5. Adeline Daumard, François Furet, « Méthodes de l'histoire sociale : les archives notariales et la mécanographie », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1959, 14^e année, n° 4, p. 690.
6. André Jeannet, « Archéologie et informatique », *Bulletin de la Société préhistorique française. Comptes rendus des séances mensuelles*, 1970, t. 67, n° 4, p. 125.

En 1964, à la foire de printemps de Leipzig, Joannès Bernelin espère enfin qu'avec la Soemstron 381, il sera possible de généraliser ce type de système qui « a pour lui la légèreté, la souplesse, le silence, une très grande variété d'applications »⁷ et qui répond à trois complications posées par la boîte à fiches. La machine obtient en effet une capacité maximale de rangement dans un minimum de place. Elle propose une manipulation toujours plus aisée des documents ainsi, surtout, qu'un début d'automatisation dans le repérage des informations. C'est ce dernier point, comme le rappelle Pierre Gousset, qui peut avoir les plus grandes répercussions sur les manières de faire de la recherche. La fiche mécanographique constituant alors « le seul moyen de rendre utilisable l'énorme masse de la production intellectuelle moderne »⁸.

Il n'est alors pas rare de trouver sous la plume de savants que le système de la fiche, du moins avec ses dernières innovations, pourrait résoudre le problème de l'hétérogénéité des méthodes en sciences humaines et sociales. Jean Viet, dans son important rapport sur les sciences de l'homme en France, publié en 1966, relève par exemple que l'avantage des calculateurs mais aussi des autres machines du même genre est de se situer à la frontière entre le laboratoire et le terrain, le réel (multiple) et son inscription :

Ne trouvant place ni sur le terrain, ni en laboratoire, l'ordinateur assure le contact avec le réel par la masse des informations qu'il traite et, tout à la fois, il permet d'actionner et de contrôler les variables constituant le modèle construit après ce même réel.⁹

Un sentiment largement partagé. C'est le cas de l'historien Michel Perronet qui défend la nécessaire actualisation du fichage pour les études biographiques. L'emploi des cartes répond à des besoins urgents car elles mettent à disposition de l'historien des faits précis concernant les individus, qu'il s'agisse de la date de naissance, du milieu d'origine, de la formation intellectuelle, de la vie familiale, de la fortune et des appartenances

7. Joannès Bernelin, « Visite à la section "mécanographie" de la foire de printemps de Leipzig », *La revue administrative*, mars-avril 1964, 17^e année, n° 98, pp. 199-202.
8. Pierre Gousset, « Contre l'invasion documentaire, une seule arme : la mécanisation. Les nouvelles techniques rénoveront-elles aussi le travail de juriste ? L'âge du papier », *La revue administrative*, juillet-août 1955, 8^e année, n° 46, p. 455.
9. Jean Viet, *Les sciences de l'homme en France. Tendances et organisation de la recherche*, Paris : La Haye, Mouton et C^o, 1966, p. 162.

tant religieuses que politiques des personnes. Autant d'informations que l'on peut placer sur une fiche de format 200 × 125 mm, en les codant :

La fiche biographique, dont nous venons de présenter un modèle susceptible de rectification et d'amélioration, permet de remédier aux défauts signalés dans la littérature biographique ; elle est strictement programmée ; le chercheur sait donc ce qu'il peut y trouver, aussi bien que ce qu'il ne peut pas y trouver.¹⁰

Les sociologues Roland Devauges et Jacques Jenny, deux ans auparavant, avaient également pu souligner l'intérêt de ces fiches perforées par caractéristiques, et de la motorisation progressive de l'information pour élaborer de nouvelles enquêtes par questionnaires. Couramment utilisée dans le champ de la documentation, cette méthode doit désormais trouver sa place « dans certains domaines de la recherche empirique »¹¹. La même année, ce sont les archéologues qui décident d'employer cette logique à grande échelle :

un seul type de fiches pour tous les renseignements archéologiques ou historiques, matériels ou non, isolés de leur contenu ou en place, anciens ou actuels.¹²

Mais encore une fois, ce système nécessite de penser suffisamment en amont les différentes perforations de la carte, et donc les branchements possibles. Coder l'information reste un problème, en particulier pour les disciplines comme la sociologie ou l'ethnologie qui s'interrogent sur des vies d'individus, pris isolément ou en groupe. Des vies ponctuées d'événements qu'il est difficile de résoudre en une perforation, qu'elle soit ronde ou ovale.

10. Michel Peronnet, « Pour un renouveau des études biographiques », in *Actes du 91^e congrès national des sociétés savantes*, Rennes, 1966, p. 14.

11. Roland Devauges, Jacques Jenny, « Les fiches perforées "par caractéristique" et leur application aux enquêtes par questionnaire », *Revue française de sociologie*, octobre-décembre 1964, p. 416.

12. Raymond Chevallier, Max Guy, « Un avant-projet de carte archéologique systématique », *Actes du 89^e congrès national des sociétés savantes*, Lyon, 1964, pp. 209-210. Dans *Le calcul et la raison. Essais sur la formalisation du discours savant* (Paris, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1991), Jean-Claude Gardin retrace la manière dont les écrits de l'archéologie ont été impactés, épistémologiquement, par l'introduction de la mécanographie, des trieuses et des calculateurs : « les méthodes dites de l'analyse des données étaient en plein essor, les programmes correspondants se multipliaient, et l'on ne compte bientôt plus le nombre des applications de cet ordre dans les sciences de l'homme. L'archéologie avait, dans ce concert, une voix forte en raison de son avance relative en la matière, comme aussi de son goût forcé pour les classifications [...] » (p. 22).

D'ailleurs, lorsque l'ethnographie se saisira des nouvelles potentialités de la mécanographie, ce sera d'abord pour repenser les réseaux de parenté que Claude Lévi-Strauss (1908-2009) avait formalisés en couplant dans l'un des chapitres des *Structures élémentaires de la parenté* (1949) observation anthropologique et modélisation mathématique¹³. Comme le précise Michèle Kourganoff, l'ethnologue a désormais la possibilité avec ces nouvelles cartes de distinguer trois types de questionnements concernant les parentés¹⁴. En premier, une approche « signalétique » sur les institutions, réseaux et groupements qui s'occupe de décrire la vie du groupe. Ensuite, une lecture « tabulaire » des liens de parenté, qui reconstitue l'espace familial. Enfin, une fiche « descriptive » sur les « relations de parenté et de voisinage » qui sert à faire état des événements observés mais aussi à apprécier la vitalité des liens familiaux. À ces trois niveaux qu'il devient possible de coder en 80 colonnes, on peut encore ajouter, en vue d'une parfaite exhaustivité, une fiche individuelle qui « comprend l'ensemble des renseignements concernant les deux conjoints [...], quelques notations à propos des enfants du couple [...] »¹⁵. Une fiche qui se distingue des autres par sa concision. Le système peut, en fonction, être encore complété par des fiches concernant l'exploitation agricole et le commerce, l'artisanat et l'étude de la consommation, l'habitat et les habitudes alimentaires... Des fiches, aussi, sur les rôles sociaux, les pratiques religieuses, la description du milieu naturel... tout ce qui pourrait être utile finalement à la rédaction d'une monographie.

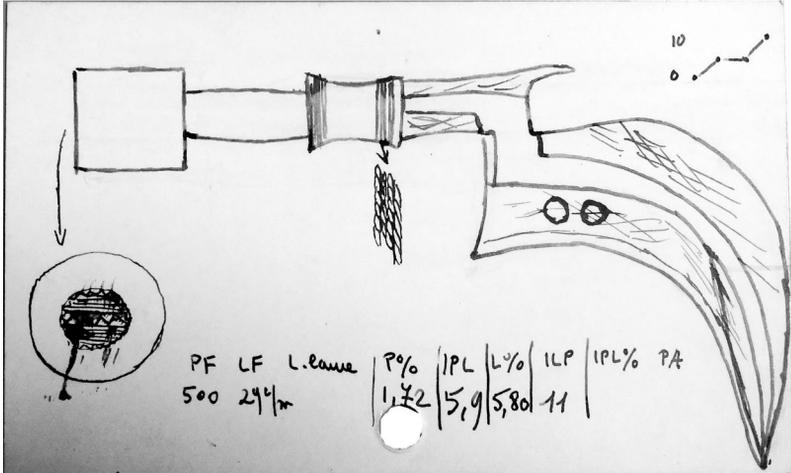
Avec ce système de perforation marginale qui permet un triage rapide, par aiguille, les fiches ne sont plus seulement des instruments de gestion de l'information mais de véritables instruments scientifiques dont le but est de proposer une nouvelle intelligence du monde en croisant différents types d'informations. C'est sans doute André Leroi-Gourhan (1911-1986) qui, le premier, releva dans le second tome du *Geste et la parole* la nature exacte de ce changement sur la manière de penser. Il venait de faire un usage abondant de ce type de fiche à perforation dans ses travaux

13. Lévi-Strauss travailla avec plusieurs mathématiciens, dont Henri Cartan et André Weil avec qui, en appendice des *Structures élémentaires de la parenté*, il dégaga l'existence d'une structure de groupe qui rend compréhensible le partage des ménages permis et défendus. À relire la correspondance échangée entre l'anthropologue et ses parents, on apprend qu'il démarre ce travail durant l'année 1941 dans le but d'étudier : « les possibilités d'application de la logique mathématique [...] à l'étude des systèmes primitifs de parenté » ; Claude Lévi-Strauss, « *Chers tous deux* ». *Lettres à ses parents. 1931-1942*, Paris, Seuil, 2015, p. 397.

14. Michèle Kourganoff, « Instruments d'enquête utilisés pour les études sur le terrain », *Revue française de sociologie*, 1965, 6-1, pp. 136-147. Notons qu'un exemple de ces fiches est donné p. 144 de l'article.

15. *Ibid.*, p. 141.

Figure 21 – Recto d'une fiche d'André Leroi-Gourhan consacrée à un « couteau de chef » acheté en 1931



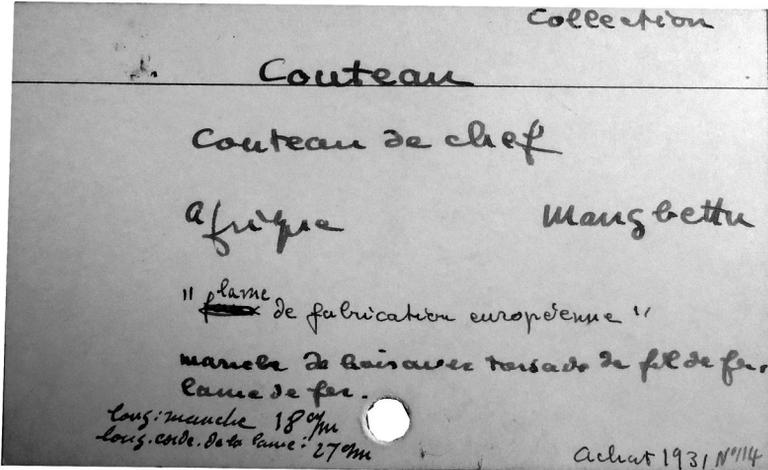
Source : Photo © Philippe Soulier / archives Leroi-Gourhan.

d'archéologie¹⁶. Une pratique qu'il explique dans le documentaire *Des bisons, des chevaux et des singes*, démonstrations à l'appui, en maniant les fiches sur lesquelles il inventoria les sujets peints de plus de 70 grottes préhistoriques à partir de l'enregistrement de leur disposition topographique. À perforation marginale, ce fichier fonctionne à partir d'un double code. Géographique, en premier, pour les sites eux-mêmes (codé par une lettre). Thématique, ensuite, pour distinguer les sujets, en particulier les différentes formes peintes (codé par un numéro). C'est en croisant la topographie et les sujets, que Leroi-Gourhan peut démontrer qu'un lien existe entre les formes peintes et leur disposition dans la grotte. Les bovidés sont à 90 % dans les parties centrales, alors que le rhinocéros ou l'homme, des formes plus rares, sont dans des parties profondes ou dans des cavités difficilement accessibles¹⁷. Si Leroi-Gourhan adopta aussi facilement durant les années 1950 les avancées de la mécanographie, c'est qu'il avait

16. « Mécanique ou électronique le principe du fichier à perforation reste le même : les données y sont converties par un code à deux termes, l'un négatif (perforation nulle), l'autre positif (perforation ouverte) et l'appareil de triage sépare les fiches suivant les questions posées pour ne livrer que celles dont la réponse est affirmative » ; André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole II*, Paris, Albin Michel, 1964, p. 74.

17. *Id.*, *Des bisons, des chevaux et des singes*, 19 avril 1970, 51 min. La présentation du fichier de Leroi-Gourhan se situe entre la 11^e et la 19^e minute du documentaire qu'il est possible de voir sur le site de l'INA. [En ligne] < <https://www.ina.fr/video/CPF86605025> >.

Figure 22 – Verso d'une fiche d'André Leroi-Gourhan consacrée à un « couteau de chef » acheté en 1931



Source : Photo © Philippe Soulier / archives Leroi-Gourhan.

pu en vérifier l'intérêt dans les années 1930, composant plusieurs fichiers lors d'un premier séjour de recherche au Japon (fig. 21 à 23). Dans sa correspondance avec l'historien des arts de l'Asie orientale Jean Buhot (1885-1952), il décrit les effets de cette accumulation progressive sur son travail et l'élaboration de certaines hypothèses inédites. Partant de 400 photographies, le 18 septembre 1937, sur lesquelles il décide d'attacher une feuille transparente pour y porter certains détails importants, Leroi-Gourhan en arrive le 7 décembre 1938 à 6 000 fiches rien que sur la civilisation matérielle. Ce seront ensuite 9 tiroirs, soit 18 000 dessins. Une telle accumulation lui pose rapidement le problème du repérage de ces fiches qui sont par ailleurs hétérogènes (dessins annotés, notes, index...) : « les divisions sont de ce genre : cuisine, pêche, portage humain, portage animal, mobilier, etc. assez étroites pour trouver rapidement la place du document »¹⁸. C'est d'ailleurs le nombre de fiches qui implique le choix d'une nouvelle subdivision. À partir de cinq, Leroi-Gourhan forge une nouvelle entrée dans son index et en profite immédiatement pour créer de nouvelles possibilités d'associations : « il suffira de suivre les pistes et de marquer les carrefours »¹⁹. Ce premier fichier lui donne aussi l'occasion de

18. *Id.*, *Pages oubliées sur le Japon*, Grenoble, Jérôme Millon, 2004, p. 19.

19. *Ibid.*, p. 112.

« souder » et de « cristalliser » sa réflexion, et ce même s'il n'est pas dupe du fait qu'il conditionne également sa manière de penser. Accumuler sans fin des détails de la vie sociale, est-ce cela le rôle de l'ethnologue ? Peut-il se réduire à être « une machine à enregistrer, additionner et conclure » ? Et est-ce d'ailleurs cela faire du travail sérieux²⁰ ?

Figure 23 – Exemple de casier, intitulé « Corps-Parure », avec ses sous-catégories (défensive, urbanisme, techniques du corps, comportement, sépulture, reliques, momification, jeux d'enfants)



Source : Photo © Philippe Soulier / archives Leroi-Gourhan.

20. *Ibid.*, p. 121.

Leroi-Gourhan n'est pas le seul ethnologue à travailler sur fiches en ce début des années 1930. En 1931, dans les *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, publiées sous l'égide du musée d'ethnographie du Trocadéro pour accompagner la mission scientifique Dakar-Djibouti, Michel Leiris (1901-1990), suivant la plupart des conseils donnés par Marcel Mauss durant ses enseignements à l'Institut d'ethnologie, précise le rôle de la fiche descriptive dans une enquête de type ethnographique :

À chaque objet, indépendamment des documents divers ou notes que le collecteur pourra communiquer, devra être annexée une *fiche descriptive*, établie en deux exemplaires. On se servira pour cela d'un carnet dit *manifold* ou d'un bloc-notes ordinaire (nous recommandons comme format particulièrement commode 13 cm 5 x 19 cm 5) entre deux feuillets duquel on glisse, avant d'écrire *au crayon*, une feuille de papier carbone.²¹

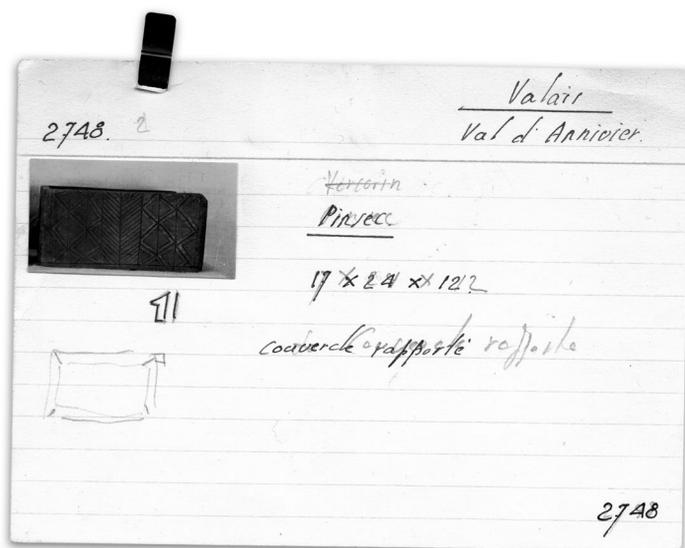
Neuf points doivent toujours être indiqués sur ce type de fiche : lieu d'origine, dénomination et nom, description, notes complémentaires, renseignements ethniques, par qui et quand l'objet a été recueilli, conditions d'envoi au musée, références iconographiques, bibliographie. L'idée défendue par la mission est aussi collective. Dès lors, chaque collaborateur doit rédiger ses fiches sur des feuillets quadrillés de 192 x 134 mm, tirés d'un carnet manifold où seul le recto est utilisé. Cette homogénéité dans le format et dans les informations recueillies doit permettre de verser les fiches dans un fichier commun entièrement partageable.

Le succès de ces fiches descriptives est tel que le système sera rapidement adopté, y compris par des ethnologues autodidactes. C'est le cas du collectionneur et folkloriste Georges Amoudruz (1900-1975) qui, à Genève, s'est occupé de la vie populaire de l'arc lémanique en donnant une importance toute particulière aux objets du quotidien (fig. 24). Dans son fichier, qui comprend plus de 6 500 items, il dissèque chaque objet collecté en précisant sa provenance exacte et son nom d'usage. Sur ses fiches, on peut distinguer plusieurs particularités graphiques comme l'emploi d'un papillon, une écriture au crayon puis sa validation à l'encre, la mise en

21. Musée d'ethnologie, Mission scientifique Dakar-Djibouti, *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, Paris, Palais du Trocadéro, 1931, p. 23. Marcel Griaule, dans un courrier à Marcel Mauss, indique que « toutes les fiches sont établies d'après vos principes » ; *Cahier Dakar-Djibouti*, Paris, Éditions les Cahiers, 2015, p. 170.

place d'un numéro placé à deux endroits distincts, un classement cartographique, l'emploi d'une photographie accompagnée d'un dessin sur lequel il relève certains détails importants.

Figure 24 – Fiche de Georges Amoudruz



Source : Musée d'ethnographie de Genève, département Europe.

Dans son *Guide d'étude directe des comportements culturels*, Marcel Maget (1909-1994) se préoccupa longuement des différents types de fiches, et ce dans le but d'éviter le trop fort cloisonnement des explications ethnologiques, ainsi que la tendance au monopole théorique – toujours décevant – des « -ismes » et des généralisations hâtives. Avec les fiches, il devient possible de rester en contact avec la réalité et surtout sa complexité qu'il s'agit d'ailleurs d'expliquer au travers soit de la fiche bibliographique (primaire), soit de la fiche de rédaction (secondaire). Alors que la première « permet de garder, des ouvrages les plus importants, une image adaptée aux appétences actuelles du rédacteur, toujours parfaitement maniable », la seconde facilite l'établissement d'« une référence

entre une notion et une donnée concernant cette notion », donc d'« une relation entre deux faits »²².

Encore au milieu des années 1970, dans ce qui reste sans doute l'un des ouvrages les plus singuliers d'apprentissage de la méthode ethnographique, Robert Cresswell défend ce système de notation pour au moins trois raisons qu'il résume ainsi :

- toute normalisation purement technique est dans l'intérêt de la science,
- ce modèle de fiche évitera des démarches inutiles au chercheur
- et au lecteur éventuel,
- les notations permettent un contrôle des sources par le lecteur.²³

À cela, s'ajoutent des avantages en termes de capacité, de malléabilité, de souplesse d'utilisation, mais aussi de coûts financiers, de durée ou de qualification du personnel d'exécution. Ce n'est donc pas étonnant que Claude Lévi-Strauss, Charles Wright Mills ou encore Niklas Luhmann pourront jusque dans les années 1980, se revendiquer sans crainte d'une « pensée » par fiches.

CLAUDE LÉVI-STRAUSS ET L'USAGE DES HUMAN RELATIONS AREA FILES

+++++

Dans sa récente biographie, Emmanuelle Loyer rappelle combien la pratique de la mise en fiche était quotidiennement menée par l'anthropologue. Son fichier personnel qui occupe aujourd'hui 30 cartons d'archives à la Bibliothèque nationale (NAF 28150) rassemble des données linguistiques, des informations sur le Japon, sur des livres lus, mais surtout sur des centaines de mythes, sans compter les variantes que Lévi-Strauss put apprendre par cœur. Il s'était d'ailleurs expliqué sur la teneur de ce travail, devant Raymond Bellour en 1967, défendant une forme classique d'érudition qui consiste, d'abord, à être attentif aux détails. Des détails qui sont à la base de son d'analyse structurale :

22. Marcel Maget, *Guide d'étude directe des comportements culturels*, Paris, CNRS, 1962. La partie sur les fiches est regroupée pp. 214-225.

23. Robert Cresswell, Maurice Godelier, *Outils d'enquête et d'analyse anthropologiques*, Paris, Maspero, 1976, pp. 24 sq.

il fallait [...] résumer mais sans perdre d'informations. J'ai dû apprendre cette gymnastique : c'est un exercice intellectuel d'une grande difficulté, mais qui rend service, car c'est au bout d'un tel travail qu'on réussit à distinguer ce qui est essentiel de ce qui ne l'est pas. Les parties du livre qui semblent relever de la compilation m'ont demandé un travail plus soutenu que celles où je parle en mon nom propre.²⁴

Deux ans auparavant, devant le journaliste suisse Henri Stierlin qu'il rencontre au Collège de France, Lévi-Strauss évoque là encore ses méthodes de travail et l'étendue de ses recherches (fig. 25). Mais il décrit cette fois-ci un autre fichier qu'il utilise, lui aussi, régulièrement pour rédiger ses ouvrages, mesurant au passage ce qu'un tel instrument apporta de nouveau dans la réflexion anthropologique :

C'est un instrument qu'il faut un peu concevoir à l'image de ce que peuvent être pour les sciences exactes et naturelles un microscope électronique ou un télescope. C'est-à-dire que c'est un moyen d'obtenir des informations qu'il serait extrêmement difficile ou impossible d'obtenir autrement. Dans tous ces fichiers se trouvent groupées à peu près 2,3 millions de fiches qui sont, en fait, des pages de livres et d'articles qui ont été reproduites photographiquement. Et qui couvrent un échantillon d'environ 300 populations du monde, et là-dedans il y a la matière de quelque 3 000 ou 4 000 livres ou articles. Si bien qu'il s'agit d'une bibliothèque, d'une bibliothèque de taille moyenne mais qui se trouve organisée d'une façon différente que ne l'est une bibliothèque ordinaire puisque chaque page se trouve codée par des symboles, chaque page et même chaque paragraphe et parfois chaque ligne, par des symboles qui se trouvent dans la marge et qui correspondent à différents aspects, soit géographiques, soit systématiques²⁵. Je ne dirai pas que le travail sur le fichier remplace l'imagination, l'invention ou le travail personnel, mais peut

24. Raymond Bellour, « Entretien avec Claude Lévi-Strauss », *Le livre des autres*, Paris, Union générale d'édition, 1978 (coll. 10/18), p. 33.

25. Il ajoute dans le même entretien disponible sur le site de la RTS. [En ligne] < <http://www.rts.ch/archives/tv/culture/personnalites-suissees/3468945-claude-levi-strauss.html> > : « Si bien qu'un chercheur désireux de vérifier, par exemple, s'il existe une corrélation positive ou négative dans le monde, entre deux, trois, ou quatre variables, disons un type de filiation et un certain mode d'exploitation du sol, peut, en relevant dans nos index les symboles correspondants, très rapidement sortir du fichier tous les cas positifs ou négatifs où la corrélation se trouve ou non exister. »

Figure 25 – Claude Lévi-Strauss (1908-2009), Chaire d'anthropologie sociale (1959-1982)



Source : © Jean-Pierre Martin, Collège de France.

considérablement simplifier le travail préliminaire de documentation que tout chercheur doit faire. Si bien que quelqu'un qui se propose d'écrire un ouvrage – et, en général, ce sont des thèses de doctorat qui viennent se préparer ici – peut faire en quelques jours ou quelques semaines et parfois aussi en quelques heures ce travail de début qui normalement demanderait cinq ou six mois.

C'est en 1960 que le Centre documentaire d'ethnologie comparée a été créé au sein du Laboratoire d'anthropologie sociale (LAS) pour exploiter ce fichier-bibliothèque des Human Relations Area Files (HRAF) qui a pour fonction de fichier, classer et grouper un échantillon de plusieurs centaines de sociétés humaines réparties entre Europe, Afrique, Moyen-Orient, Asie, Amérique du Sud, Amérique du Nord, Océanie et Union soviétique²⁶. Un fichier qui, selon ses promoteurs, devait servir à l'« organisation de l'information d'aujourd'hui pour répondre à des questions de demain »²⁷ :

Plus de 6 000 sources (livres, articles ou littérature grise, toutes traduites en anglais) y sont analysées ligne à ligne ce qui représente plus d'un million de pages de textes et plusieurs millions de fiches.²⁸

26. Fondés en 1949 à l'université de Yale suite à un premier travail de compilation engagé en 1937 par George Murdock, les Human Relations Area Files ont pour mission d'encourager et de faciliter les recherches comparatistes sur l'étude de l'homme, de la société et des comportements. Ces fiches ont pour fonction de tester l'existence de rapports de type « X cause Y ». C'est à partir de 1958 que la collection a été distribuée sur microfiches. Voir [en ligne] < <http://hraf.yale.edu/about/history-and-development/> >.

27. « *organizing today's information so that you can answer tomorrow's questions* ». Cette antienne ne semble pourtant pas convenir à tout le monde. Comme le note Joseph Tobin, le projet des HRAF marque d'une certaine manière l'apothéose d'une approche béhavioriste positiviste, sans compter qu'il réduit les différentes cultures présentées à une approche bureaucratique ; Joseph Tobin, "The HRAF as radical text?", *Cultural Anthropology*, 1990, 5 (4), pp. 473-487.

28. Marion Abélès, « Le fichier des Human Relations Area Files », *La lettre du Collège de France*, 2008, hors-série 2, pp. 66-67. [En ligne] < <http://lettre-cdf.revues.org/239> >.

C'est l'ensemble du jeune LAS qui s'est construit autour de ces casiers volumineux (380 fichiers métalliques d'un poids de 7,5 tonnes et de 18 m³) mais aussi des autres appareils qui, petit à petit, sont venus compléter le trousseau de l'ethnologue structural comme les calculateurs, les photocopieurs, les lecteurs de microfilms²⁹. C'est en tout cas cet environnement propice à la recherche comparée qui a permis de soutenir une érudition systématique et, en retour, de légitimer l'existence même de ce laboratoire qui accueillit rapidement plusieurs chercheurs d'importance, dont Raymond Aron (1905-1983) ou Pierre Bourdieu (1930-2002), venus consulter ces ressources jusqu'alors inédites en France.

Comme le montre cette fiche sur l'un des fondateurs de l'anthropologie moderne, Lewis Henry Morgan (1818-1881) (fig. 26), il est possible de mesurer la complexité du système de codage choisi. Sur le côté gauche du texte reproduit on peut distinguer un premier codage numérique qui renvoie à une classification thématique ("*Outline of Cultural Material*"). Thématiques qui peuvent être spécifiées grâce à des liens vers des sujets adjacents. Avec « cannibalisme », par exemple, qui est codé sous le chiffre 266, on peut associer « sacrifice humain » (782), « mutilations » (304) ou encore « eunuque » (839), et « masochisme » (158). Le second système de codage se trouve sur la marge supérieure de la fiche. Ici, d'autres notations standardisées apparaissent comme le nom de l'auteur et le numéro du texte, si celui-ci en a publié plusieurs. On peut voir aussi son statut (« E » pour ethnologue, « G » pour géographe, « A » pour archéologue). Les dates de son travail sur le terrain sont, elles aussi, indiquées entre parenthèses, ainsi que la date de publication de son texte. Enfin, on peut trouver un code géographique ("*Outline of World Culture*", OWC) qui, lui aussi, permet de jouer sur plusieurs combinaisons de lettres : « E » pour Europe, « Ea » pour Pologne, « Eb » pour Tchécoslovaquie, « Ec » pour Hongrie, et ainsi de suite. On peut encore disposer du nom de la société étudiée, et de la fiabilité des informations (notée de 1 à 5).

29. Emmanuelle Loyer, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, 2015, p. 494.

Figure 26 – Fiche sur Lewis Henry Morgan extraite des HRAF

23:Morgan E-5 (1862) 1959

NQ10 Crow NQ10

[#167(B)]

115 any other. That the gutturals one comes to like when once mastered. He was identified with the Crows for many years and became a chief among them. He sustains the reputation of an honest man and enjoys the full confidence of the Company. He is sociable and full of intelligence, particularly in Indian affairs. There is no man in the country who knows the Indian and his character and ways better than he.

Ab-sär' -o-ka, or Crow Tribes

101 The meaning of their national name is lost. It does not mean either a crow or raven.

[619] [201] They make the sign of the Crow as their national sign. That is, they place a thumb at each ear and move the hands up and down like the wings of a bird, and hence the name. They are divided into tribes, 13.¹²⁶

614 *Crow Tribes [Clans]* :

1. A'-che-pa-be'-cha Rich Prairie Dog
2. E-sach'-ka-beck Bad Leggings
3. Ho-kä-rut-cha Pole Cat or Skunk
4. Ash-bot-cha'-ä Treacherous Lodges
5. Co'-sä-bot'-see Butcher without Killing
6. Ah-shin'-nä-de'-ä Lost Lodges
7. Ese-kip-kä'-buk Bad Honors
8. Ash-hä'-chick Moving Lodges
9. Ship-tet'-sa Bear Paw Mountain
10. Ash-käm'-na Blackfoot Lodges
11. Boo-a-du'-cha Fish Catchers
12. O-hot-du'-sha Antelope Eaters
13. Per'-e-cha-be-ruh-pä-ka Raven

[131] The Bear's Paw Mountain tribe [clan] was named after the Bear's Paw Mountain,¹²⁶ which was their original home country, now possessed by the Blackfeet. They say while they occupied the Blackfoot country, the Snakes occupied theirs and the Comanches that of the Snakes.

[563] The Blackfoot tribes were originally of the Blackfoot Nation, but they lived with

Malgré la précision et la justesse de cet instrument que louera régulièrement Lévi-Strauss dans ses prises de parole, deux problèmes sont rapidement rencontrés par les ethnologues désireux de l'utiliser. Le premier est que le fichier est encombrant et coûteux. Mais c'est surtout la classification qui pose le plus question car elle « ne donne pas aux chercheurs toute la liberté souhaitable dans la manière de spécifier les innombrables thèmes d'investigation que leur impose une étude scientifique »³⁰. Comme souvent, celle-ci se révèle imprécise et doit être complétée et donc régulièrement ré-indexée en fonction des découvertes (la cinquième révision des thématiques "*Outline of Cultural Material*" a eu lieu en 1982, ce sont plus de 700 sujets distincts qui sont alors répertoriés). À cela, il faut aussi ajouter la question de l'automatisation partielle ou totale de l'analyse des enquêtes. En effet, si la mécanographie permet de multiplier les entrées et les tableaux, en facilitant l'échange d'information, elle manque de souplesse et risque de faire disparaître une quantité importante d'information. C'est d'ailleurs la validité sociale des probabilités construites qui est remise en cause, sachant qu'il s'agit le plus souvent de moyenne et de proportion. Sans compter l'idéologie politique qui participe elle aussi de manière sous-jacente à la composition du fichier³¹...

L'IMAGINATION SOCIOLOGIQUE DE CHARLES WRIGHT MILLS

Comme pour Lévi-Strauss qui plaide pour un fichier qui ne soit pas une entrave à l'imagination du savant, le sociologue américain Charles Wright Mills (1916-1962) dans *L'imagination sociologique* refuse de voir la sociologie basculer dans une certaine forme de dogmatisme, voire d'idéologie.

Pour Mills qui cherche à remettre autant en cause le jargon de la « suprême-théorie » (celle de Talcott Parsons), dédaigneuse du concret, que le positivisme myope de l'« empirisme abstrait » (celui de Paul Lazarsfeld et du Bureau of Applied Social Research), qui s'arrête au ras des faits, les fiches peuvent jouer un rôle essentiel. Ce sont elles qui font vivre la curiosité et l'imagination scientifique. Ce sont elles qui obligent le sociologue à faire la jointure entre son expérience personnelle et ses réflexions théoriques. Mais surtout, ce sont elles qui poussent continuellement le

30. Jean-Claude Gardin, « Les Human Relations Area Files et la mécanographie dans la documentation ethnographique », *Cahiers d'études africaines*, 1960, vol. 1, n° 3, p. 151.

31. Voir sur ce point David H. Price, *Anthropological Intelligence. The Deployment and Neglect of American Anthropology in the Second World War*, Durham, Duke University Press, 2008.

chercheur à en rester à des questions de faits et donc à ancrer ses hypothèses dans le réel. De manière générale, il s'agit de travailler avec les fiches sur un mode binaire, de type « oui et non ». Un moyen pour penser, dans le cas de multiples classifications croisées, les extrêmes. Les nombreuses expressions employées par le sociologue pour désigner le rôle des fiches sont éloquentes : « elles vous encouragent à saisir au vol les affleurements » ; elles vous « apprennent aussi à entretenir un qui-vive intérieur » ; « elles vous donnent également l'habitude d'écrire » ; « elles vous conduisent à multiplier les catégories de votre réflexion »³². Surtout, en vous poussant à reprendre vos catégories dans un ordre différent, elles débrident ainsi votre imagination et font jouer ce que Mills appelle « une logique du mélange ». Un « jeu » qui consiste à vider les tiroirs, à mélanger ce qui est éparpillé, et à reclasser...

Recherche effrénée de sens, art proche de la divination³³, c'est finalement toute l'activité sociologique qui peut se résumer à cette pratique de classement par fiches. Mills n'est d'ailleurs pas le seul sociologue à insister sur ce geste de l'enregistrement des données. Pour la France, Georges Granai insiste sur le fait que « de la bonne conservation des données dépend la possibilité de l'interprétation et de l'explication qui ne peuvent intervenir qu'après coup »³⁴. Pour le dire autrement, la fiche est ce qui rend possible une objectivation méthodique différée.

PENSER À DES IDÉES NOUVELLES. LE SYSTÈME DE NIKLAS LUHMANN

+++++

Interrogé en 1985 sur sa pratique du fichier, le sociologue allemand Niklas Luhmann (1927-1998) rappelle l'avoir inauguré au milieu des années 1950, après sa journée de travail au ministère des Cultes de Basse-Saxe. Toutes les fiches ont un numéro déterminé. Elles trouvent place dans des sections et des sous-sections non systématiques. Non linéaire, réticulaire, sans commencement et donc sans fin, c'est ce dispositif qui est à la base de sa grande productivité puisque, rappelle le sociologue, les « idées nouvelles résultent des différentes possibilités de combinaison des fiches »³⁵. Ce

32. Charles Wright Mills, *L'imagination sociologique*, Paris, Maspéro, 1967, pp. 206-210.

33. Voir ce que dit Georges Duby à ce sujet dans *L'histoire continue*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 68.

34. Georges Granai, « Techniques de l'enquête sociologique », in Georges Gurvitch (dir.), *Traité de sociologie*, Paris, PUF, 1958, p. 140.

35. Niklas Luhmann, « La boîte à fiches me prend plus de temps que l'écriture des livres », *Droit et société*, 1989, n° 11-12, pp. 69-77.

fichier lui a surtout permis de réunir deux styles d'érudition qui jusque-là étaient opposés : celui qui consiste à élargir autant que possible les variables d'une explication, et celui, au contraire, qui vise à réduire, à concentrer et à distiller les éléments, dans l'espoir d'atteindre une sorte de pureté chimique de certains faits complexes, en particulier lorsqu'il s'agit d'événements sociaux ou historiques.

Nous retrouvons avec ces trois exemples plusieurs traits propres aux ficheurs du XIX^e siècle. Le savoir semble encore et toujours se résoudre à une somme d'efforts. Il peut se mesurer, se quantifier, s'objectiver (ici par le nombre de fiches produites). Il organise un espace (dans le cas du LAS), se transmet, et a été parfois l'objet d'un travail collectif. Dans tous les cas, il demande du courage, de l'abnégation, de nombreux sacrifices comme ceux de Mills durant sa journée de travail qui, chaque matin, débute entre 5 heures et 6 h 30 par la lecture du journal sur lequel il pose dans les marges des « gribouillages effectués en position couchée sur le canapé de lecture ». Puis, ensuite, commence une longue plage de rédaction, jusqu'au moins 13 heures, puis à nouveau après 16 h 30. Des écrits qui sont « la première chose que je vois au bureau le lendemain matin [...] environ la moitié d'entre eux sont ensuite jetés dans la poubelle »³⁶. Pour autant, et la question est prise au sérieux par Mills, tout ce travail quotidien ne fait-il pas courir un risque encore plus grand, celui de se couper du monde : « n'est-ce pas manquer aux obligations politiques de chaque homme d'action d'aujourd'hui ? »³⁷. Avec ces trois exemples on peut voir encore combien l'activité savante, malgré sa rationalisation progressive et l'automatisation grandissante de certaines phases de recherche durant la seconde moitié du XX^e siècle, continue de mobiliser des « savoir-faire » qui peuvent s'observer à certains moments précis de l'activité scientifique comme dans l'extraction des données, dans leur articulation, dans leur classement, ou encore dans leur restitution. Des savoir-faire qui sont constitués autant par des gestes physiques, que par un ensemble de perceptions particulières. C'est le cas du fichier de Luhmann qui, en plus d'être une véritable machine à écrire et à penser, est aussi un système cybernétique ouvert, combinant l'ordre et le désordre, le prévisible et l'imprévisible.

36. François Denord, Bertrand Réau, « Une journée de travail de C. Wright Mills », *La sociologie de Charles Wright Mills*, Paris, La découverte, 2014, pp. 104-105.

37. *Ibid.*

LA RÉVOLUTION « DIGITALE » ET LES FICHES

Les nouvelles technologies du numérique ont, elles aussi, profondément modifié les modes opératoires de la recherche, par exemple en réduisant drastiquement le temps de fouille méticuleuse pour trouver des sources, se les approprier, et les commenter. L'entrée tonitruante de la loi du grand nombre et du quantitatif et, au contraire, l'effacement du singulier et du détail représentent des changements que Michel de Certeau (1925-1986) avait repérés et questionnés pour la méthode historique. L'histoire peut-elle s'émanciper aussi simplement de la rhétorique ? L'historien-technicien aura-t-il encore besoin de ruser avec les détails pour persuader son lecteur alors que :

grâce à l'informatique, il devient capable de maîtriser le nombre, de construire des régularités et de déterminer des périodicités d'après des courbes de corrélation [...]³⁸

Ces nouvelles potentialités ont d'ailleurs été accueillies souvent avec circonspection par certains fumeurs renommés.

À la question pourquoi n'avez-vous pas confié à un ordinateur le traitement de votre fichier mécanographique ?, Leroi-Gourhan répond sans détour :

on n'utilise pas les marteaux-pilons pour écraser les noisettes. Les grottes sont une centaine, les peintures ou gravures des grottes sont quelques milliers, et un dispositif aussi simple que celui que j'ai utilisé permet de mobiliser la totalité du matériel dans des conditions qui restent tout de même des conditions humaines.³⁹

Une réticence devant l'emploi de certaines machines à classer en grand nombre que l'on retrouve également chez Duby. Si celle-ci tient d'abord à sa difficulté de taper sur un clavier, elle est aussi liée au risque de donner trop d'importance à ces nouveaux outils de classement : « le danger serait d'attendre d'eux davantage et de se laisser prendre aux apparences de scientificité qu'ils procurent. Ils classent, ils répartissent, ils comptent [...] Mais ce décorticage achevé, je me serais trouvé devant

38. Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, 2002 (coll. Folio histoire), p. 65.

39. André Leroi-Gourhan, *Des bisons, des chevaux et des singes*, op. cit., 17 min 30 s.

les mêmes questions, obligé pour y répondre de revenir au texte »⁴⁰. Pour Georges Dumézil, qui aimait se définir comme un scribe en rappelant les nombreux effets positifs de la copie sur son travail de comparatiste, c'est l'introduction de la xérogaphie et surtout de la photocopie qui constitue une véritable rupture. En supprimant la laborieuse tâche de la copie manuscrite, ces machines changent quelque chose dans les manières d'apprendre et de s'approprier l'œuvre d'autrui, que ce soit pour s'en inspirer ou pour l'imiter⁴¹. Une remarque qu'Umberto Eco fit aussi, évoquant même une névrose de la photocopie :

quelqu'un qui sort de la bibliothèque avec une liasse de photocopies a, la plupart du temps, la certitude qu'il ne pourra pas tout lire, qu'il finira même par s'y perdre parce que tout est mélangé, mais il a la sensation de s'être emparé du contenu de ces livres. Avant la xérocivilisation, ce même individu se faisait de longues fiches à la main dans ces immenses salles de consultation et il lui en restait quelque chose.⁴²

Il est certain que la recherche ne se pratique plus à l'heure actuelle comme il y a encore de cela une vingtaine d'années. Il faudrait d'ailleurs relever les changements parfois radicaux des modes opératoires des chercheurs, y compris pour comprendre la place laissée désormais à la « pensée » par fiches. Car elle continue encore d'avoir un rôle de premier plan dans plusieurs entreprises de réflexion. On continue à supposer qu'une telle technique soulage le chercheur dans sa capacité à se souvenir d'informations de plus en plus nombreuses. De même, elle continue d'être utilisée comme un moyen facile de se concentrer pour éviter la dispersion et donc la diminution de l'activité intellectuelle⁴³. Les logiques propres

40. Georges Duby, *op. cit.*, p. 70.

41. « Je suis scribe. J'aime copier : je suis né à un moment où on ne dactylographiait guère et où l'on ne photocopierait pas. J'ai entendu parler de Xerox pour la première fois aux États-Unis en 1968 et 1969. Avant, il fallait transcrire soi-même ce qu'on voulait garder. J'ai copié des légendes, j'ai copié des chapitres de livres que je ne pouvais pas me procurer. C'était une des conditions du travail et j'aimais ça » ; Georges Dumézil, *Entretiens avec Didier Eribon*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 83-84.

42. Umberto Eco, *De bibliotheca*, Caen, L'Échoppe, 1981, p. 27. On peut aussi ajouter sur les conséquences de l'introduction de la photocopie dans les pratiques savantes les critiques de Luciano Canfora dans *Le copiste comme auteur*, Toulouse, Anacharsis, 2012 : « Avec la photocopie, nous sommes hélas devenus de simples lecteurs potentiels : nous savons qu'à un moment quelconque, nous pourrions lire ce que nous avons reproduit par un éclair instantané » (pp. 28-29).

43. On peut citer plusieurs applications comme Ommwriter qui vous met face à une page blanche, ou encore Isolator qui vous oblige à vous focaliser en empêchant la fermeture de votre page et de votre ordinateur.

au mécanisme du fichier, comme la planification, la mise en ordre, ou le classement, sont encore revendiquées comme les preuves d'une réflexion scientifique aboutie. On continue de craindre la surabondance des informations, l'ensevelissement ou la noyade à la Fulgence Tapir. Un problème devenu à nouveau central dans nos sociétés de communication qui apprennent à vivre avec le « big data ».

Nombreux sont les logiciels qui « imitent » la mécanique du fichier, tout en le rendant plus riche et performant. Depuis 2005, Zotero a largement modifié le rapport des chercheurs aux textes, leur permettant de retrouver, stocker, ou diffuser des informations en grande quantité, mais aussi d'élargir des dossiers déjà constitués directement sur le Web. D'autres logiciels ont pour fonction d'importer facilement des références collectées, d'agréger du contenu, d'insérer des captures d'écran qu'il devient possible de lier à une référence. Tous, en tout cas, autorisent de renommer continuellement les fichiers, d'ajouter des notes indépendantes à un élément, de trier par titres, par noms, par dates, de gérer les doublons en les supprimant, de classer par mots-clés... Certains facilitent les connexions, les mises en relation comme EndNote, RefWorks, BibTex ou Mendeley... Sans compter ceux qui sont plus particulièrement spécialisés dans la gestion des formats, dans la bibliographie, ou dans la veille documentaire...

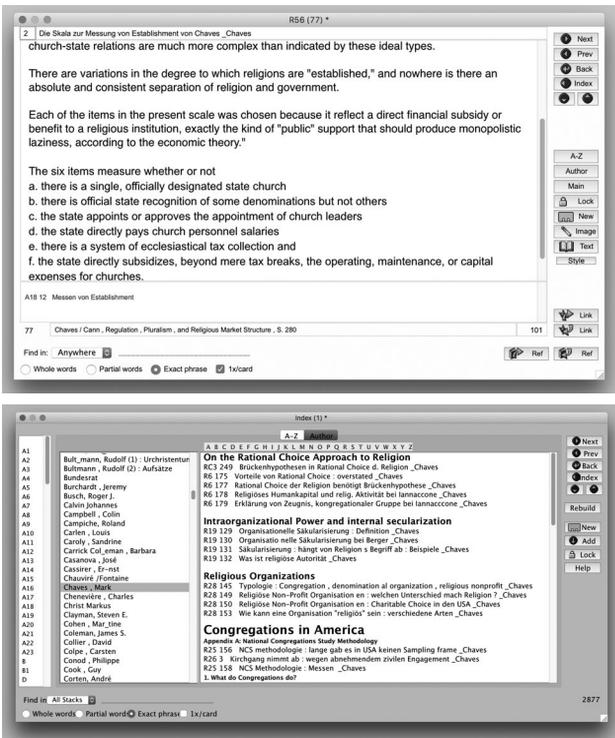
Mais finalement, comme avec la mise en place de l'armoire érudite de Placcius au XVII^e siècle, la révolution digitale n'a fait que relancer le travail par fiches. Comme pour le mobilier du XIX^e siècle, il faut aujourd'hui compter sur certains « bidouillages » numériques et porter attention à la manière dont les chercheurs accumulent les matériaux et les informations sur lesquels ils fondent parfois l'ensemble de leur recherche⁴⁴.

C'est le cas du sociologue Jörg Stolz, fortement influencé comme étudiant par le travail de Niklas Luhmann sur son fichier, et qui décida de programmer à son tour un « *Zettelkasten* » à partir du logiciel HyperCard (fig. 27-28). Cet organisateur d'information lancé en 1987 qui, depuis, a

44. À la suite des travaux de Muriel Lefebvre, Anne-Claire Jolivet et Sophie Dalle-Nazébi, il faut prendre au sérieux ces documents « informels » de la recherche et questionner plus avant le rôle, les usages et la relation que certains chercheurs nouent avec leurs écritures ordinaires ; Muriel Lefebvre, Anne-Claire Jolivet et Sophie Dalle-Nazébi, « Les écritures ordinaires des chercheurs », in Jean-François Bert, Marc J. Ratcliff (dir.), *Frontières d'archives. Recherches, mémoires, savoirs*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2015, pp. 3-15.

été remplacé par d'autres logiciels comme LiveCode⁴⁵ lui a permis d'attribuer à chaque fiche un titre, une source et un contenu qui peut varier entre une ou plusieurs citations, ou une ou plusieurs idées personnelles. Chaque nouvelle fiche qui entre dans un système de double indexation (celui des auteurs et celui des thèmes) est l'occasion de dessiner des liens vers d'autres fiches qu'il est possible de matérialiser par une couleur⁴⁶.

Figures 27 et 28 – Captures d'écran du fichier numérique de Jörg Stolz



Source : © Jörg Stolz.

45. C'est également le cas de Christian Jacob qui a constitué son fichier bibliographique à la fin des années 1970 et l'a depuis constamment actualisé en fonction des innovations techniques, des différentes conversions des revues en format numérique, mais aussi des différents logiciels de gestion de données bibliographiques comme HyperCard ou ProCite qui, rappelle-t-il, « ont marqué la fin de mon travail de bénédictin » ; Christian Jacob, *Mondes lettrés : fragments d'un abécédaire*, Villeurbanne, Presses de l'enssib, 2012, pp. 43 sq.

46. HyperCard est le premier logiciel grand public utilisant le concept de l'hypertexte. Les informations sont divisées en plusieurs unités (les cartes d'une pile dans HyperCard, ou encore les pages HTML sur Internet). L'utilisateur peut ainsi passer de unes aux autres grâce à des liaisons (programmées avec HyperTalk sous HyperCard, ou grâce encore aux liens sur Internet).

Ce travail de plus de vingt-cinq ans repose bien évidemment sur une discipline particulière. Les fiches sont créées durant la lecture d'un livre ou d'un article et sont ensuite réorganisées lorsque leur nombre, entre 100 et 200 par thèmes, le nécessite.

Il n'est parfois pas besoin de développer de formidables dispositifs de conservation et de triage pour lutter contre la dispersion des références, des sources ou des archives, et pour rendre possibles des recherches par dates, par zones géographiques ou encore par mots-clés. Un simple fichier Word suffit, comme le rappelle l'historien de la philosophie antique et sémiologue Pierre Vesperini qui, en évoquant ses différents fichiers, parle de choses mises les unes à côté des autres, l'inverse d'un système ordonné (fig. 29). À des fiches portant spécifiquement sur des livres, et des fiches de notations plus chaotiques, s'ajoute un journal qui est pris en notes sous la forme d'un fichier et dont la fonction principale est d'expliquer pourquoi telle ou telle chose a été classée de cette manière dans le fichier. L'idée est de pouvoir ensuite rassembler ces différents types de notations, encore peu élaborés et bruts, dans un nouveau fichier lorsqu'il s'agit de commencer une recherche. C'est finalement la décision d'écrire qui organise l'ensemble des éléments.

Le passage à l'informatique n'a pas empêché d'autres chercheurs d'en rester à un fichier manuscrit et d'utiliser un support papier pour élaborer leur propre système. Le philosophe Luca Paltrinieri accumule plusieurs fiches thématiques de bristol (150 × 100 mm ou 200 × 125 mm) pour indexer avec précision les occurrences de certaines notions dans l'œuvre de Michel Foucault (fig. 30). Il associe à ces fiches index des prises de notes thématiques, bibliographiques et des résumés d'articles ou de livres.

Figure 29 – Fiche de lecture (1/3) de Pierre Vesperini concernant l'Apologie de Marc Bloch

Bloch Apologie

Apologie du divertissement p. x-xi
 Le plaisir de la « couleur vraie » xi
 « spectacle des activités humaines... grâce à leur éloignement dans le temps ou dans l'espace... se pare des subtiles séductions de l'étrange »
 Leibniz « volupté d'apprendre des choses singulières » en lisant vieilles chartes ou chroniques de l'Allemagne impériale

xii : Gide en 1938, le jeu a cessé de nous être permis, même ceux de l'intelligence

vouloir savoir < vouloir *comprendre* (sinon « polymathie ») (Malebranche)

xiii : science complète doit aider à « mieux vivre »

xiv : après « séductions de la légende ou de la rhétorique » « poisons, aujourd'hui plus dangereux, de la routine érudite et de l'empirisme déguisé en sens commun »

Bayle puis Fustel « la + difficile de toutes les sciences »

p. 1 : qu'est-elle (se l'Histoire) cependant ? « En tête de ce livre, centré autour des problèmes réels de la recherche, il n'y aurait aucun intérêt à dresser une longue et raide définition. Quel travailleur sérieux s'est jamais embarrassé de pareils articles de foi ? »

4 nos grands aînés Michelet Fustel de C. nous ont appris : l'objet de l'histoire est par nature l'homme. Disons mieux : les hommes... eux que l'histoire veut saisir
 Cf. citations FdC Michelet (qui revendique la philosophie) et Febvre dans les notes

Idole des origines 5
 Hantise des origines
 6 Commencement qui explique : là est l'ambiguïté, là est le danger
 7 confondre une filiation avec une explication
 8 les hommes n'ont pas coutume, chaque fois qu'ils changent de mœurs, de changer de vocabulaire

13 pas de connaissance véritable sans un certain clavier de comparaison. A condition, il est vrai, que le rapprochement porte sur des réalités à la fois diverses et pourtant apparentées

on ne croit plus... que... il y ait dans le temps « au moins quelque chose d'immuable : c'est l'homme » (rs. Machiavel, Hume, Bonald)
 l'homme aussi a bcp changé : dans son esprit et, sans doute, jusque dans les plus délicats mécanismes de son corps

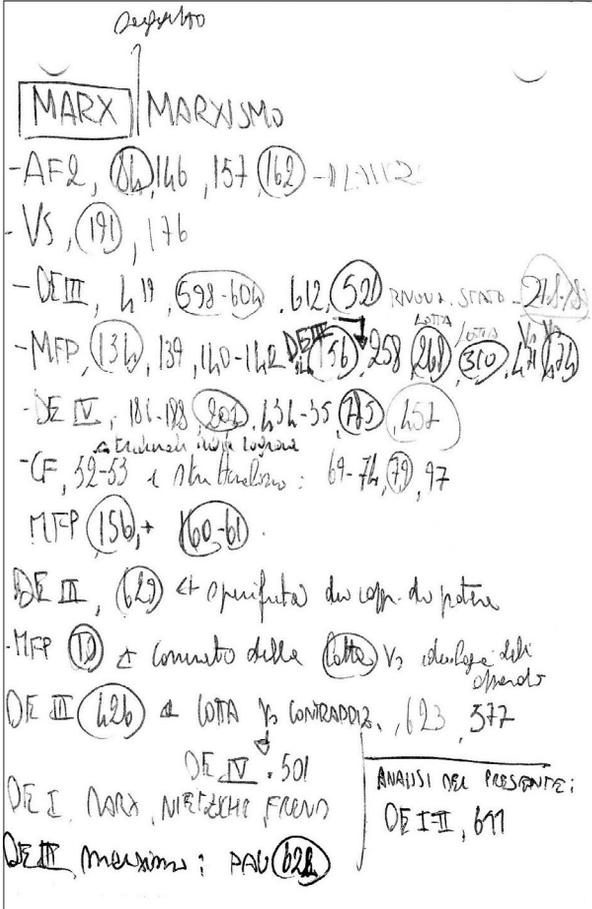
l'incompréhension du présent naît fatalement de l'ignorance du passé
 Pirenne : « je suis un historien. C'est pourquoi j'aime la vie » vs. antiquaire
 Faculté d'appréhension du vivant = peut être... don des fées

19 Pierre Caron a écrit sur les massacres de sept. : n'ose se prononcer sur histoire de tête de princesse de Lamballe

21 documents = *truce*.

Source : © Pierre Vesperini.

Figure 30 – Fiche index réalisée par Luca Paltrinieri sur les références de Karl Marx dans les ouvrages et articles de Michel Foucault



Source : © Luca Paltrinieri.

L'historien des sciences Jérôme Lamy, quant à lui, composa ses fiches à partir des chutes de papier de son imprimante, le plus souvent, rappelle-t-il, pour éviter les *marginalia* et les livres cornés (fig. 31). Principalement thématiques, ces fiches sont numérotées pour être ensuite relues et filtrées une nouvelle fois en fonction de ce qu'elles peuvent apporter à sa réflexion du moment.

Figure 31 – Extrait d'une fiche de Jérôme Lamy

Pour l'écriture de la technique et de la construction de l'adjectif du bonnet glorieux ⁽⁷⁾

- ↳ technique => technique
- ↳ ni si le jugement est national il n'est ni universel ni universel
- ↳ Résolution nationale (avec des arguments, des valeurs, des traits, du poids de bon public).
- ↳ Contenu sérieux : l'É et le citoyen et le gouvernement et la SE

Clarke A. Miller, "Knowledge and democracy. The epistemics of self-governance".

Clarke A. Miller, Paul H. Edwards (ed), *Charismatic Theorists: Expert Knowledge and Environmental Governance*. Cambridge (Mass) MIT Press, 2001. p. 1-30.

p3 - les débats contemporains à propos des sciences du climat ne s'opèrent pas seulement sur la construction d'une bonne image de la science mais aussi sur la construction d'une bonne image de la science. C'est aussi une recherche de règles élargies de standard et de légitimation pour la prise de décision globale sur l'environnement.

- ↳ des différents régimes globaux d'environnement.

p5 la science de la gouvernance globale : une institution humaine profondément engagée dans la politique d'un environnement des sciences et de l'écologie.

Un aspect des relations internationales => experts de la science quantitative et la science de standards techniques.

Autre focus de la négociation diplomatique et des instituts intergouvernementaux.

Qui est-ce qui compte le savoir utilitaire, qui parle pour l'ONU, la science relative la politique parlementaire => des des centres, des laboratoires, des agences régionales d'organismes internationaux.

Figures de leur des lesquels les personnes concernent des savoir sur le climat.

Source : © Jérôme Lamy.

Après une énième re-lecture, Jérôme Lamy schématise un premier plan dans lequel peuvent être à nouveau redistribués des éléments qui avaient été notés de façon assez éparsée sur la première fiche. Ce « petit » système de prise de notes, mobile et adaptable, lui permet d'empiler des strates de lectures et de plans. Il se produit surtout dans des allers-retours constants entre lecture, écriture et re-lecture de ses propres écritures.

Comme au XIX^e siècle, ces ficheurs modernes louent la fiche pour sa mobilité, son adaptabilité, sa capacité à rendre une accumulation utile. Il leur paraît surtout bien difficile de penser sans elle, d'innover, d'avancer et de faire de la recherche sans l'avoir à proximité.

+++++

CONCLUSION

+++++

Cette histoire de la fiche érudite ou savante nous a donné l'occasion de cerner la place de ce dispositif matériel dans la fabrique de la science moderne et contemporaine, mais peut-être aussi de prendre conscience, une fois pour toutes, de la spécificité de ces objets intellectuels comme de leur dynamique propre.

On peut cependant aller encore un peu plus loin. La fiche, le fichier, permettent en effet de réinterroger la pertinence de certaines frontières qui bornent la manière classique de faire l'histoire des sciences. C'est le cas, entre autres, de la séparation entre activités scientifiques et extra-scientifiques. Dans un fichier, c'est de la « vie » savante dont il est question. Celui-ci nous met toujours en face de savoirs et de connaissances acquises lentement. Il donne à voir des centres d'intérêt mais souvent aussi les obsessions d'une personne privée¹. C'est toute l'épaisseur du savant qu'il devient possible de considérer à nouveaux frais. Encore faut-il déployer pour ces archives qui conservent les multiples traces de l'élaboration d'une pensée un autre mode de lecture. Lecture qui permettrait, par exemple, en mesurant la répétition de certains gestes scripturaires, ou encore en décrivant, au plus près, les habitudes de travail adoptées pour lire, écrire, résumer, critiquer, citer, ou encore commenter, ordonner et classer les savoirs, d'approcher ce qui fait l'ordinaire du métier de savant. Peut-être faut-il même commencer, lorsqu'on se décide à s'intéresser à ce type d'archives, par parcourir d'un œil stupéfait l'incroyable étendue des objets, des thèmes, des phénomènes qui peuvent être jugés intéressants, par un savant, pour penser. Le fichier matière de Claude Schaeffer (1898-1982) en serait un exemple parfait. Ce spécialiste de l'archéologie proche-orientale multiplie les fiches qu'il organise selon un ordre alphabétique. Pour la lettre « C », et partant du « cabinet d'aisance » pour finir par « cybernétique », l'on

1. Cette position qui n'a rien d'original implique cependant de repenser les logiques de la création, par exemple en s'interrogeant sur la dimension matérielle et incarnée des idées. Ce qui nécessite de revoir la pertinence du genre biographique pour appréhender ce que d'aucuns ont pu appeler « la-vie-de-laboratoire ». Nous avons déjà pu formuler un certain nombre de critiques sur la place de la biographie savante en partant de l'exemple de Marcel Mauss ; Jean-François Bert, *L'atelier de Marcel Mauss. Un anthropologue paradoxal*, Paris, CNRS, 2012. C'est aussi la direction choisie récemment par le groupe de recherche VISA (La vie savante) qui, sous l'égide de Nicolas Adell, développe de nouvelles manières de penser l'articulation entre la vie et l'œuvre scientifique. Pour en savoir plus : [en ligne] < <http://visa.hypotheses.org> > .

traverse la question du « carême sagittal », des « Carthaginois », de la « cavalerie », des « Celtes », des « cerfs », du « chaînage », des « chantiers navals », des « charniers », de la « chasse », des « chevaux » et des « chevreuils », de la « cicatrisation » et du « ciment », de la « cire » et des « coffres », du « colophon » et des « combustibles », de la « commissure des lèvres » et de « Constantinople », des « contraventions » et des « contreforts », des « coquillages marins » et de la « coralline », du « corridor » et du « couloir », des « coupables » et du « couple », des « crapaudines », des « cratères », du « cristal de roche », enfin du « cubitus », du « cuir », des « cultes », du « cunéiforme » et des « cylindres ».

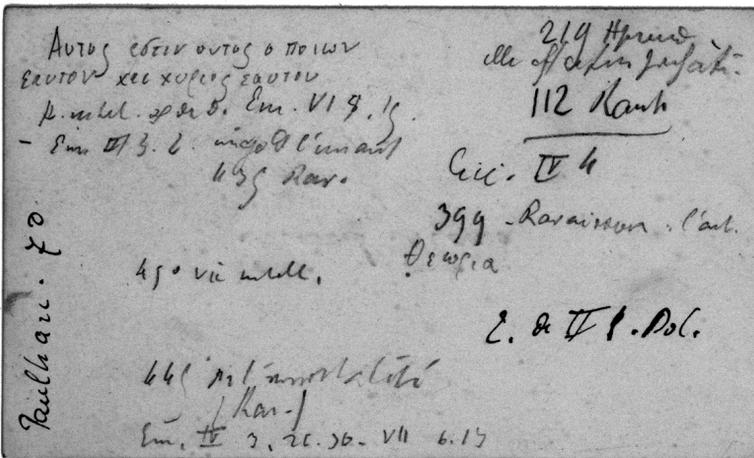
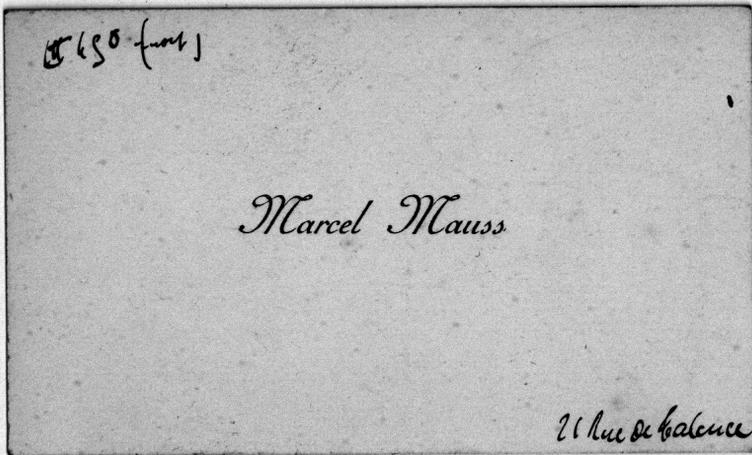
Il faut éviter ici tout malentendu. Ce regard porté sur les fichiers ne doit pas devenir à son tour une forme d'érudition vide de sens. Pourquoi vouloir absolument documenter ce geste de la mise en fiche ? Quel est l'intérêt de vouloir saisir, dans ses multiples facettes, ce dur labeur à l'heure même où les sciences développent et désormais utilisent des démarches, des méthodes et des gestes originaux, numériques et pour la plupart dématérialisés ? Pourquoi vouloir se focaliser ainsi sur les tâtonnements, les hypothèses de travail qui, souvent, ne mènent nulle part, et que le savant prend soin, la plupart du temps, d'effacer de ses récits rétrospectifs dans lesquels il construit de toutes pièces une continuité entre ses premières hypothèses et ses découvertes ? S'intéresser ainsi aux fichiers, c'est justement se prémunir et limiter l'effet de tunnel qui, comme le précise Christian Topalov, est cette demi-cécité qui touche ceux – de plus en plus nombreux – qui cherchent à faire l'histoire de leur discipline mais en se désintéressant « de ce qui occupait les “classiques” lorsqu'ils n'étaient pas en train d'écrire les œuvres que nous lisons encore » ou en écartant « ce qui est considéré aujourd'hui comme dépassé dans leurs travaux »². Prendre au sérieux un fichier, c'est découvrir le processus réel qui a conduit tel ou tel savant au savoir, c'est comprendre ce qui est réellement important pour lui, ce qui lui a été nécessaire pour penser. Entre les lignes de son œuvre publiée, le fichier manifeste les silences et les préjugés, les convictions et les retournements propres à tout travail de recherche. Pour certains auteurs, aussi, il permet de les positionner dans un contexte précis, en leur rendant leurs vrais interlocuteurs, en voyant vers qui ils se sont nourris, à qui ils s'adressent et peut-être surtout à qui ils ne s'adressent pas, ou plus.

2. Christian Topalov, *Histoires d'enquêtes. Londres, Paris, Chicago (1880-1930)*, Paris, Garnier, 2015, p. 14.

Mais là encore ne s'arrête pas l'intérêt du fichier qui nous oblige, également, à remettre en question les normes internes du fonctionnement d'une pensée. Un savant lit ce qui lui importe, certes. Mais il le fait le plus souvent pour essayer d'élaborer autre chose avec. Dès lors, en examinant attentivement la composition d'un fichier, on peut arriver à saisir quel statut un savant décide de donner à telle ou telle citation, mais aussi comment il finit par extraire une phrase de son contexte pour lui faire dire autre chose qu'il considère soit comme plus pertinent, soit comme plus en rapport avec sa propre manière de penser les choses³. Ces petites stratégies nous permettraient, par exemple, de mieux comprendre l'insatiable curiosité de lecteur de Mauss (comme celle de Foucault, de Barthes, de Lévi-Strauss, de Dumézil...), mais aussi de poser la question de l'appartenance, ou plutôt de la non-appartenance affichée de ces auteurs à une quelconque logique disciplinaire. À chaque nouvelle lecture, en effet, il s'agit pour eux de venir attaquer les savoirs constitués et les certitudes de l'extérieur. C'est comme cela que Mauss, encore jeune étudiant à l'université de Bordeaux, décide de lire Thomas Hobbes à partir de questionnements qui sont plus proches d'une anthropologie que d'une philosophie du politique. Il ne cherche pas à savoir quelle est la nature du pacte social, si le Léviathan possède ou non un pouvoir omnipotent, ou encore comment s'effectue le passage de l'état de nature à l'état de société, mais retient du texte de Hobbes des éléments qui concernent les causes de dissolution des sociétés, les principes de l'anarchie, ou encore les conséquences sociales et politiques de la guerre.

3. On peut indiquer le travail mené par l'Agence nationale de la recherche « La bibliothèque foucauldienne » sur les politiques de citations de Michel Foucault, en particulier dans *Les mots et les choses* (1966). [En ligne] < <http://lbf-ehess.ens-lyon.fr/pages/fonds.html> >.

Figures 33 et 34 – Fiche réalisée sur une carte de visite de Marcel Mauss



Source : Archives du Collège de France, fonds Marcel Mauss, 57 CDF 6-2, cours thématiques non datés : notes isolées.

Il est possible de matérialiser tous ces pas de côté, toutes ces stratégies de biais ou de déplacement, et ainsi mesurer l'exceptionnalité de ces parcours intellectuels qui, en traversant ouvertement les disciplines, ont su prendre de la distance vis-à-vis de certaines méthodes traditionnelles. Des parcours qui illustrent l'incroyable diversité qui peut exister dans les manières de penser et de chercher. Il serait faux de penser que rien ne ressemble plus à une fiche qu'une autre fiche. Elles varient selon le goût, l'humeur ou encore l'avancée des réflexions du savant. Ces singularités se retrouvent dans le placement des notations, dans l'emploi de certaines schématisations qui semblent aider les savants à simplifier un raisonnement parfois abstrait (à quoi d'ailleurs pourrait bien servir une fiche que l'on n'arriverait pas ou plus à relire ?). Parfois, aussi, ce sont juste quelques mots qui suffisent à donner du sens, à souligner l'importance d'une idée, d'une citation. C'est, par exemple, « ne pas oublier », ou encore « important » ou « très important », que l'on peut lire à la marge d'une fiche intercalée. De ce point de vue, il faut aller jusqu'à se demander si le choix d'un format de fiche ne finit pas par déterminer l'ensemble d'une pensée ? s'il ne joue pas un rôle dans le jaillissement d'une idée qui s'effectue, dans ces premiers moments, sans le filtre de la langue disciplinaire et de la norme académique. Une idée brute que le fichier encourage à détailler, découper et circonscrire.

Si cette « liberté » offerte par le fichier se retrouve dans le choix des sujets, elle existe aussi dans les différents lieux où le savant décide de collationner ses informations. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, celles-ci ne sont pas seulement tirées de la littérature académique, mais aussi de la presse quotidienne, des faits divers, ou encore des prospectus et des publicités qui échouent dans les boîtes à lettres. C'est le cas du fichier de l'archéologue Henri Hubert qui, certes, conserve toutes les traces de son travail de thèse sur la déesse syrienne, commencé dans les dernières années du XIX^e siècle, mais également plusieurs photographies – comme celles prises par l'un de ses élèves, Stefan Czarnowski, qui a suivi une procession de sainte Anne à Perros-Guirec – ou encore de cartes postales envoyées par des proches et qu'Hubert intercala entre ses notations manuscrites. C'est, semble-t-il, dans ces collages parfois improbables que des nouveaux projets de recherche émergent, que des

certitudes sont remises en cause, que des réponses à d'anciennes questions sont enfin obtenues⁴...

Loin de moi l'idée de vouloir ici résumer l'histoire des gestes savants au seul cas de figure de la fiche, même s'il reste encore beaucoup à découvrir sur ce sujet⁵. Il conviendrait d'accorder enfin la même importance à l'histoire des dossiers, à celle des *marginalia*, des listes, de l'usage de la photocopie, du choix d'un pseudonyme, des stratégies de citations, de la correspondance, des pastiches, du rituel du doctorat, de la pratique de la co-écriture, du rapport maître-disciple. Des exemples qui nous rappellent qu'il existe différents modèles du travail savant, des segmentations « disciplinaires », des démarches qui ont été considérées comme plus valides que d'autres à certains moments, ou encore une esthétique d'écriture. La pensée, quoi qu'on en dise, est toujours liée à des stratégies, des intérêts, des préjugés ou des affects qui ont une influence directe sur ce qui pousse un chercheur à réfléchir, sur ce qu'il étudie, sur la manière dont il décide de le faire, et donc sur ce qu'il publie au final.

4. Jean-François Bert, « Henri Hubert la vie d'un fichier », in Jean-François Bert (dir.), *Henri Hubert et la sociologie des religions*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2015, pp. 235-249.

5. Le travail à mener sur les fichiers reste immense. Un rapide balayage des fonds disponibles permet de dresser une liste indicative. À la bibliothèque de la Sorbonne, il existe les 16 000 fiches lexicologiques, réparties en 4 boîtes, d'Achille Delboulle, ainsi que les 51 boîtes (19 774 fiches) d'Albert Dauzat sur les noms des cours d'eau de la Seine, de la Loire, de la Meuse. À la Schweizerische Nationalbibliothek sont conservés les 8 tiroirs de fiches de vocabulaire de Domenico Dragonetti. Les 1 475 fiches préparatoires de Michel Leiris à *L'Afrique fantôme* sont disponibles à la bibliothèque Jacques Doucet. On peut encore ajouter, à la Bibliothèque nationale, les fiches bibliographiques de Louis Perceau, ainsi que le fichier Étienne Charavay qui comprend 25 boîtes. Les fichiers « martinets » et « architecture » de Marcel Maget sont conservés aux Archives nationales, ainsi que les fiches de dépouillement d'Yves Renouard sur les relations des papes d'Avignon et des compagnies commerciales et bancaires de 1316 à 1378, sans compter les 5 paquets de fiches de Charles Seignobos. Il est aussi possible de consulter les fiches de Ferdinand Brunot ainsi que les fiches alphabétiques du *Dictionnaire de géographie historique* de Louis Vivien de Saint-Martin à la bibliothèque de l'Institut de France. Le dictionnaire des termes Bara, réalisé sous forme de fiches cartonnées recyclées par Jacques Faublée, est aux archives de la ville de Genève. Enfin, il reste des traces du fichier méthodique des signes hiéroglyphiques de la collection de l'égyptologue Étienne Drioton à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Conservés à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine, on peut signaler les fiches de Georges Devereux, ainsi que le fichier matière d'André-Georges Haudricourt. Enfin, et pour ce qui concerne les innovations mécanographiques des années 1960, Universcience conserve de nombreux instruments ainsi que des entretiens expliquant leur maniement par les chercheurs.

INDEX DES NOMS

A *****

- Albalat, Antoine 57
- Amoudruz, Georges 109
- Anisson, Jean 36
- Aron, Raymond 115
- Augé-Chiquet, Mathieu 80
- Aulard, Alphonse 59, 84

B *****

- Ballesteros y Beretta, Antonio 79
- Bally, Charles 62
- Balt, Henry 86
- Barbier de Montault, Xavier 76
- Barret-Kriegel, Blandine 38
- Barthes, Roland 95, 131
- Behaghel, Otto 83
- Belin, Jean 85
- Bellour, Raymond 111
- Benjamin, Walter 24
- Bérard, Victor 25
- Bergson, Henri 67, 84
- Bernelin, Joannès 103
- Bloch, Marc 39, 67, 81
- Bonvarlet, Alexandre 77
- Booth, Charles 64
- Borgeaud, Georges 43, 96
- Boucher de Perthes, Jacques 75
- Boulenger, Jacques 83
- Bourdieu, Pierre 115
- Braudel, Fernand 76
- Breuil, Henri 75
- Brunetière, Ferdinand 63
- Buhot, Jean 107

C *****

- Carroy, Henry 82

- Certeau, Michel de 120
- Chatelain, Jean-Marc 41
- Chavigny, Paul 67
- Cocheris, Hippolyte 77
- Cousin, Jean 85
- Cresswel, Robert 111
- Czarnowski, Stefan 134

D *****

- Daresté, Rodolphe 80
- Debord, Guy 95
- Deffontaines, Pierre 82
- Demolins, Edmond 38
- Deonna, Waldemar 57
- Dépelteau, François 69
- Desmarais, Pierre 34
- Devauges, Roland 104
- Devéria, Théodule 77
- Dewey, Melvil 46
- Dimnet, Ernest 56, 63
- Dopsch, Alfons 85
- Drioult, Gérard 85
- Duby, Georges 76, 81, 120
- Du Cange, Charles 36, 37
- Duchesne, Louis 80
- Dufourcq, Albert 83
- Dumézil, Georges 121, 131
- Durkheim, Émile 39, 74, 89
- Duvillard, Joseph 77

E *****

- Eco, Umberto 26, 68, 121
- Evola, Robert 69

F *****

- Fayol, Henri 67

Febvre, Lucien 23, 24, 67, 81, 86, 100
 Flaubert, Gustave 81
 Fleck, Ludwik 26
 Ford, Henry 67
 Forrer, Emil 91
 Foucault, Michel 28, 124
 France, Anatole 91
 Furet, François 101

G+++++

Gautier, Émile-Félix 80
 Gennep, Arnold van 93, 94
 Gessner, Conrad 30, 40
 Gibbon, Edward 34
 Godin, Eugène 76
 Goody, Jack 19
 Goubert, Pierre 76
 Gousset, Pierre 103
 Grafton, Anthony 37
 Granai, Georges 118
 Grand'Combe, Félix de 61, 63
 Guitton, Jean 60
 Gusdorf, Georges 88
 Guyot-Daubès 48, 57, 61, 63, 67, 96

H+++++

Herr, Lucien 79
 Hertz, Robert 89
 Hobbes, Thomas 131
 Hollerith, Herman 100
 Hubert, Henri 33, 89, 134

J+++++

Jacob, Christian 28
 Jassemin, Henri 86
 Jenny, Jacques 104
 Jullian, Camille 39
 Jungius, Joachim 35, 36

K+++++

Knorringa, Heiman 85
 Kober, Alice 85

Kourganoff, Michèle 105

L+++++

Lamy, Jérôme 126, 127
 Langlois, Charles-Victor 27, 65, 76, 82
 Lanson, Gustave 94
 Laurand, Louis 62
 Lavisse, Ernest 39
 Lazarsfeld, Paul 117
 Le Brethon, Paul 26
 Leiris, Michel 109
 Leroi-Gourhan, André 105, 106, 109, 120
 Lesage, Georges-Louis 30, 33
 Lévi-Strauss, Claude 105, 111, 117, 131
 Lot, Ferdinand 76
 Loyer, Emmanuelle 111
 Luhmann, Niklas 111, 118, 119, 122

M+++++

Mabillon, Jean 38
 Maget, Marcel 110
 Maheut, Gilbert 79
 Maire, Gilbert 84
 Mâle, Émile 80
 Mandrou, Robert 76
 Martin, Henri-Jean 23, 37
 Massis, Henri 84
 Maupassant, Jean de 84
 Mauss, Marcel 63, 89, 109, 131
 Ménestrier, Claude-François 37
 Mez, Adam 85
 Michel, Gaspard, dit l'abbé Leblond 34
 Mills, Charles Wright 111, 117, 119
 Morel, Eugène 51
 Morgan, Lewis Henry 115
 Moser, Johann Jakob 37

O+++++

Otlet, Paul 50, 51, 97

P+++++

Paciaudi, Paolo Maria 35

Paltrinieri, Luca 124

Parsons, Talcott 117

Payot, Jules 74

Péguy, Charles 67

Perec, Georges 52

Perronet, Michel 103

Picot, Émile 77

Pictet, Marc-Auguste 30

Pineau, Léon 83

Placcius, Vincent 40

Potter Webb, Beatrice 61, 63

Powell, John Wesley 63

Q+++++

Quashie-Vauclin, Guillaume 69

R+++++

Raveneau, Louis 79

Reinach, Salomon 25

Renan, Ernest 82

Richet, Denis 76

Robert, Louis 79

Rousseau, Jean-Jacques 33

Roux, Marcel 77

Rozier, François 33

S+++++

Saussure, Ferdinand de 62

Saussure, Horace-Benedict de 30

Schaeffer, Claude 129

Sébillot, Paul 82

Seignobos, Charles 27, 39, 65, 76, 82

Stierlin, Henri 112

Stolz, Jörg 122

T+++++

Taine, Hippolyte 59

Tapir, Fulgence 82, 91

Tarde, Alfred de 84

Tardiff, Adolphe 58

Thomas, André-Antoine 79

Tissot, Samuel Auguste 88

Togo, Yoshida 79

Topalov, Christian 130

Toulouse, Édouard 92

V+++++

Vesperini, Pierre 124

Viet, Jean 103

W+++++

Walde, Alois 85

Waquet, Françoise 76

Webb, Sidney 63

Work, Monroe N. 79

Z+++++

Zola, Émile 92

+++++

LISTE DES ILLUSTRATIONS

+++++

Chapitre I

Figure 1. Recto d'une carte à jouer du fonds Lesage	31
Figure 2. Verso d'une carte à jouer du fonds Lesage	32
Figure 3. Pochette contenant les cartes à jouer	32
Figure 4. Vincent Placcius, <i>De Arte Excerptendi</i> , fol. 37 (fig. 1 Liber Excerptorum clausus ; fig. 2 Liber Excerptorum apertus).....	40
Figure 5. <i>De Arte Excerptendi</i> , fol. 138 r° (tabula II)	42
Figure 6. <i>De Arte Excerptendi</i> , fol. 153 r° (tabula III).....	42
Figure 7. Page extraite du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 6 (sans date).....	44
Figure 8. Page extraite du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 8 (sans date).....	45
Figure 9. Présentation du « Decuplex », marque déposée par Borgeaud, extrait du catalogue de vente de l'entreprise Borgeaud, La fiche, p. 13 (sans date).....	47
Figure 10. Exemple d'une fiche à références multiples présentée dans l'ouvrage de Guyot-Daubès, <i>L'art de classer les notes et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux</i> , p. 54	49
Figure 11. Exemple d'une fiche à référence unique présentée dans l'ouvrage de Guyot-Daubès, <i>L'art de classer les notes et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux</i> , p. 54	49
Figure 12. Fiche catalographique au format international.....	52
Figures 13, 14, 15. Trois fiches, de format standard 125 × 75 mm, contenues dans le fonds Célestin Bouglé.....	53

Chapitre II

Figure 16. Bandelette extraite du fonds Bally.....	62
Figure 17. Exemple d'une fiche de Beatrice Potter Webb, reproduite dans l'ouvrage <i>Methods of Social Study</i> , p. 97	65

Figure 18. Fiche proposée aux étudiants par l'université de Cornell71

Chapitre III

Figure 19. Fiche extraite de la bibliographie historique de Joseph Duvillard concernant le décès de Georges-Louis Lesage 78

Chapitre V

Figure 20. Perforateur de cartes Selectri.....102

Figure 21. Recto d'une fiche d'André Leroi-Gourhan consacrée à un « couteau de chef »106

Figure 22. Verso d'une fiche d'André Leroi-Gourhan consacrée à un « couteau de chef » 107

Figure 23 – Exemple de casier, intitulé « Corps-Parure », avec ses sous-catégories (défensive, urbanisme, techniques du corps, comportement, sépulture, reliques, momification, jeux d'enfants)108

Figure 24. Fiche de Georges Amoudruz..... 110

Figure 25. Claude Lévi-Strauss (1908-2009), Chaire d'anthropologie sociale (1959-1982).....113

Figure 26. Fiche sur Lewis Henry Morgan extraite des HRAF 116

Figures 27 et 28. Captures d'écran du fichier numérique de Jörg Stolz 123

Figure 29. Fiche de lecture (1/3) de Pierre Vesperini concernant l'*Apologie* de Marc Bloch 125

Figure 30. Fiche index réalisée par Luca Paltrinieri sur les références de Karl Marx dans les ouvrages et articles de Michel Foucault..... 126

Figure 31. Extrait d'une fiche de Jérôme Lamy.....127

Conclusion

Figure 32. Fiche de Marcel Mauss sur un papier découpé au format 110 × 175 mm.....132

Figures 33 et 34. Fiche réalisée sur une carte de visite de Marcel Mauss 133

PAPIERS

La collection Papiers a pour ambition d'explorer de nouveaux champs de recherche autour des sciences de l'information et des bibliothèques. Elle donne aux auteurs l'occasion de produire une réflexion nouvelle, originale, et propose de nouvelles lectures des domaines d'expertise de l'Enssib.

Thierry Ermakoff
directeur de collection

++++
Enssib – UNIVERSITÉ DE LYON
PRESSES DE L'Enssib
École nationale supérieure des sciences
de l'information et des bibliothèques
17-21 boulevard du 11 novembre 1918
69623 Villeurbanne Cedex
Tél. 04 72 44 43 43 – Fax 04 72 44 43 44
< <http://www.enssib.fr/presses/> >

Secrétariat d'édition:
Silvia Ceccani

Mise en page:
Cédric Vigneault

Conception graphique:
atelier Perluette, 69001 Lyon.
< <http://www.perluette-atelier.com> >

Achévé d'imprimer en janvier 2017
imprimerie Bialec (Nancy) - n° 90105



dépôt légal: 1^{er} semestre 2017